

*L'amour au temps d'Arvida*  
*Tome 1, 1925-1938*

*La ville construite en 135 jours*

*Lynn Marinacci*

## Chapitre 1 : 1925 à 1927

Au printemps 1925, **Arthur Vining Davis** rêvait à bord du train qui le ramenait dans l'État de New-York. Ayant toujours eu un faible pour l'immobilier, il avait déjà construit des villes autour de ses alumineries en Arkansas et au Tennessee. Mais cette fois-ci, il construirait une ville d'une grande beauté autour de cette nouvelle aluminerie qu'il construirait au Québec dans la région du Saguenay. Elle s'appellerait Arvida, un nom formé des deux premières lettres de son nom et il la ferait dessiner par un architecte new-yorkais de renom.

Il repensa à sa visite plus tôt dans la journée, à bord du wagon privé de James Buchanan Duke. Ils avaient commencé la visite par la centrale hydroélectrique de Duke à l'Île Maligne à Alma au Lac Saint-Jean, une centrale qui deviendrait la plus puissante au monde avec un million de chevaux vapeur. Duke avait besoin de fonds pour terminer sa centrale commencée en 1923 et il se cherchait des clients pour vendre son électricité. Il savait que les alumineries de Davis en consommaient beaucoup. Puis, le train s'était arrêté à Ha!Ha! Bay Junction à quelques kilomètres des villes de Kénogami, Jonquière et Chicoutimi, et il y était descendu à la suite de Duke, en compagnie de son associé Andrew Mellon.

- J'avais pensé construire une pulperie ici, avait déclaré Duke en désignant le vaste plateau de roc recouvert d'argile. Ce serait parfait pour construire une aluminerie et on peut acheminer une ligne à haute tension depuis la centrale de l'Île Maligne.
- Et à qui appartient ce terrain? avait demandé Davis.
- À une soixantaine d'agriculteurs qui ne devraient pas en demander beaucoup.

\*\*\*

En cette fin septembre 1925, les arbres qui montaient la garde autour du chantier de construction d'Arvida, inconscients de leur fin prochaine, s'étaient parés des plus belles couleurs de l'automne. Davis avait acheté en juin 2 428 hectares de terrain à une soixantaine de cultivateurs de Ha!Ha! Bay Junction qu'il avait rebaptisé Arvida et on avait commencé à arpenter avant même que les transactions soient complétées. Le premier septembre, il s'était porté acquéreur de la compagnie de chemin de fer Roberval-Saguenay qui reliait Arvida à Port-Alfred où il avait également acheté un quai donnant sur la Baie des Ha!Ha! L'eau était assez profonde pour accueillir les navires qui apporteraient la bauxite de sa mine en Guyane Anglaise, la cryolithe du Groenland et le charbon du Nouveau-Mexique. Les lingots d'aluminium qu'il produirait seraient exportés par la même voie.

Dans les campements temporaires qui servaient de bureau, les ingénieurs qu'on avait fait venir des établissements de la compagnie aux États-Unis et ceux de l'usine de Shawinigan au Québec construite en 1901, s'affairaient autour des plans de construction des bâtiments de la future aluminerie d'Arvida. Parmi eux, Paul Norton, un jeune ingénieur qui venait d'arriver des bureaux de la compagnie à Massena dans l'État de New-York, mesurait l'ampleur de la tâche.

- On va construire trente-quatre bâtiments sur une période de trois ans. On a sondé le terrain, tout va reposer sur du roc. On l'a dynamité par endroits et on a commencé à construire les fondations, expliqua l'ingénieur en chef.
- Effectivement, j'ai vu que du béton avait été coulé, observa Paul.
- Dix-sept bâtiments devraient être terminés en avril prochain, continua l'ingénieur en chef.

Paul Norton écouta la suite des explications tout en considérant le bref échéancier évoqué avec des papillons dans l'estomac. Il y avait peu de temps qu'il était à l'emploi de la compagnie quand cette opportunité s'était offerte. Il rêvait de voir du pays et de travailler

à d'immenses projets et celui-ci dépassait toutes ses espérances. Quant à son autre dada, la musique, elle accaparait ses temps libres. Après avoir noté ses nouvelles fonctions, il sortit du campement et se mêla à la vaste fourmilière humaine qui s'activait sur le chantier. On avait arraché à la terre sa robe verte, on écrasait son ossature calcaire à la dynamite et on nivelait son corps nu. Ce corps, on le lacérait de rails formant d'immenses cicatrices métalliques sur lesquels on acheminait les matériaux de construction et les denrées pour ravitailler tous les travailleurs venus du chantier de l'Île Maligne pour la plupart. En cheminant sur le chantier, son oreille de musicien relevait les différents accents irlandais, polonais, finlandais, suédois, norvégien, tchécoslovaque et même russe qui teintaient l'anglais rudimentaire que parlaient les travailleurs. On érigeait des campements temporaires partout où on le pouvait, pour loger les cadres et les travailleurs, les nourrir et les soigner. Perdu dans ses pensées, il bouscula un travailleur qui échappa sur son pied la longue charge de bois qu'il transportait avec l'aide d'un autre travailleur. Aux jurons que proféra le travailleur, il releva un accent irlandais tandis que celui de son compagnon semblait être italien. Paul s'excusa maintes fois et il s'éloigna, mortifié par sa maladresse.

- Il va falloir que tu fasses soigner ça, fit Antonio Marinacci, un immigrant italien de 29 ans, pas très grand mais musclé. Tu as peut-être une fracture.
- Je vais me reposer un peu et ça devrait aller, voulut le rassurer Tim O'Reilly, un irlandais de même carrure.

Au bout d'un moment, un contremaître vint s'enquérir du motif de leur arrêt de travail et il obligea Tim à se rendre à l'infirmerie. Ayant de la difficulté à marcher, il dut s'appuyer sur Antonio pour parcourir la distance qui le séparait de l'unité des premiers soins. Sur place, l'infirmière examina la blessure après qu'elle lui fit enlever sa chaussure.

- Il ne semble pas y avoir de fracture mais vous aurez le pied enflé pour quelques jours. Il va falloir éviter de marcher dessus et vous mettre au repos pour quelques jours. Vous reviendrez me montrer votre pied pour voir si tout se passe bien.

- Merci Garde ...
- Garde White.
- Vous n'étiez pas au chantier de l'Île Maligne auparavant?
- Oui, j'y ai été pendant les deux ans qu'a duré le chantier.
- Je vous avais remarquée.
- Je vous ai déjà soigné?
- Non mais une belle femme comme vous ne passe pas inaperçue.

Pourtant habituée aux compliments avec tous les hommes qu'elle côtoyait sur les chantiers, Alice White rougit. Elle y était habituellement insensible en raison de l'amour qu'elle portait encore à son défunt mari. Son monde s'était écroulé lorsqu'il était décédé d'un accident de travail à l'aluminerie de Shawinigan. Elle avait fui cette région en reprenant son ancien métier d'infirmière et elle avait été embauchée sur le chantier de l'Île Maligne. Francophone, Alice Pedneault avait épousé un anglophone et maîtrisait maintenant l'anglais, langue nécessaire pour se faire comprendre sur les chantiers.

Continuant de dévisager Tim O'Reilly, Alice était en proie à de fortes émotions. La ressemblance avec son époux avait réactivé le délicat mécanisme qui déclenchait les battements de son coeur. Bien que la blessure de Tim ne le justifiait pas, elle avait proposé de le revoir juste pour contempler à nouveau ce visage tant aimé. Lorsqu'Antonio et Tim sortirent de l'infirmierie, la pénombre commençait à envahir le chantier ce qui signifiait la fin de la journée de travail. Ils se joignirent aux autres travailleurs qui se rendaient à la cantine et s'installèrent à une des longues tables où on leur servit une assiette.

- Encore des fèves, des «binnes» comme ils disent ici, soupira Antonio. Je ne sais pas ce que je donnerais pour des aubergines farcies à la viande avec des tomates et du parmesan.
- Je ne sais pas à quoi ça ressemble, des aubergines ou du parmesan, répondit Tim entre deux bouchées. Moi, pourvu que ça se mange, peu importe ce que c'est, ça

- me suffit, rétorqua Tim qui était arrivé vers treize ans au Canada, tout comme Antonio. Il avait souffert de la faim en Irlande et ce souvenir ne le quitterait jamais.
- Je crois que tu as plu à l'infirmière tout à l'heure. Tu as vu comment elle a rougi de ton compliment! Je crois que ton veuvage tire à sa fin.
  - Ce n'est pas moi qu'elle veut revoir, c'est mon pied, plaisanta Tim. Je dois t'avouer que Maureen me manque, cela va faire cinq ans qu'elle est décédée. La solitude me pèse.

Tout en mangeant du pain, Tim engouffrait son plat et regardait la mine soucieuse d'Antonio.

- C'est Bertha qui te cause du souci? demanda Tim qui connaissait déjà la réponse.
- Elle ne veut pas venir ici avec les enfants. Je lui ai pourtant expliqué que le chantier va durer plusieurs années et que c'est bien payé. Je n'ai aucun avenir au Nouveau-Brunswick, le travail n'est pas stable à la mine de Minto, c'est mal payé et je déteste travailler dans une mine de charbon.
- J'imagine qu'elle ne veut pas quitter les siens.

L'épouse d'Antonio, Bertha Lozier, était d'origine irlandaise et amérindienne. Elle était restée proche de sa communauté micmaque à Minto au Nouveau-Brunswick. Son père, un irlandais, était parti pour l'ouest canadien lorsque son épouse était décédée à la naissance de Bertha. Il l'avait confiée aux sœurs de sa mère et il n'était jamais revenu. Elle était restée très attachée à ses tantes qui l'avaient élevée selon la culture micmaque. Bertha s'était disputée avec Antonio lorsqu'il était parti travailler au chantier de l'Île Maligne mais elle avait fini par répondre à ses lettres croyant qu'il allait revenir. Il était revenu pour lui apprendre qu'il travaillerait sur un autre chantier. Elle le boudait à nouveau, ne répondant plus à ses lettres. Antonio soupira.

\*\*\*

Au même moment à New-York, Arthur Vining Davis sortait des bureaux de la firme Skouger et Rogers où il avait rencontré l'architecte Harry Beardslee Brainerd pour lui commander les plans de sa future ville d'Arvida. Il avait calculé que son investissement à Arvida avoisinerait les soixante-quinze millions de dollars mais le tarif d'électricité que Duke offrait était le plus bas d'Amérique du Nord, plus bas encore qu'à son usine de Shawinigan. L'électricité produite par Duke à sa centrale permettrait de produire 90, 000 tonnes de plus que l'ensemble de la production mondiale d'aluminium en 1924, soit 275 000 tonnes annuellement, avait calculé Davis. Avec cette nouvelle aluminerie, il serait possible de rafler tout le marché de l'aluminium mondial à un prix défiant toute compétition. Il avait donc signé en avril une entente avec Duke pour lui acheter 100 000 chevaux vapeur par année de sa centrale de l'Île Maligne près d'Alma, en lui allouant des parts dans sa compagnie canadienne. Son frère Edward qui l'avait accompagné chez l'architecte le tira de ses réflexions.

- Tu ne vas pas un peu trop rapidement pour commander les plans de la ville, demanda Edward qui cherchait à rattraper son frère qui marchait d'un pas pressé comme à son habitude.
- Il faut agir vite pour retenir les ouvriers qui travaillent à la centrale de Duke, fit Arthur en faisant signe à son chauffeur. Elle va être bientôt terminée et si je veux qu'ils travaillent ensuite dans mon aluminerie, je dois leur offrir de belles maisons dans une belle ville. Que penses-tu de l'architecte? Demanda Arthur en s'assoiant dans sa Cadillac récemment acquise parce qu'on y avait introduit un nouveau moteur plus léger avec un carter d'aluminium.
- Je ne m'y connais pas beaucoup en architecture urbaine mais il me semble le plus compétent dans son domaine, répondit Arthur en tirant sur les plis de son pantalon.

Tout à l'heure, l'architecte Harry Beardslee Brainerd les avait entretenus avec emphase sur les tout nouveaux principes en matière d'architecture urbaine et il leur avait montré les plans d'une ville totalisant 1600 hectares qu'il avait conçue au Chili. Il s'était montré enthousiaste à l'idée de créer les plans d'une ville sise sur un site de 2400 hectares au

Saguenay. Edward songea qu'il n'y avait pas que son frère qui avait des idées de grandeur car l'architecte avait promis une ville d'une beauté comparable à Washington.

- L'achat de la Chute-à-Caron près d'Arvida va se révéler une affaire en or, poursuivit Arthur en tirant Edward de ses pensées. Elle peut produire 800 000 chevaux vapeur et tu connais ma formule, je produis habituellement moi-même mon électricité.
- C'est sûr qu'elle te reviendra encore moins chère que celle de Duke, ajouta Edward qui regardait les gratte-ciel du paysage new-yorkais défiler sous ses yeux.
- Et avec un coût d'électricité aussi bas, je vais pouvoir rafler tout le marché mondial de l'aluminium, fit Arthur qui regardait deux conducteurs s'invectiver.

Depuis qu'Edward travaillait pour son frère Arthur, il avait pu mesurer sa ténacité. La compagnie d'Arthur Vining Davis faisait l'objet de nombreuses poursuites depuis 1921 intentées par le gouvernement américain en vertu de la loi contre les monopoles adoptée le 2 juillet 1890. Mais Arthur, avec l'aide de son associé Andrew Mellon, s'entêtait à vouloir créer un monopole de l'aluminium et il était en train de contourner le gouvernement américain en opérant à partir du Canada.

\*\*\*

En ce pluvieux mois de novembre 1925, les ingénieurs étaient submergés de travail au chantier d'Arvida. Parmi les composantes de l'aluminerie à construire, il y avait l'usine d'anodes de carbone comportant plusieurs bâtiments, l'usine de production d'alumine par procédé à sec, l'usine de cryolithe, la fonderie, les ateliers, les chaufferies, les salles de coulée, les salles de tréfilage, les entrepôts et les bureaux. Le jeune ingénieur Paul Norton s'assurait que la construction en cours de l'une des quatre salles de cuves dans lesquelles serait fabriqué l'aluminium se conformait aux plans établis. Parmi les 238 travailleurs qui

s'activaient sur le chantier, Antonio et Tim travaillaient à l'érection de cette première salle de cuves. Ils attachaient des poutres d'acier avec des élingues qui étaient soulevées à l'aide d'une grue et que des ouvriers assemblaient ensuite. En attendant le retour de la grue pour y attacher la poutre suivante, Antonio taquina Tim.

- Tu vas toujours montrer ton pied à la jolie infirmière, Garde White? plaisanta Antonio.
- Que veux-tu, j'ai le pied séduisant, blagua Tim.
- Ça devient sérieux avec elle, tu vas la voir presque à tous les soirs, reprit Antonio plus sérieusement.
- Elle ne me voit que parce que je ressemble à son défunt mari.

La grue revint vers eux et ils y attachèrent une nouvelle poutre. Tim ne savait pas trop à quoi s'attendre de cette nouvelle relation. Ils se promenaient ensemble en soirée une vingtaine de minutes lorsqu'il ne pleuvait pas mais Alice demeurait distante. Il la comprenait d'être aussi attachée à son époux, il ressentait la même chose concernant Maureen, son épouse décédée. Toutefois, il commençait à s'avouer qu'il la trouvait fort jolie et attirante. Il avait depuis peu mis la main sur un violon qu'il avait acheté à un travailleur qui quittait le chantier et lui jouait des airs. Il aurait aimé que les choses aillent plus loin. Lorsque la grue s'éloigna avec la poutre d'acier qu'ils y avaient assujettie, Tim orienta la conversation vers un autre sujet.

- Des nouvelles de Bertha? s'enquit Tim.
- Non. J'espère que les chèques que je lui envoie finiront par la ramener à la raison, soupira Tim.
- Les femmes aiment bien aussi qu'on leur parle d'amour.
- Qu'est-ce que tu crois? Bien sûr que je lui parle d'amour mais je connais Bertha, elle a une tête comme la tienne, une tête obstinée d'Irlandaise.

À la mention de l'obstination des Irlandais, Tim approuva et la grue revint vers eux. Tout en manipulant les élingues pour attacher la charge, Antonio se désespérait du silence de

Bertha. Se pourrait-il que ce soit fini entre eux s'il restait sur le chantier? Il la revit à leur mariage avec son petit chapeau rose et sa stature de Viking, elle le dépassait d'une bonne tête. Il pensa à ses cinq enfants à la maison et son cœur se serra. Il ne pouvait se résoudre à retourner à la mine de charbon de Minto et il se sentait piégé.

La pénombre envahissait le chantier et on arrêta les travaux. Tous les travailleurs se rendirent aux campements de la cantine pendant que Paul Norton alla chercher sa guitare. Il préférait manger avec les ouvriers plutôt que dans le campement réservé aux cadres pour pouvoir jouer ensuite devant un plus large public. Le repas terminé, il chanta les airs à la mode en s'accompagnant de son instrument. Son public, composé de jeunes de son âge, appréciait cette nouvelle musique endiablée. Tout à coup, il remarqua une jolie jeune fille qui était venue l'écouter. Elle se tenait avec deux de ses compagnes près de la porte donnant sur les cuisines. Pendant qu'il chantait, il admira sa bouche rose qui esquissait un léger sourire sur un visage au teint rosé, ses grands yeux noirs, ses longs cheveux noirs relevé en chignon et il pressentit un corps parfait sous sa robe de lainage gris recouverte d'un grand tablier à carreaux rouges et blancs. Terminant sa chanson, il entama une chanson d'amour qu'il chanta avec ferveur, rien que pour elle. Sa chanson terminée, il se dirigea vers la jeune fille mais elle ressortit promptement et referma la porte de la cuisine derrière elle.

\*\*\*

En ce lundi 14 décembre 1925 dans l'État de New-York, Arthur Vining Davis se levait pour accueillir son associé Andrew Mellon qui était également président du trésor américain. Les deux hommes possédaient une haute stature mais Davis était plutôt costaud alors que Mellon affichait une silhouette filiforme. Davis lui offrit le siège face à son bureau mais Mellon l'ignora pour s'asseoir sur le coin de son bureau en aluminium.

- Je ne reste pas longtemps. Tu as appris la mort de Duke? s'enquit Andrew Mellon. Je l'avais trouvé amaigri la dernière fois que nous l'avons accompagné dans son wagon privé au printemps.

- Heureusement que j'avais signé une entente avec lui le 15 avril dernier lui conférant des parts dans la compagnie. J'ai appris que ses héritiers avaient besoin d'argent et j'ai pu leur racheter les parts de Duke, répondit Davis avec un petit sourire.
- Avec un coût d'électricité aussi bas pour opérer l'aluminerie d'Arvida, on va rafler tout le marché de l'aluminium, observa Mellon en lissant sa large moustache blanche.
- Dès que ça se corse davantage avec la loi anti-monopole, tout est en place pour transférer les avoirs de la compagnie à celle du Canada. La Northern Aluminum Company est devenu officiellement l'Aluminum Company of Canada, l'Alcan.
- C'est plus prudent avec ce qui se passe en ce moment, approuva Mellon. Le gouvernement a forcé plusieurs entreprises à se fragmenter en vertu de la loi contre les monopoles.
- Ça va toujours comme tu veux au Conseil du Trésor? demanda Davis en se calant dans son fauteuil de cuir.
- Tu connais mes convictions à l'effet que ce pays devrait être mené comme une entreprise privée. J'en ai convaincu le président et le pays est entré dans une phase de prospérité sans précédent, répondit Mellon.
- Il n'y a que les gens d'affaires qui peuvent diriger convenablement un pays, approuva Davis.
- Et puis, je ne lâche pas le morceau sur la réduction des taxes, c'est essentiel à mes yeux. Et on va renforcer la prohibition, l'alcool est un véritable fléau pour un pays, conclut Mellon en se relevant.

Lorsque son associé prit congé, Davis se remémora sa rencontre avec Andrew Mellon. Tout avait commencé en 1888 avec l'inventeur du procédé de production commerciale de l'aluminium, Charles Martin Hall, qui se cherchait du financement pour sa compagnie. Le Capitaine Hunt, un métallurgiste et un investisseur, avait embauché Davis et l'avait adjoint à Hall pour qu'il développe la compagnie située à Pittsburgh. Davis et Hall, alors dans la jeune vingtaine, travaillaient seize heures par jour à produire de l'aluminium dans la nouvelle compagnie qui s'appelait alors, la Pittsburg Reduction Company. Grâce au travail de développement de la compagnie par Davis, les commandes avaient augmenté et il avait

fallu se résoudre à agrandir l'usine. Le Capitaine Hunt avait cherché du financement auprès de nouveaux partenaires, les frères Mellon, banquiers et fils de banquier. Toutefois, les Mellon n'investissaient qu'à la condition qu'on implante une stratégie d'intégration verticale, selon laquelle la compagnie devait tout détenir, des mines de bauxite jusqu'aux usines de production d'aluminium en passant par l'exploitation de l'électricité, essentielle à cette industrie énergivore. Les investissements des frères Mellon étaient alors assurés de rapporter gros puisqu'ils créaient ainsi des monopoles.

Le Capitaine Hunt décéda en 1899 suivi de l'inventeur Hall en 1914 qui avait légué à Davis ses parts et droits de vote. Grâce à la stratégie des deux frères Mellon, la compagnie avait multiplié ses usines et monopolisé le marché de l'aluminium. Des deux frères Mellon, c'était Andrew qui était le cerveau financier. Outre l'aluminium, il avait aussi investi dans nombre d'entreprises: l'acier, le charbon, l'électricité et le pétrole. Quant à Arthur Vining Davis, il dirigeait à 55 ans, une multinationale de l'aluminium regroupant trente sociétés dont les actifs totalisaient 200 millions de dollars.

\*\*\*

Après un léger ralentissement causé par le départ des ouvriers spécialisés pour fêter Noël en famille, le chantier d'Arvida continuait de progresser malgré les froids pénétrants de ce mois de janvier 1926. Avec une température au thermomètre avoisinant les moins quarante-deux degrés, le froid ambiant figeait le paysage environnant dans un arrière-plan irréel. Les constructions prenaient une allure fantomatique à travers les vapeurs qui se dégageaient de la respiration d'Antonio et de Tim. Telle une maîtresse assoiffée de chaleur, la froidure s'était insinuée en eux pour lui faire payer son tribut. Lorsque la noirceur avait envahi le chantier, les travailleurs ne s'étaient pas fait prier pour rentrer à la chaleur de la cantine. Antonio et Tim mangeait l'un en face de l'autre.

- Je ne sais si je vais finir par m’habituer à des froids pareils, fit Antonio. Ça me fait presque regretter la mine de charbon.
- Si on pouvait au moins se réchauffer avec un peu de whisky, ça serait un peu plus supportable mais c’est tellement surveillé, pas moyen de se procurer une goutte d’alcool. Ils ont encore congédié un gars hier à cause de ça, soupira Tim.
- J’imagine que tu dois avoir hâte au printemps pour te remettre à marcher avec ta belle Alice?
- Je ne crois pas. Pendant que tu étais parti à Minto à Noël, nous nous sommes disputés. J’ai simplement voulu lui prendre la main et elle en a fait tout un plat. Je perds mon temps, elle ne sera jamais prête à passer à autre chose.

Antonio comprit que l’envie d’alcool que manifestait son ami depuis son retour du congé des fêtes devait trouver sa source dans cette dispute. Quant à lui, il ne savait s’il avait bien fait de retourner à Minto pour les fêtes. Il avait été surpris de constater le ventre rebondi de Bertha, fruit de leurs œuvres du mois de septembre dernier. Comment avait-elle pu ne pas l’en informer? Ils s’étaient disputés et réconciliés. Les enfants avaient été ravis de le revoir et il les avait gâtés. Mais avant de repartir pour le chantier d’Arvida, ils s’étaient à nouveau disputés, Bertha n’avait rien voulu entendre, elle ne quitterait pas Minto.

Son repas terminé, Paul Norton prit sa guitare et chanta un air populaire cherchant des yeux la jeune fille qui s’esquivait toujours lorsqu’il se dirigeait vers elle. Il n’avait pu lui parler une seule fois mais il avait appris qu’elle s’appelait Rose Tremblay et il lui avait composé une chanson. Lorsqu’elle sortit de la cuisine pour venir l’écouter, il lui chanta sa chanson d’amour mais la jeune fille affichait un air imperturbable qui le surprit. Toutefois, il s’était avancé vers elle tout en chantant et alla s’adosser à la porte de la cuisine, lui barrant ainsi le passage. Sa chanson terminée, il se lança.

- Je l’ai écrite pour toi, parce que tes yeux me font rêver, que ton sourire ...

- Je ne comprends pas un mot de ce que tu dis. Je ne parle pas l'anglais et je ne veux pas le parler et maintenant, laisse-moi passer.

Le poussant, Rose Tremblay rentra à la cuisine et claqua la porte pour bien lui faire comprendre qu'elle n'était pas intéressée par lui. Elle détestait les anglais et surtout celui-là avec ses airs de séducteur, sa grande tête blonde et ses yeux bleus. S'il s'imaginait pouvoir la conquérir avec une chanson, même en utilisant son prénom, il se trompait royalement. Elle ne sympathiserait pas avec l'ennemi. Étant orpheline, Rose avait été heureuse de trouver cet emploi bien payé mais quand elle avait compris qu'elle travaillerait pour des anglais, sa fibre patriotique avait protesté. Rose avait été convaincue dès son plus jeune âge, par le biais de ses cours d'histoire du Canada à l'orphelinat, que la fréquentation des monstrueux anglais mettait en péril la meilleure des âmes. Elle donna un coup de pied rageur à une porte d'armoire.

Marchant avec sa guitare vers le dortoir des cadres, Paul ne ressentait pas le froid ambiant mais son oreille de musicien enregistrait le bruit de crépitement que produisaient ses bottes sur la neige durcie. Il s'interrogeait sur ce que Rose avait pu lui dire. Manifestement, elle ne comprenait pas l'anglais, sa chanson n'avait donc pas pu l'atteindre. Toutefois, il se demandait ce qui avait pu la mettre en colère. Était-ce parce qu'il lui avait barré le chemin par où elle disparaissait habituellement? Elle s'était peut-être sentie piégée? Quelle jeune fille étrange et sauvage! Mais elle l'attirait comme un aimant. Il lui faudrait demander à un collègue de Shawinigan de traduire sa chanson en français.

\*\*\*

Profitant des rayons du soleil qui réchauffait le temps de cette fin mars 1926, Edward Davis se dirigeait vers l'usine de Massena qui abritait les bureaux de son frère Arthur car l'architecte Brainerd viendrait montrer les plans de la ville d'Arvida. Arthur avait chargé

Edward de s'assurer qu'elle serait construire dans un temps record. Lorsqu'il entra, Arthur était plongé dans une liasse de documents.

- Encore des documents juridiques que m'ont fait parvenir mes avocats sur une nouvelle poursuite du ministère de la Justice, pesta Arthur. On dirait qu'ils n'ont que ça à faire. Quelles nouvelles du chantier de l'aluminerie d'Arvida?
- Ça progresse. Ils ont même travaillé par des froids de moins quarante-deux cet hiver. Toutefois, le chantier tourne un peu au ralenti ce mois-ci à cause d'une épidémie de grippe.
- Que me racontes-tu là? se fâcha Arthur. La grippe n'a jamais empêché personne de travailler.
- Il semble que la grippe soit très mauvaise et de toute façon, on n'a pas le choix, presque tous les travailleurs viennent d'en dehors de la région.
- Embauche plus de gens, il faut que ça avance.
- On a embauché plus de 2 800 travailleurs mais il en repart la moitié. Le taux de roulement demeure très élevé. Sur dix travailleurs, huit quittent l'emploi après quelques mois.
- Quel est le problème ?
- Il semble que beaucoup d'entre eux viennent se remplir les poches un temps puis ils s'en retournent chez eux.
- Et les travailleurs locaux ?
- Ce sont des fermiers, aussitôt qu'arrivent le printemps, ils retournent à leur culture. On ne peut pas compter sur eux. Et puis il y a la barrière de la langue, ils parlent français et ne comprennent pas les ordres qui se donnent en anglais.
- Je ne tolérerai aucun retard. On doit commencer à produire de l'aluminium dès cet été.
- Les ingénieurs assurent qu'une première salle de cuves pourra être mise en fonction dès juillet.

Ils furent interrompus par l'arrivée de l'architecte Harry Beardslee Brainerd qui étala ses plans sur le bureau d'Arthur.

- J'ai placé la ville ici, à l'ouest de l'usine pour l'épargner de la fumée en raison des vents dominants, expliqua Brainerd. J'ai transformé les accidents géographiques en parcs et jardins. Et ici, face à l'usine, c'est le centre-ville avec un bâtiment monumental pour la gare qui est la porte d'entrée de la ville.
- Et les rues du quartier résidentiel sont en demi-cercle, observa Arthur. Et elle va pouvoir accueillir de 30 000 à 40 000 habitants?
- Tout à fait. J'ai prévu de larges rues au centre-ville pour faciliter la circulation et effectivement, des rues au tracé curviligne pour en ralentir la circulation dans chacun des quartiers résidentiels. Au cœur de chacun de ces quartiers, seront implantés, en plan orthogonal, les écoles, les églises et les services communautaires.
- Ça me plaît.

Tel qu'il l'avait promis, Brainerd avait réuni dans ses plans tous les nouveaux principes qu'il avait publiés dans des articles et des livres sur l'architecture urbaine. Fier de la ville qu'il avait dessinée, il était heureux qu'elle plaise à Davis. Lorsque l'architecte prit congé, Arthur Vining Davis remit les plans à Edward pour qu'il prenne les dispositions pour qu'elle soit construite dans les plus brefs délais. Edward quitta le bureau de son frère avec la sensation étrange de s'enfoncer dans le sol en marchant tant sa charge de travail lui apparaissait accablante pendant qu'Arthur rêvait à la future ville d'Arvida. Il voyait surgir devant ses yeux une immense aluminerie entourée d'une masse de verdure abritant des chefs-d'œuvre d'architecture dont chacune des maisons aux toits pentus percés de lucarnes, aux fenêtres à carreaux et aux vastes porches, se distinguerait de sa voisine. Sous ses yeux, cette ville s'animait, un train entrant en gare, s'arrêtant devant un somptueux édifice à la gloire des temps modernes, le temps de l'aluminium dont il rêvait de façonner la terre entière.

Il se remit à éplucher le rapport de ses ventes d'aluminium aux États-Unis et à l'étranger. Il s'agissait pour lui d'une sorte de partition musicale dont les notes formaient à ses oreilles une mélodie qu'il transformerait par ses efforts acharnés en symphonie, celle de l'aluminium. Il n'aurait de cesse tant qu'il n'en monopoliserait pas tout le marché et c'est le coût de l'électricité au Canada qui allait le lui permettre. Davis regarda sa montre, il était tard et se hâta de rentrer chez lui. Il n'avait pas eu d'enfant de sa première épouse décédée en 1908, ni de sa présente épouse, Elizabeth Hawkins Weiman. Depuis leur mariage en 1912, Elizabeth s'était habituée à vivre seule, son époux travaillant seize heures par jour. Elle se consacrait aux œuvres de charité mais elle l'attendait en soirée, elle appréciait quand il lui parlait de ses affaires. Arthur savait que son épouse tenait à ces petites conversations et il s'en acquittait du mieux qu'il le pouvait.

- Aujourd'hui, j'ai vu les plans de ma nouvelle ville, Arvida et j'en suis assez satisfait.

Arthur s'était lancé dans une description de la ville et elle le voyait s'animer au fur et à mesure, comme rarement elle l'avait vu jusque-là. Il lui dépeignit sa future ville, ses édifices monumentaux, ses jardins, ses quartiers bordés d'arbres dont la diversité de l'architecture des maisons sises sur de grands terrains donneraient un air futuriste à sa ville. Elle servirait de modèle pour les générations futures et ce serait lui qui l'aurait construite. Les maisons, pourvues de tout le confort moderne seraient accessibles autant à ses travailleurs qu'aux membres de la direction ou au personnel de bureau. Puis, il poursuivit sur l'absence de débit d'alcool dans sa future ville.

- Ça va de soi, l'alcool est prohibé, intervint Elizabeth.
- Il est prohibé aux États-Unis mais pas au Québec. Je ne tiens pas à ce que les travailleurs de mon aluminerie soient pervertis par ce fléau. Le métal ne doit jamais refroidir dans les salles de cuves, elles doivent fonctionner vingt-quatre heures par jour et sept jours par semaine.

- Et c'est sûr que c'est un triste spectacle que ces pères qui boivent et privent leur famille.
- Mon père qui était pasteur a souvent souligné les méfaits de l'alcool dans ses sermons. Arvida est assez distante des villes voisines pour que je puisse la préserver de cette calamité.
- Tu vas demander au maire de la ville de ne pas autoriser l'ouverture de débits de boissons ? Mais s'il refuse ?
- C'est la compagnie qui va diriger la ville. On va demander des amendements à la Loi des cités et des villes selon lesquels la compagnie pourra nommer un gérant et trois échevins qui vont désigner un maire. Ma compagnie va garder le contrôle, il n'y aura pas d'élection avant un bon bout de temps.

L'admiration qu'il lut dans les yeux d'Elizabeth le toucha, comme toujours. Fascinée par ses exploits en affaire, elle le considérait comme un héros et le lui répétait souvent. Quant à Davis, il lui répétait qu'elle était sa meilleure confidente ce qui lui faisait autant plaisir que s'il lui avait déclaré un amour passionné, ce qui n'entraînait pas dans les mœurs de Davis. Contrairement à ces millionnaires qui étalaient leur vie sur la place publique, Davis se montrait jaloux de sa vie privée. Dans le cercle restreint de ses proches, il comptait, outre son épouse et son associé Mellon, son frère Edward qui dirigeait sa filiale canadienne et le fils du Capitaine Hunt à la tête de sa filiale américaine. Mais tout ça, c'était sur papier seulement parce que dans les faits, il contrôlait tout avec une poigne de fer.

\*\*\*

En ce mois d'avril 1926, le directeur des services immobiliers de la compagnie à Badin aux États-Unis, l'ingénieur Harold Wake, venait d'être transféré depuis peu à Arvida. Il était devenu le directeur du service immobilier de la compagnie à Arvida et de sa filiale Arvida Works qui prenait en charge la construction des maisons. Il était aussi devenu le gérant de la ville car en mars, le gouvernement du Québec avait accordé à l'Alcan,

l'Aluminum Company of Canada Limited, les amendements demandés à la Loi des cités et des villes. Ces amendements accordaient à Arvida le statut de municipalité dirigée par un gérant qui n'avait pas à devenir citoyen canadien. Les amendements supprimaient les élections pour quelques années, c'était donc Wake qui, à titre de gérant de la ville, nommerait le maire et les échevins. Comme ceux-ci n'avaient pas l'obligation d'être résidents de la ville pour occuper ces fonctions, Wake pouvait nommer à ces postes des cadres de la compagnie. La compagnie avait obtenu des autorités provinciales le contrôle de la ville.

Wake regarda pensivement les plans de la ville dessinés par l'architecte Brainerd. La ville était belle sur le papier mais c'est lui qui avait le mandat de la construire dans un temps record. Il considéra le plan sur lequel figurait la rue Mellon, la rue principale qui traversait la ville. Elle croisait la voie ferrée située près des usines, longeait le centre-ville et se rendait au nord jusqu'au chemin Taschereau qui reliait les deux villes voisines, Kénogami et Chicoutimi, le long de la rivière Saguenay. Il résolut de ne développer qu'une partie du plan, soit un premier quartier ouvrier situé à l'ouest de l'usine et au nord, de l'autre côté du chemin Taschereau près de la rivière Saguenay, une partie du quartier plus chic destiné aux cadres. Il traça le plan des aqueducs et des égouts et il décida qu'il ferait enterrer tous les fils. Le paysage ne présenterait aucune toile d'araignée, il n'y aurait que les lampadaires qui s'élèveraient dans les rues. Du plan de l'architecte Brainerd, il conserva la taille des grands terrains, soit 15,25 mètres par 30,5 mètres, ainsi que la taille des maisons à deux étages, soit généralement des rectangles de deux mètres par six mètres. Le nouveau directeur général de l'aluminerie d'Arvida, Ralph E. Parks, qui provenait de la même usine qu'Harold Wake à Badin dans le Connecticut, entra dans son bureau.

- Bonjour Harold, tu voulais me voir? demanda Parks en s'allumant une cigarette.
- Je dois nommer trois échevins et ils désigneront l'un d'entre eux comme maire de la ville. Qui verrais-tu à la compagnie? questionna Wake en déposant son crayon.
- Il y a le nouveau directeur des salles de cuves Frank Dickie qui vient d'arriver de l'usine de Shawinigan, proposa Parks en expirant une large bouffée de fumée

- blanche. Il y a aussi le chef comptable Walsh et peut-être Vallerand qui est gérant de notre filiale ferroviaire, la Roberval-Saguenay.
- Tu leur en parles, je dois leur faire signer des documents pour qu'on soit en règle, répondit Wake en cherchant un cendrier sous la masse de papier qui encombrait son bureau.
  - Et comment va la construction de la ville ? s'enquit Parks en posant sa cigarette dans le cendrier offert par Wake.
  - On devrait pouvoir commencer l'excavation des premières maisons en juin. Et toi? l'interrogea Wake qui toussa, indisposé par la fumée.
  - La construction des usines avance, la première salle de cuves devrait commencer à produire en juillet, fit Parks en écrasant sa cigarette au grand soulagement de Wake.

Après le départ de Parks, Wake se remit à ses calculs. Ses dessinateurs révisaient actuellement les plans des maisons selon ses indications. Il prévoyait construire 270 maisons individuelles et chacune différait de sa voisine soit par les lucarnes, les toitures, les balcons et autres détails du genre. Elles comporteraient de 4 à 9 pièces mais la majorité se limiterait à six pièces. Elles étaient toutes équipées du confort moderne : salle de bain, lavabos, électricité, chauffage central. Il conçut une standardisation de la fabrication avec quatre types de fondations sur lesquelles s'adapteraient environ trente-cinq variantes. Il calcula que dix-sept coffrages seraient préparés en usine et serviraient à couler toutes les fondations. Toutes les pièces de bois des maisons seraient coupées et marquées en atelier pour être assemblées sur place. Il était assez fier de son concept de fabrication en atelier qui ferait gagner du temps. Cette méthode avait essuyé des échecs ailleurs mais il l'avait perfectionné. Il ne le savait pas encore mais sa méthode préfigurait le développement des banlieues à venir de tout l'Occident.

\*\*\*

Antonio et Tim s'étaient joints aux deux cents travailleurs qui avaient empierré les nouvelles rues d'Arvida en juin. À l'aide de deux tracteurs, ils avaient transporté sur des traîneaux, les coffrages, le béton puis les pièces de bois déjà coupées et marquées pour chacun des modèles de maison. En juillet, 700 travailleurs avaient été affectés à la construction des maisons et 800 en août. Les équipes de travail se succédaient les unes aux autres. On excavait dix sous-sols par jour à l'aide de deux pelles mécaniques, pendant qu'une équipe plaçait les coffrages et coulait le béton dans huit autres sous-sols déjà excavés. D'autres équipes montaient toutes les pièces de bois qui avaient été coupées et marquées auparavant en atelier selon les modèles et les pièces s'ajustaient parfaitement. Quotidiennement, une équipe montait six cheminées, une seconde équipe installait la plomberie dans quatre maisons, une autre posait la couverture de cinq maisons par jour et ainsi de suite pour toutes les composantes des maisons. La ville s'édifiait à une vitesse impressionnante. En fin de journée, lorsqu'Antonio et Tim sortirent de l'excavation dans laquelle ils avaient travaillé, ils secouèrent la poussière accumulée sur leurs vêtements.

- Je crois que j'ai un peu trop vanté à Bertha ces belles maisons à deux étages avec leurs toits en pente et leurs lucarnes, fit Antonio en secouant sa casquette. Je lui ai fait croire qu'on en louerait une pour la décider à venir s'installer avec les enfants.
- Et quel est le problème ? L'important c'est qu'elle vienne s'installer, répondit Tim en s'épongeant le front avec son mouchoir.
- Le coût d'un loyer est exorbitant, quarante pourcents de mon salaire. Mais je ne peux plus reculer maintenant, soupira Antonio.
- Vous admirez votre travail, fit Alice White qui s'approchait. Je vous adresse toutes mes félicitations, elles sont vraiment superbes ces maisons.
- Je te remercie, je n'aurais jamais pensé participer à la construction d'une ville entière, fit Tim gonflé de fierté.
- J'ai justement un rendez-vous pour louer une de ces maisons, s'excusa Antonio en prenant congé.
- Nos promenades m'ont manqué, reprit Alice alors qu'Antonio s'éloignait.
- Alors on les reprend? proposa Tim en offrant son bras.

Pour masquer leur malaise, ils se promenèrent en commentant les détails qui différenciaient les maisons, les lucarnes en capucine, les versants incurvés d'un toit, le toit asymétrique d'une autre protégeant un grand porche ou encore se dissociant de la maison, un petit porche cintré, des poteaux de soutien en treillis, les fenêtres à carreaux, doubles sur certaines maisons pour la salle familiale.

- Elles donnent l'envie d'y habiter. Ce sera vraiment une belle ville. Comme Antonio, ça me donne l'envie de m'y fixer, fit rêveusement Tim.
- Ils ont commencé à construire les fondations de l'hôpital et je vais y occuper un poste permanent. Il faut seulement me laisser du temps, ajouta Alice en pressant le bras de Tim.

Du temps, Alice en avait pourtant disposé à profusion depuis qu'elle avait cessé de fréquenter Tim à la fin de décembre dernier. Elle s'était morfondue, partagée entre le désir de revoir le visage de son époux adoré qu'elle retrouvait dans les traits de Tim et le sentiment de le tromper avec un autre homme. En outre, elle avait éprouvé des remords à la pensée de faire perdre son temps à Tim en lui donnant des espoirs. Quant à Tim, il avait voulu oublier Alice mais son souvenir était demeuré persistant. Il avait traîné quelques fois devant l'infirmerie et s'en retournait, n'osant pas y entrer. Maintenant qu'elle lui avait avoué qu'il lui avait manqué, il était tout disposé à refréner ses ardeurs et lui laisser du temps. Pour l'instant, il savourait sa seule présence en humant les effluves de rose de son parfum qui se mêlait à l'odeur âcre de terre qui flottait dans l'air.

\*\*\*

Une journée de congé avait été prévue mardi le 14 septembre 1926 à Arvida. La compagnie organisait une journée de compétitions de sauts en hauteur et en longueur, des lancers du

poids, de la course et des jeux de ballon. Paul Norton avait participé mais n'avait remporté aucune compétition. Le mieux qu'il avait pu faire avait été de se classer quatrième au saut en longueur.

- On ne peut pas être bon partout.

Paul se retourna, Rose Tremblay le regardait d'un air narquois. Décidément, cette fille était surprenante. Il lui avait chanté sa chanson d'amour en français, avait par la suite commenté son répertoire en français pour elle, pour la faire rire, l'amuser. Mais elle conservait son air revêche et retournait à la cuisine aussitôt son tour de chant terminé. Dire qu'il avait appris le français juste pour pouvoir lui parler et il n'y était jamais parvenu. Et voilà qu'elle lui adressait enfin la parole.

- Ça t'amuse que je perde à ce que je vois, répondit Paul en s'approchant.
- Disons que ça te montre sous un jour plus sympathique, fit Rose en lissant sa robe bleue.
- Tu apprécies les perdants? demanda Paul en fixant les grands yeux noirs de Rose.
- Ils sont plus humains, ils ont un cœur eux. Vous les anglais vous ne pouvez pas comprendre ça, fit Rose avec humeur en lui tournant le dos.

Ahuri, il la regarda s'éloigner et à sa façon de marcher, elle semblait être en colère. Il ne savait pas ce qu'il avait pu lui dire pour la mettre dans cet état et il courut derrière elle.

- Attends! Explique-moi pourquoi les américains n'auraient pas de cœur?

Rose s'arrêta et lui expliqua tout ce qu'il y avait à reprocher aux anglais, la conquête de 1760, la déportation des acadiens, le massacre des Hurons, l'asservissement des canadiens-

français. Paul découvrait une histoire dont il n'avait jamais entendu parler. Il lui expliqua que c'était le fait des anglais d'Angleterre que son peuple à lui avait aussi combattu. Rose en ouvrit la bouche d'étonnement. Il y avait donc deux sortes d'anglais, des bons et des méchants et Paul faisait partie de la première catégorie. Paul se perdit dans les courbes voluptueuses des lèvres de Rose lorsqu'elle lui adressa ce premier sourire.

\*\*\*

Vendredi le 17 septembre 1926, Parks, le directeur des usines, parcourait le chantier en comptabilisant mentalement l'aluminium produit jusqu'à maintenant. Il avait mis deux salles de cuves en activité, la salle 21 qui produisait déjà de l'aluminium depuis le mois de juillet et la salle de cuves 22 qui venait de commencer à produire. La troisième salle de cuves qu'il venait d'aller inspecter devrait entrer en fonction en janvier. Il y avait encore sept bâtiments qui étaient en construction et qui seraient achevés vers Noël. Dans trois ans, lorsque l'aluminerie serait entièrement terminée, elle devrait détenir une capacité de production de 180 000 tonnes, soit 90% de la production mondiale. À chaque fois qu'il y pensait, un sentiment d'irréalité l'envahissait, comme s'il s'agissait d'un rêve. Mais pour le grand patron Arthur Davis, ce rêve représentait la réalité et il s'attendait à ce que Parks livre la marchandise. C'était le plus gros projet sur lequel il avait travaillé et il se demandait parfois si Davis n'avait pas perdu les pédales. Il se prit le pied dans un fil qui traînait et tomba à genoux. L'ingénieur et gérant de la ville Wake, lui tendit une main pour l'aider à se relever. Tout en époussetant la terre accumulée sur ses genoux il se passa la réflexion qu'il ne l'enviait pas lui non plus. Construire une ville en quelques mois lui apparaissait aussi insensé que les délais de construction des usines.

- Comment ça va ? fit Parks en haussant la voie pour couvrir les bruits environnants.
- Ça roule, cria Wake. Tu te rends compte, selon mes calculs, les 270 maisons devraient être terminées vers février, un tour de force. On a commencé les fondations de l'hôpital en juillet avec un matériau totalement nouveau, des blocs de

- béton. En ce moment, on poursuit sa construction, celle de la gare et des bâtiments commerciaux au centre-ville, énuméra Wake.
- C'est un énorme projet. Tu t'en sors bien, le complimenta Parks qui s'était remis à marcher en enjambant précautionneusement des rails.
  - Je crois que c'est le plus gros projet sur lequel j'ai travaillé, s'étonna Wake en s'épongeant le front avec son mouchoir.
  - Moi aussi, fit Parks en contournant un tas de charbon. Tu te rends compte, on a embauché 2 869 travailleurs depuis le début de l'année. Il y en a la moitié qui sont partis mais on roule avec près de 1 600 travailleurs, s'exclama Parks.
  - Justement, je dois prévoir l'embauche de policiers et d'un chef de police, fit Wake en tentant d'identifier d'où venait l'odeur d'huile qu'il venait subitement de sentir. Je vais faire adopter en octobre un premier règlement municipal pour fixer les salaires et les règlements du corps policier. Je vais avoir besoin des signatures de Dickie et Walsh.
  - D'accord, je vais les faire prévenir, hurla Parks pour couvrir les bruits du train qui approchait.

Parks et Wake se séparèrent, chacun sentant le poids d'une énorme responsabilité sur ses épaules. Le grand patron, Arthur Vining Davis voyait grand et il n'avait pas la réputation d'être patient.

\*\*\*

Lundi soir le 28 septembre, le train qui amenait Bertha et les enfants entra en gare dans un nuage de fumée. Antonio et Tim les attendaient depuis un bon moment sur la plate-forme temporaire de la gare trempés par la pluie. Antonio, dont le visage ruisselait, surveillait le compartiment des voyageurs avec anxiété. Les premiers voyageurs descendirent du train et soudain il la vit, avec ses cheveux châtons et son petit chapeau rose, le même qu'elle portait à leurs noces. Ses grossesses successives l'avaient arrondie et elle tenait leur dernier

né dans ses bras. Ce devait être Michael qui était né le 17 mars. Puis il vit ses enfants, du plus vieux au plus jeune, Antonio junior, Peter, Dave et Alexander mais il en manquait un. Il prit Bertha dans ses bras, le bébé au milieu d'eux. Comme il y avait longtemps qu'il ne l'avait pas serrée tout contre lui. Il était entièrement submergé par les émotions qu'il avait retenues jusque-là. Son envie de pleurer, c'est son nouveau fils Michael qui l'exprima. Avec ses cheveux blonds, il ressemblait à sa mère. Ses autres garçons l'entouraient et il caressa la tête de chacun.

- Victor n'est pas là? s'enquit Antonio en le cherchant des yeux
- Il va venir plus tard, répondit Bertha qui semblait morte de fatigue. Il est malade, il est resté à Minto.

Après avoir présenté Tim qui était resté en retrait, ils se saisirent des valises et des sacs et se mirent en route pour se rendre à la maison qu'Antonio avait finalement louée sur la rue Davy. Bertha et les enfants, très fatigués de leur long voyage depuis Minto, marchaient lentement. Lorsque Bertha vit la maison, elle s'arrêta.

- Dieu qu'elle est belle! Elle est tout à fait comme tu me l'as décrite.
- Bienvenue chez toi. Attends de voir l'intérieur.

Bertha entra et alla installer Michael sur leur lit. Tim et Antonio avait ratissé les villes voisines pour trouver du mobilier et des effets usagés et ils étaient parvenus à trouver l'essentiel. Elle s'exclama à chacune des pièces avec les enfants sur les talons. Elle était renversée par le chic de la grande pièce familiale, la modernité des installations sanitaires, le revêtement de bois franc des sols, le chauffage central, les cinq chambres pourvues de fenêtres à carreaux. Pendant que les enfants se disputaient les chambres, Bertha parcourait la maison en croyant rêver. Elle habitait maintenant une maison ultramoderne, une maison de rêve et elle le devait à son Antonio. Elle se reprocha son entêtement antérieur.

Pour célébrer leur retour, Antonio avait cuisiné ses fameuses pâtes avec une sauce tomate. Il servit chacun, s'assit et se laissa aller au bonheur d'être enfin tous réunis autour de la même table. Les enfants échangeaient sur leurs impressions du voyage en train. Lorsque la fatigue du voyage eût raison de l'énervement des enfants et que chacun fut au lit, il rejoignit son épouse dans leur chambre. Il attendait ce moment depuis plusieurs mois.

- J'avais oublié combien tu étais belle, murmura Antonio en caressant la peau de Bertha qui, au contact de ses mains calleuses, lui sembla douce comme de la soie.
- Ne dis pas ça Antonio, j'ai encore grossi, fit Bertha en remontant la couverture de laine pour se cacher.
- Pour moi, tu resteras toujours la plus belle, insista Antonio en enfouissant son visage dans les cheveux de Bertha. Il huma l'odeur des herbes qu'elle utilisait pour les rincer et leur donner un aspect brillant.
- Mon mari a besoin de lunettes, gloussa Bertha.

Ils rirent de cette boutade qui les détendit. Le contact de leur peau était électrisant. Il y avait toujours eu entre eux cette chimie explosive qui les avait menés à autant d'enfants, ce que déplorait Bertha.

\*\*\*

Vendredi soir le premier octobre, Antonio était retourné à la gare chercher son fils Victor qui était resté chez une tante de Bertha, le temps qu'il se remette de la coqueluche. Il avait été le dernier de la famille à être contaminé. Antonio avait toujours eu un lien privilégié avec son troisième fils, il n'aurait pas su dire pourquoi, peut-être parce qu'il était lui-même le troisième de la famille. Quand il avait appris qu'il était malade et qu'il arriverait seul à bord du train, il s'était inquiété. Lorsqu'il vit son petit garçon descendre avec sa valise, il le prit dans ses bras et le serra très fort.

- Tu m'as manqué, fils.
- Toi aussi tu m'as manqué, répondit Victor en enfouissant son nez dans le paletot de son père, humant une odeur très différente de celle du charbon qui imprégnait les vêtements de son père à Minto.

Vic avait voulu retrouver l'odeur de son père pour calmer son anxiété. Bien que le personnel l'ait assuré qu'on lui dirait quand descendre, il avait eu peur qu'on l'oublie et il était demeuré anxieux tout au long du voyage. Bien que l'odeur de son père était différente, la chaleur de sa main demeurait la même. Rassuré, Vic parcourut le trajet jusqu'à la maison en discutant de ses impressions du voyage depuis Minto. Il avait été étonné de la longueur de la forêt qu'il avait parcouru le train pour se rendre jusqu'à Arvida. Il lui avait semblé qu'elle ne finirait jamais. Lorsqu'il vit les habitations, il éprouva de la fierté, sa mère lui avait dit que son père les avait construites. Il vit qu'il y en avait encore beaucoup en construction et il pressa son père de questions. Lorsque son père lui désigna leur maison, il se sentit tout de suite chez lui. Après avoir fait le tour des lieux avec son fils, Antonio refit ses pâtes et sa sauce tomate pour fêter son arrivée et Victor l'observait.

- Tu vois Victor, ma mère cuisinait une sauce qui ressemblait un peu à celle-là en Italie, fit Antonio en goûtant la sauce. Ses papilles gustatives se souvenaient de l'huile d'olive, du basilic et de l'origan qui manquaient à la sauce mais elles devraient s'en passer jusqu'à ce qu'il cultive un jardin.
- Est-ce qu'on va la voir un jour?
- Je ne pense pas, c'est loin l'Italie, fit Antonio en se souvenant de la longue traversée en bateau.

Puis il revit l'assassinat de son père et de son frère aîné et puis sa mère qui l'avait accompagné au bateau en partance pour l'Amérique avec ses deux frères. Il avait fini par perdre de vue, un de ses frères était retourné en Italie et l'autre, Dominique, s'était établi

à New-York. Mais il n'en dirait rien à son fils, ni à qui que ce fut d'ailleurs. Il avait pris l'Italie en grippe et évitait ses compatriotes, il ne voulait plus parler cette langue qui lui rappelait de trop mauvais souvenirs.

\*\*\*

En février 1927, Harold Wake avait réussi son exploit, il avait construit 270 maisons en 135 jours. Il prit sa voiture et se rendit à l'est de l'artère principale de la ville, la rue Mellon, pour parcourir les rues les plus peuplées d'Arvida du quartier ouvrier, les rues Deville, Davy, Davy et Moritz situées près de l'entrée de l'usine. Elles croisaient trois rues transversales qu'il parcourut aussi : les rues Volta, Oerstedt et Wohler. Près de 200 maisons y étaient construites sur de vastes emplacements dont les modèles différaient tous et il en était fier. Tout le réseau électrique avait été placé sous terre pour embellir la ville. Puis, il se rendit au quartier des cadres situé au nord de la ville et arpenta les rues Berthier et Moissan qui comportaient 70 maisons plus luxueuses. L'éclairage des rues venait juste d'être complété. Il se le répétait encore incrédule, 270 maisons construites en 135 jours. Son concept de chaîne de montage était unique en Amérique du Nord et contrairement à ce qui s'était fait ailleurs, il avait réussi.

La construction de l'hôpital d'Arvida, le Saguenay General Hospital, était aussi terminée et il devait se rendre à la réception d'inauguration. Le Dr. Arthur Riddell, en sa qualité de directeur de l'établissement, avait invité tout le gratin d'Arvida. Il était chirurgien diplômé de l'Université McGill et la compagnie lui avait proposé un salaire élevé pour diriger le premier hôpital en 1925. Maintenant, il était fier de pouvoir diriger ce nouvel hôpital ultra moderne de trente-huit lits qui avait été construit en quatre mois. Il était encore plus fier d'accueillir les invités aux côtés d'une si belle épouse. Louise Caron était d'une grande beauté lorsqu'il l'avait épousée et malgré ses maternités, elle en imposait.

Le couple déambulait dans le hall d'entrée, décoré pour l'occasion de gerbes de fleurs et de banderoles, en s'entretenant avec les invités. Le gérant Wake était tombé en arrivant sur le nouveau chef de police d'Arvida, William Rimmer, qu'il présenta aux Riddell. Né à Preston en Angleterre, cet homme imposant de cinquante-deux ans avait fait la guerre africaine dans le régiment des «Scotts Guards». À son retour en Angleterre, il était entré dans la fanfare de la force policière de Londres et quelques années plus tard, il était venu à Québec où pendant seize ans, il avait servi sous le grade de sergent d'ordonnance à la Citadelle. Après la grande guerre de 1918, il devint successivement membre de la police du Canadien National, constable à Québec et sergent à Montréal. Puis, il était venu au Saguenay en 1925 où il avait été embauché comme chef de police à l'Île Maligne. Il était accompagné d'Ellen Kavanagh, qu'il avait épousée à vingt-trois ans à Dublin en Irlande. Après les présentations d'usage, Rimmer vanta les talents de chanteuse et de musicienne de son épouse et à la façon dont il en parlait, il était clair qu'il lui vouait une admiration sans borne.

- Vos talents, ma chère, seront très précieux dans notre petite communauté. Il y a des concerts le lundi soir à la chapelle de l'Église Unie, j'ai hâte de vous y entendre, proposa le Dr. Riddell.
- Mon épouse est catholique, intervint William Rimmer pour tirer son épouse de l'embarras.
- Bien sûr. Il y a des gens de toutes confessions qui participent à ces soirées, je suis catholique également et j'y vais régulièrement. Le révérend a mis la chapelle à la disposition de la communauté, il y a aussi des pièces de théâtre qui y sont jouées, précisa Louise Riddell.

L'atmosphère se détendit et Louise prit le bras d'Ellen en lui proposant de la présenter à quelques dames qui participaient à la soirée et dont les dispositions artistiques l'intéresseraient. Lorsqu'elles s'éloignèrent, la conversation reprit.

- Vous vous plaisez dans vos nouvelles fonctions de chef de police d'Arvida? s'enquit le Dr. Riddell pour être aimable.
- C'est une ville tranquille. Jusqu'ici, il n'y a eu que des cas d'ivresse, répondit Rimmer.
- Heureusement qu'il n'y a pas de débits de boisson dans la ville, cela limite les cas, reprit Riddell.
- Je suis intervenu dans des maisons privées où on servait de l'alcool aux travailleurs à la sortie de l'usine, ajouta Rimmer.
- J'ai expulsé ces gens de la ville. Après tout, les maisons appartiennent à la compagnie, intervint Wake. À ce propos, un de nos cadres a quitté son emploi et il y a un poste d'échevin qui doit être comblé, accepteriez-vous de l'occuper?
- En quoi cela consiste-t-il ? demanda le Dr. Riddell.
- Principalement à adopter les règlements municipaux. Vous comprenez, c'est la compagnie qui a construit la ville et elle veut en conserver le contrôle par mon entremise. Ça ne devrait pas prendre beaucoup de votre temps.
- En ce cas, j'accepte votre proposition.

Le directeur des usines, Parks, joignit le groupe avec un nouveau venu, Albert Whitaker, qu'il présenta comme le nouveau directeur de l'usine de fabrication d'anodes qui venait d'être mise en fonction. Exerçant les mêmes fonctions à l'usine de la compagnie à Massena, dans l'État de New-York, il avait été transféré à celle d'Arvida. Informé que le nouveau venu excellait au golf, Wake annonça la création prochaine du club de golf, le Saguenay Country Club. Parks et Riddell acceptèrent de joindre Wake au conseil d'administration du club et Whitaker en accepta la présidence. Ils convinrent d'une première réunion pour le mois suivant.

\*\*\*

Le lendemain de l'inauguration de l'hôpital, Alice White avait fait visiter le nouvel hôpital à Tim. Il ressemblait tant à son défunt mari qu'elle se dit qu'elle ne pourrait pas lui résister longtemps. Lorsqu'elle le voyait, elle s'organisait toujours pour parler de son mari afin de

se rappeler que Tim n'était pas lui. Elle lui montra les chambres d'hôpital et le regretta aussitôt en se disant qu'elle le faisait exprès. Tim était entré dans l'une d'elle et elle le suivit, le cœur battant. Ils se regardèrent et chacun lut le désir de l'autre. Alice s'abandonna au baiser passionné de Tim où il fusionnait dans son esprit avec son mari. La vague de désir qui la submergea l'affola complètement.

- Je suis désolée, nous ne devrions pas être ici, nous devrions partir, dit précipitamment Alice en faisant un mouvement vers le couloir.
- Il y a longtemps que j'attends ce moment, répondit Tim en la retenant par le bras. Je suis amoureux de toi.
- J'ai l'impression de trahir mon mari. Je ne suis pas prête, fit Alice en se dégageant du bras de Tim.
- Je ne crois pas que tu trahisses ton mari comme je ne trahis pas ma femme. Je suis certain qu'ils veulent notre bonheur, que l'on refasse notre vie. Est-ce que tu m'aimes ?
- Je ne peux pas répondre à ta question, c'est trop tôt.

Alice aurait voulu lui crier oui, qu'elle l'aimait mais une partie d'elle s'y refusait. Elle ne pouvait pas abandonner son mari, le laisser partir, accepter qu'il disparaisse de sa vie. Malheureux, Tim comprit qu'elle ne l'aimait pas et la quitta sans un mot.

\*\*\*

Le lundi 28 février, le nouveau maire d'Arvida, le chef comptable Walsh, assistait en compagnie du Dr. Riddell à un match de hockey à Chicoutimi. Lorsqu'il avait été désigné maire en remplacement de Dickie qui avait quitté son emploi, Walsh, un fervent amateur de hockey, avait fondé cette équipe recrutée parmi les cadres et travailleurs d'Arvida. Son équipe semblait désavantagée par ce qui lui semblait être un aveuglement volontaire de

l'arbitre sur les coups bas données par l'équipe adverse. Il s'époumonait, variant les expressions grossières à l'endroit de l'arbitre. À un autre coup fourré de l'équipe adverse, une bataille s'engagea entre deux joueurs et l'arbitre punit le joueur d'Arvida.

- Non mais t'as vu ça ! Espèce de pourriture ! s'indigna Walsh en levant le poing.
- C'est évident que l'arbitre a un préjugé favorable pour l'équipe de Chicoutimi, fit Riddell qui commençait à trouver que cela suffisait.

L'équipe de Chicoutimi compta un autre but, ce qui porta le pointage du match en troisième période, à trois buts pour les joueurs de Chicoutimi et deux pour ceux d'Arvida. Le jeu reprit et au bout de cinq minutes, une bataille entre deux joueurs dégénéra en bataille générale. Walsh s'élança dans la mêlée, se battant comme un beau diable tout en cherchant l'arbitre pour lui régler son compte. L'arbitre s'esquiva et avec l'épuisement des joueurs, la bataille perdit de l'ampleur et on déclara le match terminé sur la victoire de Chicoutimi. Riddell se rendit auprès de Walsh dont le visage était ensanglanté.

- Demain, tu devrais avoir le visage couvert d'ecchymoses, déclara Riddell en épongeant le sang qui coulait du visage de Walsh avec son mouchoir.
- Ça valait le coup pour leur donner une bonne raclée à ces morveux, s'emporta Walsh en rajustant son veston.

Surpris de la tournure des événements, le Dr. Riddell se demandait si on écrirait dans les journaux que le maire d'Arvida s'était battu avec des joueurs sur la patinoire. En sa qualité d'échevin et de directeur de l'hôpital d'Arvida, il craignit que cet incident ne ternisse la réputation de la ville. Walsh n'avait clairement pas la trempe d'un maire. Si jamais on lui proposait le poste, il redorerait non seulement la réputation d'Arvida mais il en ferait une grande ville qui susciterait l'admiration de tous.

\*\*\*

Mercredi le 9 mars 1927, noirs de suie, Antonio et Tim s'affairaient à nettoyer les wagons de coke qu'ils déchargeaient à l'usine d'anodes. Il fallait trois quarts de tonne d'anodes pour produire, par le procédé d'électrolyse, une tonne d'aluminium. Pour fabriquer les anodes, on calcinaient du coke qu'on pulvérisait ensuite pour le mélanger à de la poix chaude et on pressait le tout dans des moules qui étaient chauffés dans des fourneaux électriques. Divers travailleurs occupaient les métiers d'opérateurs de broyeurs, de malaxeurs, de fours à calciner, de préposés aux balances, de chargeurs et déchargeurs de fours, de poseurs de tiges et d'opérateurs de fourneaux. Le travail était pénible en raison de la saleté et la chaleur qui régnaient dans l'usine.

- Je trouve cette chaleur insupportable! Comment fais-tu Antonio ? s'exclama Tim qui s'épongea le front du revers de son bras, étalant davantage la suie noire qui le couvrait.
- Tu oublies que je viens d'un pays où il fait chaud, répondit Antonio en inspectant le wagon. J'avais beaucoup plus de difficultés à supporter le froid sur le chantier. Quand il faisait moins quarante, je rêvais de cette chaleur-là.
- Je regrette que le chantier soit terminé. On respirait du bon air plutôt que cette saleté.
- On va finir par trouver mieux, le réconforta Antonio qui trouvait que son ami n'en menait pas large ces derniers temps.

Tim avait cessé de voir Alice depuis sa visite de l'hôpital en sa compagnie. La journée prit fin, ils prirent leur douche et se changèrent aux vestiaires que la compagnie avait aménagés pour les employés.

- Écoute Antonio, ça fait un bout de temps que j’y pense et je ne vais pas rester, déclara Tim en boutonnant sa chemise. Le beau temps arrive et je vais partir vers d’autres chantiers. J’ai besoin de me changer les idées.
- Tu devrais aller parler avec Alice, conseilla Antonio en enfilant ses bas. Tu sais, les femmes ne disent pas tout. Peut-être qu’elle t’aime au fond. Peut-être qu’elle a de la difficulté à admettre son amour pour toi. Elle t’a parlé de trahison, ça ne veut pas dire qu’elle ne t’aime pas.
- Je lui ai posé la question directement et elle ne pouvait pas me répondre. C’est clair que si elle m’avait aimé, elle l’aurait dit, on ne peut pas cacher ces choses-là, même avec un deuil. J’en sais quelque chose. Je préfère qu’on n’en parle plus.

Tim avait cru que sa vie allait changer, qu’il se marierait avec Alice et qu’enfin le bonheur ne le quitterait plus. Au lieu de ça, il s’était tapé une seconde peine d’amour et il était aussi désespéré qu’après le décès de son épouse. Catastrophé par la décision de Tim, Antonio rentra chez lui en n’épiant plus, contrairement aux soirs précédents, les signes du printemps en marchant. Il en oublia son projet d’aménager une serre derrière la maison pour pouvoir allonger la saison de la récolte. Soucieux, Antonio pénétra dans la maison et remarqua à peine la bonne odeur de tartes aux pommes qui embaumait la cuisine. Bertha n’en cuisinait pas souvent mais quand elle s’y mettait, c’était la perfection même que ces tartes.

- Il paraît que la construction de l’école des enfants sera terminée en novembre. Ils vont pouvoir quitter les campements qui leur servent de classes, dit Bertha en servant à chacun un plat de pommes de terre et de saucisses.
- Il paraît aussi qu’ils vont commencer à construire une nouvelle église cet été, ils feraient mieux de construire des magasins, reprit Bertha que le silence d’Antonio inquiéta.

Les enfants chahutèrent un peu après le repas, firent leurs devoirs et lorsque l’heure du coucher arriva, Antonio regarda l’escalier sans ajouter un mot. Les enfants montèrent sans

rechigner, il leur avait appris à respecter ses règles. Lorsqu'ils furent seuls, Antonio fit part à Bertha du départ prochain de Tim.

- Ça me chagrine énormément, tu comprends, c'est mon seul ami, fit Antonio en se passant une main dans les cheveux.
- Tu devrais aller la voir et lui faire part des intentions de Tim, suggéra Bertha en s'installant dans la berceuse.
- Je ne peux pas faire ça dans son dos. Je ne peux le trahir.
- Si tu ne le fais pas, tu perdras ton seul ami.

Lorsqu'il fut couché, Antonio mit un long moment à s'endormir. Il tournait et retournait dans sa tête tout ce qu'il dirait à Alice. Puis il lui vint une nouvelle idée et il s'endormit. Le lendemain après le travail, il passa prendre son fils Victor à la maison et se rendit avec lui à l'hôpital tout en lui expliquant sur le chemin ce qu'il attendait de lui. Il demanda à voir Garde White et attendit. Lorsqu'elle se présenta, il expliqua que son fils avait mal au ventre.

- Depuis quand as-tu mal au ventre Victor?
- Depuis hier quand j'ai appris qu'Oncle Tim partirait d'Arvida pour toujours parce qu'il a le cœur brisé.

Bouleversée, Alice White regarda l'enfant. L'esprit en ébullition, elle lui posa quelques questions et donna les conseils d'usage à Antonio. Aussitôt qu'ils quittèrent l'hôpital, Alice mit son manteau et partit vers les campements d'habitation des travailleurs. Lorsqu'elle entra dans le campement de Tim, il jouait du violon. Il la suivit à l'extérieur du campement, firent quelques pas et Alice se tourna vers lui.

- Ne pars pas, je t'aime, dit Alice les larmes aux yeux.

Ils s’embrassèrent fougueusement, ils en avaient rêvé tous les deux de ce baiser. Dans la tête d’Alice, elle trahissait son mari mais elle ne pouvait pas faire autrement. Elle était déchirée entre ses deux amours.

\*\*\*

Les arbres d’Arvida avaient déployé leur feuillage en cette fin du mois de juin 1927 que le gérant de la ville, l’ingénieur Harold Wake, admirait en se rendant à ses chantiers. En mai et en juin, il en avait fait planter 700, des ormes, des peupliers, des saules et des érables. Il imagina la ville lorsque tous les arbres seraient rendus à maturité et sourit de contentement. Au centre-ville, composé de la rue et du carré Davis qui longeait Mellon, l’artère principale, il inspecta le chantier de l’hôtel de ville puis il se rendit à celui de l’église catholique, l’Église Sainte-Thérèse, qui était situé au nord de la rue Mellon entre le quartier ouvrier et le quartier des cadres. La construction avait été confiée à un entrepreneur de Chicoutimi au coût de 80 000\$. La compagnie avait fourni la moitié de la somme, l’autre moitié avait été empruntée à la fabrique et serait remboursée par les paroissiens. En attendant la finalisation de l’église prévue pour la fin de l’année suivante, on érigeait actuellement une chapelle qui devrait être terminée en septembre. Il regarda l’heure et retourna à son bureau pour arriver à temps à la réunion du conseil de ville qu’il avait convoquée. Walsh et Riddell arrivèrent peu après lui et il leur remit les règlements qu’il comptait adopter.

- En gros, on fixe une taxe d’affaires très élevée pour les commerces qu’on ne veut pas voir dans la ville. Ça concerne en premier lieu les débits de boisson mais aussi les abattoirs, les conserveries, les prestidigitateurs, les hypnotiseurs et autres métiers du même genre, les crématoriums, les agences de détectives, de placement, les prêteurs sur gages, les sanatoriums et les fabricants d’allumettes, énuméra Wake.

- Effectivement, les fabricants d'allumettes c'est dangereux pour les incendies, approuva le maire Walsh.
- C'est effectivement prudent d'éloigner les sanatoriums, renchérit le Dr. Riddell.
- Il va y avoir d'autres règlements qui vont suivre sur l'interdiction d'affichage dans la ville et l'enlèvement des ordures ménagères, continua Wake.
- N'oublie pas la propreté des salons de barbiers, celui auquel je suis allé hier, c'était d'une pitié! Je suis ressorti, commenta Walsh.
- On va aussi instaurer un bureau de santé avec des pouvoirs étendus sur la vaccination obligatoire et l'inspection des bâtiments et des aliments et même fixer la quarantaine s'il le faut, reprit Wake. On doit éviter les risques d'épidémie dans la ville.

C'était Riddell qui avait suggéré le règlement sur le bureau de santé sur lequel il exercerait un contrôle. Arvida se devait d'être une ville propre, aseptisée même, il y verrait personnellement.

\*\*\*

Les cadres de la compagnie, tous de nationalité américaine, organisèrent une soirée de danse aux sous-sols des bureaux administratifs de la compagnie sur le site des usines, pour célébrer leur fête nationale du 4 juillet. Paul Norton avait formé un petit orchestre avec quelques cadres de la compagnie et ils jouaient les succès à la mode. Pendant qu'il chantait, il commençait à fulminer en observant la multitude de cavaliers que Rose attirait. Il n'avait jamais pu danser avec elle, la tenir dans ses bras ou même l'embrasser. Ils en étaient encore à l'étape de la simple conversation et dès qu'il voulait aller plus loin, Rose le privait de sa présence pendant une période de temps qui s'allongeait avec la gravité de l'offense. Et voilà qu'elle dansait avec tous ces inconnus! Il enrageait.

Ravie de l'air furieux de Paul, Rose Tremblay s'en donnait à cœur joie. Elle était tout sourire avec chacun de ses cavaliers pour lui remettre la monnaie de sa pièce. Une nouvelle cuisinière qui avait été embauchée, Anne Legendre, lui avait dit que Paul la courtisait. Lorsqu'elle avait vu Anne quasiment accrochée à son cou après son tour de chant de l'autre soir, elle avait vu rouge et elle voulait le lui faire payer. Lorsqu'il annonça une pause, elle disparut à la salle des toilettes.

Le gérant Wake, le maire le Dr. Riddell, le chef de police Rimmer, le directeur des usines Parks et le directeur de l'usine d'anodes Whitaker s'entretenaient pendant que leurs épouses étaient allées se recoiffer à la pause.

- Ce mois-ci, on commence à construire l'école catholique, la résidence des religieuses et l'école protestante. Le tout devrait être terminé vers novembre, répondit Wake à une question de Riddell.
- Il paraît que les installations temporaires des banques vont devenir permanentes, fit Rimmer.
- Effectivement, les chantiers de la Banque Canadienne Nationale, de la Banque Royale et de la Banque de Montréal débiteront en août, poursuivit Wake. En octobre, le chantier de construction de l'Église Unie devrait commencer et se terminer en avril, l'Église catholique Sainte-Thérèse devrait être terminée pour la fin décembre 1928.
- C'est un véritable tour de force que la construction de cette ville et de l'aluminerie en si peu de temps, commenta Whitaker.
- La production des usines vient d'atteindre 13 000 tonnes d'aluminium, déclara Parks. Quand on aura mis en opération la quatrième salle de cuves, on produira plus que l'usine de Massena dans l'État de New-York.
- On va devenir la plus grande aluminerie au monde. Je porte un toast à ça, fit Whitaker.

Pendant ce temps, Louise Riddell et Ellen Rimmer étaient tombées sur Evelyn Scott en sortant de la salle de bain. Elles s'étaient liées d'amitiés pendant les parties de bridge données en après-midi chez Mme Parks ou Mme Whitaker. Elles avaient en commun l'amour de la musique et des arts en général. Elles se réunissaient assez souvent chez Ellen Rimmer qui leur jouait du piano puis elles prenaient le thé en se partageant les derniers potins d'Arvida. Evelyn leur fit part de sa nouvelle idée.

- On pourrait fonder une association des femmes d'Arvida et prévoir des activités pour nous, comme des parades de mode ou de la musique ou autre chose qu'on décidera. Si la compagnie peut prêter l'espace du sous-sol des bureaux pour cette soirée de danse, je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas y tenir nos réunions et nos activités, conclut Evelyn en rangeant son bâton de rouge à lèvres.
- C'est une merveilleuse idée, le bridge, ça finit par taper sur les nerfs avec le temps. Il y a tellement peu d'activités, déclara Louise Riddell en insérant une mèche de cheveux qui s'était échappée de son chignon.
- Si on ne se prend pas en main, on va finir par mourir d'ennui dans cette ville, renchérit Evelyn.
- Pour les concerts de musique, ça prendrait un piano, ajouta Ellen Rimmer qui estompait le rouge de ses lèvres avec ses doigts.

Elles continuèrent de discuter de l'association jusqu'à ce que l'orchestre se remette à jouer. Elles se séparèrent pour retrouver leurs époux qui commençaient à s'inquiéter de leur longue absence. Les trois femmes étaient particulièrement jolies et attiraient bien des regards.

À la fin de la soirée, Rose Tremblay rentrait seule à son campement. Elle avait vu Anne Legendre à la soirée et lorsque l'orchestre s'était remis à jouer, elle avait vu Paul lui adresser des sourires. Elle avait dansé de plus belle avec différents cavaliers pour le faire enrager davantage. Soudain, elle se sentit projetée au sol, un homme l'avait agrippée par

derrière et l'avait plaquée au sol. Il la maintenait de tout son poids, elle cria, il la retourna et se mit à la frapper de ses poings à la figure et il finit par lui donner un grand coup de poing à l'estomac. Pendant qu'elle cherchait à retrouver sa respiration, il releva sa robe et la viola. Le temps parut s'arrêter, elle ne ressentait plus rien. L'homme s'était levé et était reparti, elle n'avait pu distinguer les traits de son visage. Au bout d'un moment, elle rabattit sa robe, se releva péniblement et se rendit dans un état second jusqu'au campement des femmes. Elle n'arrivait pas à pleurer, il lui semblait qu'elle était sortie de son corps. Puis, une pensée fulgurante s'imposa à elle. Elle l'avait cherché en dansant avec autant de cavaliers et elle avait été punie.

Voyant le visage tuméfié de Rose le lendemain du viol, Anne Legendre eut une idée. Elle se rendit voir Paul en soirée au nouvel appartement qu'il habitait dans le chic quartier des cadres. Elle comptait bien y habiter un jour en qualité de Madame Paul Norton. Épouse d'un ingénieur, elle mènerait la belle vie. Il avait dédaigné ses avances mais elle comptait bien triompher, elle détenait plus d'une ruse dans son sac. Il lui ouvrit, surpris qu'elle connaisse son adresse.

- Ce sont des sucres à la crème que j'ai cuisiné pour te remercier de la charmante soirée d'hier.
- Je n'ai fait que jouer et chanter comme à l'habitude.
- Mais tu chantes si bien. Tu ne m'invites pas à entrer?
- Bien sûr, fit Paul en s'effaçant devant la porte d'entrée. Comment as-tu appris où j'habitais?
- Par Rose. Elle se moque tellement de toi aux cuisines, imitant ton accent, ta façon de chanter. Ça me met toujours en colère quand je l'entends. Tu sais qu'elle méprise les anglais et se révolte contre les privilèges qui leurs sont accordés comme habiter cet endroit et elle ne se prive pas de te critiquer.
- Rose? Ça me surprend d'elle.
- De toute façon, un de ses petits amis l'a remise à sa place. Elle en fait courir plusieurs et il y en a un qui a perdu patience. Tu devrais voir son visage, il lui a

donné la raclée qu'elle méritait. Et l'idiote, elle l'excuse, pour celui-là elle se pâme d'amour. Il n'y a rien à comprendre avec elle.

Continuant sa stratégie de dénigrement, Anne marquait des points. Paul l'écoutait abasourdi. Se pouvait-il qu'elle se soit jouée de lui à ce point? Il aurait une explication avec elle.

\*\*\*

Sur le bord de la rivière Saguenay, en ce milieu du mois d'août 1927, Tim et Alice s'étaient installés à leur endroit habituel pour pique-niquer. Et à leur habitude, ils avaient fait l'amour. Tim tenait Alice tout contre lui et il lui caressait les cheveux.

- Épouse-moi, lui demanda Tim pour la énième fois. On ne pourra pas continuer longtemps comme ça, l'hiver va bientôt arriver, blagua Tim.
- Oui.

Tim se redressa incrédule et la saisit pour lui faire face en lui scrutant les yeux.

- Oui tu veux m'épouser ou oui l'hiver va arriver.
- Oui je veux t'épouser.

Alice s'était bien rendue compte du ridicule de sa situation. Elle était veuve et ils s'aimaient tous les deux. Elle ne pouvait pas résister au désir qui montait en elle à chaque fois qu'ils se voyaient. Ils faisaient l'amour dans la nature quand le temps le permettait. À la pension où elle louait une chambre, il n'était pas question qu'elle reçoive un homme. Tim ressemblait à son défunt mari mais elle faisait maintenant la différence. Tim était si doux dans son approche, il faisait tant attention à elle, à lui donner du plaisir qu'elle s'empêchait

de penser que son mari n'était pas ... Elle n'arrivait pas à compléter le mot. Elle s'interdisait de penser quelque chose de négatif concernant son mari. Elle pensait à tout ça pendant que Tim la serrait dans ses bras, l'embrassait, lui disait combien il était heureux. Tim finit par se lever et exécuta une petite gigue irlandaise pour sortir le trop plein d'émotions qu'il ressentait. Il lui semblait qu'il pourrait soulever le ciel, traverser la rivière à la nage, abattre la forêt autour et ... refaire l'amour à Alice.

- Quand lui demanda-t-il, soudain inquiet en prenant conscience qu'elle pouvait vouloir demander un long délai.
- Début octobre, la chapelle sera terminée. Mais je veux des noces intimes.

Tim la couvrit de baisers. Puis, il se dit qu'ils devraient commencer tout de suite à se chercher un logement qu'ils prépareraient ensemble. En le préparant, il se voyait essayer leur nouveau lit avec Alice, histoire de savoir s'il était confortable. Il sourit à cette idée. Quand ils arrivèrent chez Antonio pour lui apprendre la nouvelle, ils le trouvèrent dans son potager. Antonio y passait tout son temps libre et il était content du résultat. Il se disait qu'avec la serre qu'il avait construite au printemps, les résultats seraient encore meilleurs l'an prochain. En apprenant la nouvelle, Antonio les félicita et alla chercher Bertha pour qu'elle se joigne à eux. Il la trouva dans leur chambre, les yeux rougis.

- Qu'est-ce qui se passe ma biche ?
- Je suis encore enceinte.

Antonio prit Bertha dans ses bras et la berça. Ils faisaient tout leur possible pour éviter les grossesses mais Bertha était trop fertile. Il savait qu'elle ne voulait plus d'enfant et il ne savait quoi dire pour la consoler. Ce serait leur septième. Il espérait que cette fois-ci, ce serait une fille. En apprenant que Tim et Alice l'attendaient dans la cour, Bertha s'essuya les yeux, se composa un sourire et sortit en compagnie d'Antonio.

\*\*\*

Sortant de l'hôpital d'Arvida, Rose était catastrophée en ce jeudi 29 septembre 1927. Le médecin qu'elle venait de consulter lui avait confirmé qu'elle était enceinte et elle était en proie à d'intenses émotions. Cet enfant serait la concrétisation du cauchemar dans lequel elle s'enfonçait. Encore sous le choc du traumatisme subi l'avant-veille, Paul était venu vomir son indignation, sa haine d'elle. Elle n'avait pas tout compris ce qu'il disait tant son émoi était grand mais elle avait retenu l'essentiel, il la détestait et elle se détestait aussi. Elle s'était sentie sale, indigne de lui et elle avait compris par la suite qu'il s'intéressait à Anne qui ne manquait pas une occasion de lui préciser de la sollicitude de Paul envers elle. Son Paul qu'elle aimait plus qu'elle-même, demeurerait à jamais inaccessible.

Qu'allait-elle faire maintenant que le déshonneur était sur elle? Soudain, elle rebroussa chemin et prit la direction de la rivière Saguenay. Il lui semblait qu'il n'y avait pas d'autres solutions et lorsqu'elle en atteignit la rive, elle fit une prière pour demander à Dieu et à la Vierge Marie de lui pardonner son geste. Il lui sembla que la Vierge Marie se tenait auprès d'elle, la retenait par les épaules, lui murmurait à l'oreille qu'elle tuerait un innocent, qu'elle s'apprêtait à commettre un meurtre, que cet enfant n'était pas responsable de ce qui lui arrivait. N'y avait-il pas dans son entourage, quelqu'un qui ne demandait qu'à prendre soin d'elle et de cet enfant? Elle songea à ce polonais qui, depuis un mois, l'attendait à la sortie des cuisines avec un bouquet de fleurs sauvages qu'il avait cueilli pour elle. Aleksy Horak, cet homme de trente-neuf ans, un des hommes les plus costauds qui lui fut donné de voir, l'accompagnait jusqu'au campement des femmes en lui récitant des poèmes écrits dans sa langue natale et qu'il traduisait dans un français approximatif. Elle avait même pensé que c'était Anne qui l'avait mis sur son chemin pour se débarrasser d'elle mais elle s'en était voulu de cette pensée par la suite, Anne s'était montrée d'une grande sollicitude pour elle. Elle avait fini par lui confier ce qui lui était arrivé le fameux soir du quatre juillet.

Rose regarda une dernière fois le remous qui s'était formé dans la rivière et lui tourna le dos. Elle regagna la rue Moissan du chic quartier des cadres et eut une pensée pour Paul qu'elle espérait et n'espérait pas croiser. Elle vit Anne qui venait en sens inverse, probablement invitée par Paul à son appartement.

- Tu as une de ces têtes! Tu arrives de chez Paul? Il t'a malmenée?
- J'arrive d'une promenade sur le bord de la rivière. Je suis si ..., se mit à sangloter Rose qu'Anne prit dans ses bras et qui offrit sa grande oreille aux confidences de Rose.
- Tout n'est pas perdu. Aleksï se meurt d'amour pour toi, il me l'a dit, il veut te faire la grande demande.
- Il te l'a dit à toi! s'exclama Rose surprise.
- Il cherchait à connaître les usages d'ici pour ne pas te heurter et mettre toutes les chances de son côté, mentit Anne.
- Alors je vais lui dire ce qu'il en est pour qu'il fasse sa demande en toute connaissance de cause.
- Surtout pas! protesta Anne. Pense à cet enfant que tu priveras de père s'il refuse, pense à toutes les chances que tu refuserais à cet enfant de connaître un vrai foyer par ton seul désir d'être honnête.

Anne plaïda tant la cause de l'enfant et minimisa si bien ce qu'un homme était en droit de savoir que Rose en demeura confuse. Anne continua d'argumenter et de marquer des points tout en se disant que cette grossesse était inespérée car elle éloignerait Paul définitivement de Rose. S'étant d'abord intéressé à elle, Aleksï avait été subjugué quand elle lui avait présenté Rose. Anne lui avait dit par la suite que sa timide amie était tombée amoureuse de lui. Mais Rose s'était montrée indifférente et Anne avait dû faire du renforcement auprès d'Aleksï. Maintenant, il s'agissait de convaincre Aleksï que Rose n'accepterait de le fréquenter que s'il la demandait en mariage. Elle pensa même en rajouter en précisant que les coutumes d'ici exigeaient de courtes fréquentations avant le mariage, même très courtes. Elle quitta Rose avec un sourire aux lèvres tout en se dirigeant chez Paul. Son

avenir en tant qu'épouse d'ingénieur se concrétisait. Son sourire s'effaça pendant la longue attente sur le pas de la porte d'entrée de l'appartement de Paul.

- Tu as mis du temps à venir ouvrir! Ça ne va pas? s'inquiéta Anne.
- Je sommeillais, je suis un peu fatigué ces temps-ci, s'excusa Paul. Reviens une autre fois.
- Je ne serai pas longue, je voulais t'annoncer toute une nouvelle. Rose va se marier, elle est enceinte.

Anne regarda Paul blêmir, s'asseoir sur le canapé et se prendre la tête entre les mains. Elle voulut l'entourer de ses bras mais il la repoussa, lui demandant de le laisser seul. Elle n'aurait pas cru qu'il aimait Rose à ce point, il était temps qu'elle se marie celle-là! Juste avant de sortir, la jeune femme eut le temps d'entendre un long gémissement.

Paul s'enfonça dans le désespoir plus profondément qu'il ne l'était déjà. Il pleura, cria, démolit tout ce qui se trouvait sur son passage, passant de la rage à l'abattement. Sa Rose, l'être qu'il chérissait le plus au monde, sa belle fleur sauvage était en fait une fleur vénéneuse qui attirait par sa beauté mais marquait à jamais ceux qui s'en approchaient.

\*\*\*

Le gérant de la ville fit une dernière inspection des deux écoles protestante et catholique qui venaient d'être terminées en cette mi-novembre 1927. La résidence des religieuses attenantes à l'école catholique avait été pourvue de tout le confort moderne. Situées à la même latitude que l'église catholique, elles étaient situées entre le quartier ouvrier et le quartier des cadres. L'Église Unie, en début de construction, se situait à plus courte distance de l'école protestante que ne l'étaient l'église de l'école catholique. Lundi, les écoliers

occuperaient ces locaux tout neufs et Wake était assez content d'avoir livré la marchandise en un aussi court délai. Il était un peu plus partagé pour la démarche qu'il s'apprêtait à faire et il se dirigea vers le bureau du directeur des usines de l'aluminerie, Parks. Il gara sa voiture à proximité de l'édifice administratif, un bâtiment d'allure moderne recouvert de briques. Il regarda l'épaisse fumée qui se dégageait des cheminées des usines qui se profilaient derrière le bâtiment administratif. Il eut une pensée pour le règlement qu'il avait fait adopter sur la pollution par la fumée ou les gaz et qui, pour protéger la compagnie, ne concernait que les quantités excessives de fumée, de suie ou de gaz. Ce qu'on entendait par excessif, il espérait qu'on aurait jamais à le définir. Parks s'apprêtait à sortir de son bureau quand il arriva.

- Salut Harold, que me vaut l'honneur ? demanda Parks en revenant dans son bureau et en désignant une chaise à Wake.
- Comme tu sais, la compagnie a contribué à la moitié du coût de l'église catholique, commença Wake.
- Ils veulent que la compagnie paie l'autre moitié ? plaisanta Parks.
- Le curé Lévesque m'a demandé si on pouvait faire une retenue sur la paye des travailleurs pour payer l'emprunt pour ne pas avoir à la demander directement à ses paroissiens.
- Pourquoi la compagnie devrait-elle faire ça ?
- Pour soigner nos relations avec le clergé, ils pourraient fermer les yeux sur le travail le dimanche.
- C'est vrai que les cuves ne doivent jamais s'arrêter et que les cuvistas doivent aussi travailler le dimanche. D'accord, ça pourrait se faire. Je crois savoir que l'appartenance religieuse des travailleurs est notée au bureau du personnel.

Wake repartit souriant du bureau de Parks. Il avait une longue expérience de la direction des propriétés immobilières de la compagnie. Le curé Lévesque représentait la seule élite habitant la ville qui aurait pu s'opposer à la compagnie et à sa direction de la ville, ce qu'il ne ferait pas maintenant qu'il leur deviendrait redevable. Avant de retourner à l'hôtel de

ville, il passa par la quincaillerie et le salon de barbier qui avaient été ouverts en octobre. Il était assez satisfait du développement du centre-ville, il avait accordé un permis d'affaire à une boulangerie et une pharmacie qui ouvriraient en décembre.

Sur la rue Davy, Rose Tremblay s'éveillait en sursaut, l'esprit aux aguets. Elle avait épousé Aleksí Horak au début novembre et la veille, après qu'elle eut fait son devoir d'épouse, elle n'avait pas pu se retenir et lui avait avoué la vérité sur sa grossesse. Il était alors entré dans une fureur indescriptible, il l'avait rouée de coups, la traitant de traînée et s'était acharné sur son ventre en criant que s'il le fallait, il lui arracherait ce bâtard de ses mains. Il lui avait donné tant de coups de pieds au ventre que le sang s'était mis à couler entre ses jambes et puis elle avait senti l'enfant s'en aller sur cette piste ensanglantée. Le fait de perdre l'enfant ne l'avait pas arrêté, au contraire, sa fureur avait redoublée. Elle avait pensé mourir et avait fini par perdre conscience. Puis, elle s'était éveillée au contact de l'eau sur sa peau. Il l'avait couchée dans le bain et la nettoyait.

- Je te demande pardon, sanglota Aleksí. Je ne voulais pas, je suis devenu fou. Je t'aimais tant. Je ne supporte pas d'être trompé.

Du seul œil que Rose pouvait ouvrir à demi, elle fixait la fenêtre, elle aurait voulu être un petit oiseau et fuir cet endroit, fuir sa vie. Lorsqu'Aleksí eut fini de la nettoyer, il la prit dans ses bras, lui enfila une chemise de nuit propre et la coucha dans leur lit. Il pleurait en lui caressant les cheveux et elle avait fini par s'endormir alors qu'il lui chantait doucement des chansons de son pays.

\*\*\*

En ce début décembre, Alice servit le rôti découpé par Tim à ses invités, Antonio et Bertha. Comme ceux-ci devaient faire des miracles pour joindre les deux bouts pour nourrir leurs enfants, ils n'en mangeaient pas souvent. Bertha dégustait si bien la viande tendre qu'elle

avait du mal à suivre la conversation. C'était toujours ainsi quand elle était enceinte, les aliments prenaient une saveur particulière et elle ne pensait qu'à manger.

- L'emploi de cuviste est le mieux payé de la compagnie, dit Antonio.
- C'est parce qu'il est le plus pénible à cause de la chaleur, argumenta Tim.
- Je suis allé voir une salle de cuves et ce n'est pas tellement plus chaud qu'à l'usine d'anodes. C'est moins sale aussi, continua Antonio.
- Il y a plus de risques de brûlures. J'en ai pas mal soigné à l'hôpital, intervint Alice.
- Il y a l'usine d'alumine qui devrait être terminée dans trois mois. Peut-être qu'il y fera moins chaud et que ce sera plus propre, reprit Tim.

Le repas prit fin quand Bertha eut terminé sa seconde assiette de rôti et de tarte aux pommes. On passa au salon du logement de quatre pièces et demie qu'avaient déniché Tim et Alice. Au-dessus de la cuisine et du salon, il y avait deux chambres et une salle de bain à l'étage. Il était situé dans le quartier des cadres de la ville mais en fait, il y avait pas mal d'ouvriers qui habitaient le quartier. Toutefois, il était plus anglophone que le quartier des ouvriers. Alice alluma la radio et les conversations reprirent jusqu'à ce que joue la chanson «My Blue Heaven» de Gene Austin.

- Ça me rappelle notre voyage de noces, s'exclama Alice. Tu te souviens Tim, ils ont joué cette chanson à la soirée de danse où nous étions allés à Québec.
- Bien sûr. Je me souviens du type éméché qui n'arrêtait pas de dire combien tu étais jolie et qu'il fallait que je fasse attention à toi. Tu parles si j'avais besoin de lui pour m'en rendre compte.
- J'ai adoré la vue du fleuve qu'on avait sur la terrasse du Château Frontenac. Mais une fin de semaine, ça passe si vite, reprit Alice en regardant amoureuxment Tim.

Ils s'étaient mariés le vendredi matin le 21 octobre, c'était le second mariage célébré par le curé Lévesque dans la chapelle Sainte-Thérèse. Bertha et Antonio leur avait servi de

témoins et ils étaient partis passer la fin de semaine à Québec. Ils avaient fait l'amour et visité le Château Frontenac et le vieux quartier qui lui était attenant, fait l'amour et les magasins pour Alice. La fin de semaine avait filé comme l'éclair et ils étaient revenus dans leur nid douillet, faire l'amour encore et encore.

En fin de soirée, Antonio et Bertha prirent congé. Ils marchaient lentement dans les rues silencieuses, Bertha ayant pris le bras d'Antonio. La soirée était douce et la neige tombait lentement, à gros flocons. Ils traversèrent le chemin Taschereau qui séparait le quartier de Tim du leur et prirent la rue Davy derrière le chantier de l'Église. Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, ils eurent la surprise de trouver le cousin de Bertha qui était venu leur rendre visite. C'était un amérindien de près de deux mètres avec une carrure qui devait décourager les durs à cuire de s'en prendre à lui. Il avait l'envergure et les traits des amérindiens de la tribu de Bertha, les micmacs. Bertha était tellement contente de revoir l'un des siens qu'elle jasa avec lui jusque tard dans la nuit avant d'aller rejoindre Antonio qui s'était couché. Le lendemain, vers la fin de l'après-midi, le cousin partit prendre un verre dans la ville voisine de Jonquière, Arvida n'ayant aucun commerce vendant de l'alcool. Il ne rentra pas coucher. Bertha était déçue qu'il soit reparti sans lui dire bonjour. Le lendemain, on frappa à la porte, un policier apprit à Bertha que son cousin était décédé la veille dans la prison de Jonquière et il lui demandait de venir l'identifier.

- Comment ça décédé en prison ? Pourquoi l'a-t-on emprisonné ?
- Pour une bagarre.
- Mais il était en bonne santé quand il est parti de chez moi. De quoi est-il décédé?
- Des suites de la bagarre sans doute.

Énervée, elle revêtit son manteau, demanda à une voisine de garder ses enfants et prit place dans la voiture de police, le cœur battant. Cela ressemblait à un mauvais rêve. Au poste de police, on la fit attendre dans un petit bureau puis on l'amena dans une salle où son cousin était étendu sur une table, le visage enflé, couvert d'ecchymoses et de sang coagulé. Elle

faillit défaillir et on dut la soutenir. Elle confirma que c'était bien lui, on la ramena dans le petit bureau où on lui fit signer un document. En ressortant du bureau, elle passa par le comptoir situé à l'entrée du poste où un prisonnier qu'on libérait, la prit à témoin.

- Ils ont tabassé un gars à mort hier, je l'ai vu de mes yeux. Ils ne s'en vanteront pas mais c'est la vérité.
- Un homme très grand et costaud ? demanda Bertha.
- Vous le connaissiez ?
- C'est mon cousin. Qu'est-ce qui s'est passé ?
- Il était soûl et il gueulait. Ils ont voulu qu'il se la ferme et ils sont entrés à plusieurs pour lui donner une raclée. Ils n'arrivaient pas à maîtriser le gars qui se débattait. Ils ont fini par pouvoir le menotter et là ils l'ont battu jusqu'à ce qu'il s'écroule. Je ne l'ai pas vu bouger de la nuit.

Bertha repartit vers le bureau où on lui avait fait signer le document. Elle demanda à voir le chef de police pour porter plainte. On lui répondit de ne pas faire d'histoire, qu'elle n'avait pas de preuve. Elle retourna vers le comptoir mais l'homme était parti. On ne voulut pas lui dire qui il était. Elle s'en voulut de ne pas avoir noté son nom. Elle sortit dans l'espoir de le retrouver. Elle erra dans les rues et se sentit bientôt en état de faiblesse. Elle se traîna jusqu'à la gare et attendit le train pour Arvida.

Lorsqu'elle descendit du train, la maison lui sembla beaucoup plus loin que la marche d'une quinzaine de minutes que le trajet lui prenait normalement. En entrant, elle se dirigea vers sa chambre, Antonio sur les talons et s'effondra sur son lit. Au travers de ses larmes, elle lui raconta son horrible découverte.

- Je ne veux plus vivre ici. Ils ont tué un des miens. Je veux qu'on s'en aille.

\*\*\*

Dimanche le 12 décembre 1927, Paul Norton s'éveilla avec l'habituelle gueule de bois qui suivait sa beuverie du samedi soir. Cela durait depuis plusieurs semaines déjà. Depuis qu'il avait appris que Rose se marierait, l'alcool accompagnait ses soirées et depuis qu'elle s'était effectivement mariée en novembre dernier, sa consommation s'était accrue. Il s'assit sur le bord de son lit, regarda les bouteilles vides de whisky qui s'étaient accumulées et se leva péniblement pour se diriger vers la cuisine où il stockait ses achats d'alcool provenant de la ville voisine de Chicoutimi. Il ouvrit une bouteille, prit deux comprimés d'aspirine et but à même le goulot. L'alcool finit par apaiser son mal de tête et son estomac barbouillé. On cogna à la porte, ce devait être encore Anne. Il lui avait pourtant répété de le laisser tranquille, cette fille commençait à devenir assommante. Il avait résolu de ne pas répondre mais elle continuait de cogner à la porte. Il sentit la colère monter en lui et alla ouvrir.

- Je t'ai dit de me fichir la paix!
- Je ne peux pas, tu m'as mise enceinte, répondit Anne en pleurant. Je peux entrer?
- Bien sûr, s'excusa Paul en se radoucissant. Mais comment est-ce possible? L'interrogea Paul qui la suivait à l'intérieur de son appartement. Nous n'avons pas ...
- Bien sûr que si, tu ne t'en rappelles pas. Tu m'as fait boire, tu as abusé de moi et me voilà enceinte.

Paul s'assit sur le canapé où s'était assise Anne. Il cherchait à se rappeler et des images embrouillées surgissaient dans son esprit. Il se rappela enfin un matin où il s'était éveillé auprès d'Anne qui était nu dans son lit. Il se prit la tête entre les mains.

- Qu'as-tu l'intention de faire? demanda Anne.
- Je ne sais pas.

- Tu n'as pas l'intention de m'épouser?
- Pour ça, il faut s'aimer.
- Je t'aime et seul mon amour pour toi a fait que j'ai accepté l'alcool que tu m'as forcée à boire, je te le rappelle. C'est de ta faute si je me retrouve dans cet état, tu dois réparer et m'épouser.

Paul était anéanti. Il alla chercher la bouteille et but une longue rasade. Anne le regarda boire et se dit qu'elle finirait par lui arracher son consentement. Il suffirait de lui dire la prochaine fois qu'il avait déjà consenti, il ne s'en souviendrait plus tout comme cette fois où elle s'était allongée nue auprès de lui après qu'il se soit endormi. Quand elle deviendrait Mme Paul Norton, elle lui dirait par la suite qu'elle avait fait une fausse couche. Elle verrait aussi à ce qu'il arrête de boire mais pour l'heure, l'alcool était son alliée. Elle se leva pour prendre congé car elle devait prendre rendez-vous pour eux avec le curé en vue de leur prochain mariage. Comme cela avait été facile, songea-t-elle en souriant lorsqu'elle referma la porte d'entrée.

\*\*\*

## Chapitre 2 : 1928 - 1931

Enveloppée dans son châle, Rose, le regard absent, se berçait dans la cuisine de sa nouvelle maison de la rue Davy. Elle n'avait cure qu'on fut mardi le 10 janvier 1928 ou un autre jour, elle ne se souciait plus des jours qui passaient. Elle s'acquittait de la cuisine, des tâches ménagères et de son devoir d'épouse dans la plus grande indifférence. Il lui semblait qu'une partie d'elle-même était morte en même temps que l'enfant qu'elle portait. En fait, elle avait commencé à s'éteindre à partir de la soirée du 4 juillet 1927. On cogna à la porte et Mme Paul Horton entra en secouant ses bottes sur le tapis d'entrée.

- Tu as meilleure mine que la dernière fois où je t'ai vue quand je t'ai annoncé mon mariage, fit Anne en déposant son manteau dernier cri sur une chaise de la cuisine. J'aurais juré que ça ne te faisait pas plaisir.
- Bien sûr que si. C'est juste que je ne me sentais pas très bien.
- Il faut dire que tu l'as bien cherché, je t'avais pourtant dit de ne pas parler de ta grossesse. Tu n'as pas suivi mon conseil et tu en as subi les conséquences.
- J'aurais dû lui dire avant de l'épouser, se reprocha Rose. Il avait le droit de savoir.
- Maintenant c'est du passé tout ça. Il faut regarder l'avenir. J'arrive de la gare et je suis venue te montrer les robes que je me suis achetées avant de rentrer.

Ouvrant son sac, Anne montra lui montra trois robes qu'elle avait achetées dans la journée à Chicoutimi, des gants et des souliers. Elle lui parla de la maison que Paul achèterait pour elle, des nouveaux meubles qu'ils achèteraient. Rose écoutait à moitié son verbiage et songea que cela aurait pu être sa vie. Mais ce n'était pas ce que Paul aurait pu lui acheter qui l'aurait comblée. De sentir son amour, savourer ses baisers l'auraient rendu la femme la plus heureuse au monde mais elle ne devait pas y penser. Elle se dit avec un soupir qu'elle devrait à nouveau se confesser de la pensée impure qu'elle venait de formuler dans son esprit pour un autre que son mari.

Lorsqu'Anne rentra chez elle, Paul venait d'arriver du travail.

- Encore, s'exclama Paul à la vue des achats d'Anne. Tu as dépensé une fortune la semaine dernière. À ce rythme-là, mon salaire ne suffira pas.
- L'épouse d'un ingénieur se doit d'être habillée convenablement. Si c'est le whisky que tu cherches, je l'ai jeté ce matin, fit Anne qui regardait Paul fouiller dans les armoires de cuisine.
- De quel droit tu as jeté mon whisky? se fâcha Paul.
- Du droit d'une épouse qui veut empêcher son mari de devenir alcoolique. Tu ne dois plus prendre une goutte Paul et je vais t'y aider.
- Ça te fera plus d'argent pour dépenser pour ta garde-robe, c'est ça!
- Ce que tu dis me chagrine et dans mon état, ce n'est pas bon pour l'enfant que je porte. Je ne fais que penser à nos enfants, à leur offrir une plus grande maison plutôt que de gaspiller l'argent dans l'achat de ton whisky.

Prenant sa guitare, Paul s'évada dans la musique pendant un moment pour se calmer. La musique avait toujours eu cet effet sur lui. Il savait bien qu'Anne avait raison, il buvait trop et il s'enfonçait petit à petit dans l'alcoolisme. Il allait être père et il devait prendre ses responsabilités. Puis, sans s'en apercevoir, il s'était mis à jouer la mélodie de la chanson d'amour qu'il avait écrite pour Rose. Il eut envie de crier.

\*\*\*

Bertha Marinacci regardait la vitre couverte de givre de la cuisine en ce mois de janvier 1928. Elle y voyait des arabesques et en y regardant bien, elle y vit une carte géographique avec ses rivières et ses montagnes. Elle repensa à sa ville natale, à sa tribu et à son cousin qui avait été assassiné. Elle voulait fuir, retourner auprès des siens. Ici, elle avait pris brutalement conscience de la domination des blancs. Elle s'était mise à les haïr mais elle

en avait épousé un. Elle le regardait, en ce moment, travailler à mieux isoler les tuyaux qui gelaient en hiver sous l'évier.

- Je crois que ça devrait suffire à les empêcher de geler. Je prendrais bien un bon thé chaud, tu en veux ? demanda Antonio en se relevant et en allant faire bouillir l'eau.

Bertha refusa d'un ton sec. Antonio le nota et se demanda comment venir à bout de l'amertume de son épouse.

- Écoute Bertha, je comprends ta colère mais ça ne ramènera pas ton cousin. Tu te fais du mal et aussi à l'enfant que tu portes, ce n'est pas bon pour vous deux.
- Je ne peux pas m'empêcher de ressentir ce que je ressens. Ça ne se commande pas et puis il est bon que l'enfant sache dans quel monde il va venir. Et puis toi-même dont le père et le frère ont été assassinés, tu ne veux plus entendre parler de l'Italie. Tu devrais comprendre.

Antonio ne la comprenait que trop bien. Mais il essaya de lui faire voir les choses autrement.

- Je te comprends Bertha mais où qu'on aille, il y aura toujours des gens de pouvoir qui peuvent tuer pour arriver à leurs fins. C'est une question de circonstances qui nous mettent en travers de leur chemin. On ne peut pas le savoir à l'avance.
- Je sais qu'à Minto, ça ne serait jamais arrivé.
- C'est vrai pour ton cousin mais pas pour toi et les enfants. J'ai travaillé dur pour nous tailler une place ici. J'occupe un travail régulier dans une des plus grandes alumineries au monde, on habite une belle maison, les enfants vont à l'école, ils se sont fait des amis et ils ont un avenir ici à la compagnie.
- Mais on pourrait avoir ça à Minto.

- Sais-tu ce que c'est que de travailler dans une mine de charbon ? Les conditions sont bien pires qu'ici. C'est moins bien payé et le travail est irrégulier. On ne pourrait pas avoir tout ce qu'on a ici.

Bertha soupira. Elle caressa l'idée de partir avec les enfants.

\*\*\*

Au sous-sol des bureaux administratifs de la compagnie, Louise, l'épouse du Dr. Riddel, Ellen, l'épouse du chef de police Rimmer et Evelyn Scott rangeaient les chaises qui avaient servi à la réunion de fondation de l'Association des femmes d'Arvida.

- Pour un échec, c'en est tout un, dit Evelyn dépitée. Il n'est venu que dix femmes.
- Pourtant, on avait placé des affiches à l'hôtel de ville, au bureau de poste et dans les commerces. Il y aurait dû y avoir plus de monde, renchérit Ellen.
- On est en février et il fait un froid de canard dehors. Cela a dû décourager bien des femmes. On refera une réunion au printemps, proposa Louise.
- On aurait pu au moins former un comité aujourd'hui mais Mme Parks et ses supporteurs ont tout fait échouer. Ce sera pareil à une autre réunion, pesta Evelyn.
- C'est vrai qu'elle ne trouvait aucune idée à sa convenance et ne proposait rien d'autre. On tournait en rond, fit Ellen.
- On va le former à nous trois le comité de fondation. Puis, on appointera des femmes qui conviendront au genre d'association qu'on veut fonder. Qu'en dites-vous ? proposa Louise Riddell.
- Madame l'épouse de notre nouveau maire vient d'avoir une très bonne idée, approuva Evelyn.

Le Dr. Riddell était devenu maire de la ville d'Arvida, le maire Walsh avait quitté son emploi à la compagnie et Wake, en sa qualité de gérant de la ville, lui avait offert le poste.

Louise Riddell était ravie de cette nomination. Son mari avait de grandes ambitions pour cette nouvelle ville qui comptait maintenant 3 500 habitants et elle aussi avait le goût de s'impliquer.

\*\*\*

Le lundi 5 mars 1928, Antonio et Tim avaient été embauchés à la nouvelle usine d'alumine qui venait d'être terminée. Pour produire l'alumine, on chauffait dans un four électrique, un mélange de bauxite et de coke pour en extraire les impuretés, soit les oxydes de fer, de titane et de silicium. La chaleur précipitait ces impuretés au fond du four et on siphonnait l'alumine qu'on refroidissait et entreposait. Ensuite, on l'acheminait aux salles de cuves pour produire de l'aluminium. Outre les opérateurs de fours, des ouvriers non spécialisés comme Antonio et Tim étaient affectés à charger et décharger les fours. Leur première journée était terminée, ils s'étaient douchés et changés au vestiaire et ils furent accueillis par des flocons de neige à leur sortie de l'usine.

- C'est moins sale que dans l'usine d'anodes mais c'est tout de même assez chaud, commenta Tim entre deux quintes de toux. La soude et tous ces produits chimiques, ça fait tousser.
- Et le salaire n'est pas mieux, se plaignit Antonio que le contraste de température faisait frissonner. J'espère que je vais finir par obtenir un emploi de cuviste, c'est ce qui est le plus payant. Je ne crains pas la chaleur.
- Si tu convaincs Bertha de rester. Elle semble décidée à retourner au Nouveau-Brunswick depuis cette histoire avec son cousin.

Bertha continuait à nourrir de la colère envers tous ceux qui n'étaient pas amérindiens. Elle continuait à vouloir retourner auprès des siens et le refus d'Antonio avait été l'objet de nombreuses disputes. Puis, elle s'était mise à magnifier les coutumes et les valeurs de sa

tribu auprès des enfants. Selon celles-ci, aucune personne ne devait dominer les autres, les gens étaient tous égaux. Il fallait préférer la mesure à la perfection car l'excès en toute chose était nuisible. Les membres de la tribu possédaient par le sang le pouvoir d'invoquer des êtres surnaturels comme le sorcier Pouwowin qui protégeait la tribu des maléfices et qui pouvait prédire l'avenir. Antonio ne savait plus quoi faire. C'était l'impasse.

Lorsqu'il rentra du travail, son septième fils était né dans la journée. Il s'approcha de Bertha qui reposait avec l'enfant. Il aurait souhaité une fille mais son cœur se remplit de tendresse devant ce petit être tout neuf. Il avait craint un moment qu'elle veuille lui donner un prénom amérindien mais elle avait déclaré vouloir l'appeler Edward si c'était un garçon. Seul son premier né se prénommaient comme lui tel que le voulait la tradition italienne. Mais pour les autres, Bertha avait choisi des prénoms anglais : Peter, Victor, David, Alexander, Michael et maintenant Edward qu'il contemplait. Bertha se réveilla.

- C'est un bel enfant, dit doucement Antonio.
- Moi aussi, j'aurais préféré une fille.
- On dit ici que le septième enfant naît avec un don.

Bertha contempla son nouveau-né. Peut-être que comme elle, il pourrait sentir arriver des événements avant qu'il ne se produise. Cela lui arrivait plus fréquemment lorsqu'elle était jeune comme la fois où elle avait vu que sa tante se blesserait avec un couteau. Ses visions étaient inconstantes, elle ne savait pas ce qui les provoquait parce que pour certains événements importants, comme la mort de son cousin, elle n'avait rien pressenti. Peut-être bien un certain malaise lorsqu'il était sorti et aussi le lendemain, mais rien de bien précis et elle se dit que ce don devait se perdre avec l'âge.

\*\*\*

En quittant l'hôpital pour se rendre au club de golf en ce mois de mai, le Dr. Riddell pensait à sa situation qui s'était grandement améliorée depuis qu'il était devenu le médecin de la compagnie à Arvida : directeur de l'hôpital, membre du conseil d'administration du club de golf et maintenant maire de la ville. Il songea à tout ce qu'il avait envie d'accomplir tel que doter la ville d'une fanfare et de nombreuses équipes sportives : hockey, baseball, football, balle molle, tennis. Lorsqu'il arriva au terrain de golf, Whitaker, qui était devenu le directeur de la nouvelle usine d'alumine, l'attendait avec le chef de police William Rimmer et son frère Ralph, qui avait été transféré des usines d'Alcoa situées à Badin pour devenir l'adjoint de Whitaker. Depuis que le maire Walsh avait quitté la compagnie, on avait demandé à Whitaker de devenir échevin et il avait accepté. Ils débutèrent la partie, chacun frappant sa balle et lorsqu'ils se mirent en route pour le coup suivant, Riddell entretint Whitaker d'une idée qui lui était venue.

- J'ai pensé que la ville pourrait organiser une fête pour célébrer la fête nationale du Canada le premier juillet. Qu'est-ce que tu en dis? demanda Riddell.
- C'est une bonne idée. Ça devient un peu gênant de ne fêter que le 4 juillet, répondit Whitaker.
- J'ai pensé à une petite parade dans les rues de la ville avec aussi des compétitions sportives au parc qu'on aménage près de la rue Moritz.
- Les policiers pourraient participer à la parade, proposa le chef Rimmer.
- Et il pourrait y avoir de la danse en soirée avec un orchestre, ajouta Whitaker avant de frapper sa balle.

Excellent golfeur, Whitaker remporta la partie suivi de près par son adjoint Ralph Rimmer. Distract tout au long du parcours en songeant à la fête du premier juillet, Riddell avait fait le pire score mais il n'en était pas incommodé. Il se voyait aux premiers rangs de la parade.

\*\*\*

Juchée sur un escabeau, Rose lavait, en ce mois de mai, les fenêtres à carreaux de la maison qu'Aleksi avait louée sur la rue Davy. Absorbée par sa tâche, elle ne prêtait pas attention aux bourgeons des arbres, aux tulipes qui émergeaient du sol chez le voisin ou au pépiement des oiseaux. Soudain, elle s'arrêta de frotter à l'appel prolongé du bruant chanteur qui cherchait une partenaire qui lui répondrait. Le chant de cet oiseau lui avait toujours rappelé l'été qui arrivait et auparavant, elle adorait l'entendre chanter. Maintenant, ce chant signifiait pour elle l'amour perdu. Son oiseau à elle, lui avait chanté une chanson d'amour à laquelle elle ne pourrait plus jamais répondre. Elle entendit le chant d'un second bruant chanteur qui semblait répondre au premier chant. Eux au moins, ils avaient trouvé l'amour.

- Il reste une tache sur le second carreau de la première rangée du bas, fit Anne qui arrivait de la gare avec ses habituelles emplettes du chic magasin de Chicoutimi, Gagnon & Frères.
- Voudrais-tu un thé? lui demanda Rose en frottant le carreau incriminé.
- Je ne voudrais pas abuser mais je veux bien.

Laissant tomber un soupir malgré elle, Rose descendit de l'escabeau et rentra dans la maison suivie d'Anne qui pérorait comme à son habitude sur ses achats. Elle avait beau se répéter qu'Anne ne le faisait pas exprès d'étaler sa richesse mais une sensation persistante lui affirmait le contraire. Lorsque Rose servit le thé, Anne s'épancha longuement sur sa seconde fausse couche alors qu'elle avait peu parlé de sa première. Elle espérait être enceinte à nouveau et Rose lui tut sa nouvelle grossesse. Elle ne l'avait pas encore annoncé à son mari, le souvenir de la fin catastrophique de la précédente la paralysait.

- J'étais venue pour vous inviter à souper, ton mari et toi samedi soir.
- Je ne sais pas ce qu'en dira Aleksi, nous sortons peu, bredouilla Rose dont le cœur s'emballait à la pensée de revoir Paul.
- Une sortie ne vous fera pas de mal. C'est décidé, vous venez. Je vous attends samedi. Il faut que je te laisse, fit Anne en jetant un regard à sa montre.

Lavant les tasses lorsque son amie fut partie, Rose n'arrivait pas à calmer l'émoi qui s'était emparé d'elle. Et si l'amour qu'elle ressentait toujours pour Paul devenait visible en sa présence comme le nez au milieu de la figure. Peut-être qu'Aleksi déclinerait l'invitation, ce qui serait une bonne chose. Mais au fond d'elle-même, elle espérait qu'il accepterait, juste pour le revoir une autre fois.

Arrivée sur la rue Moissan, Anne contempla l'aménagement soigné des terrains situés devant les grandes maisons au design prestigieux. Elle avait rêvé intégrer cette haute société mais elle s'était butée à la barrière linguistique. En sa qualité de musicien, Paul recevait fréquemment des invitations aux soirées données par les voisins et il s'était mis à les accepter parce qu'on y servait de l'alcool. Anne l'avait accompagné avec ravissement les premières fois mais elle avait vite déchanté, ses hôtes et leurs invités ne s'exprimant qu'en anglais. Elle avait tenté ensuite d'apprendre la langue auprès de Paul mais elle n'avait aucun talent et elle progressait difficilement. Les quelques phrases qu'elle arrivait à retenir n'étaient pas comprises par ses interlocuteurs qui demandaient à Paul ce qu'elle avait voulu dire. Elle n'arrivait pas à corriger son accent qui rendait inintelligible les mots qu'elle prononçait. Elle avait fini par s'ennuyer ferme à ces soirées et comme elle n'avait que Rose comme amie, elle s'était résolue à l'inviter malgré le risque qu'elle représentait pour Paul. De toute façon, Paul était son mari maintenant et elle n'avait plus rien à craindre.

En fin d'après-midi le samedi, Anne douta de son assurance en constatant la nervosité de Paul lorsqu'il s'habilla pour le souper. Contrairement à son habitude, il avait changé plusieurs fois de vêtements puis elle l'avait vu s'agiter au salon, prenant le journal, le reposant, se levant, regardant par la fenêtre, s'assoyant à nouveau avec sa guitare, entamant un air puis en changeant soudainement. Lorsque Rose et son époux arrivèrent, il resta planté là en regardant Rose. Anne était intervenue et elle avait mis leurs invités à l'aise en leur servant des rafraîchissements. Puis, elle avait fait visiter la maison à Rose et on était passé à table. Le repas s'était déroulé autour de la conversation de Paul et d'Aleksi. On aurait dit que Paul voulait tout savoir de sa vie. Ils se découvrirent une passion commune pour la musique. Après le souper, Paul prêta sa guitare à Aleksi qui chanta des airs

populaires de son pays en regardant amoureusement Rose. Paul se dit avec un pincement au cœur que Rose avait trouvé une autre voix pour charmer son cœur. Quand il se mit à chanter à son tour sur les encouragements d'Aleksi, il ne put s'empêcher de regarder Rose et le coup d'œil qu'elle lui jeta, le renversa. Il sembla y lire un immense amour. C'était la première fois qu'elle le regardait depuis qu'elle était entrée, il lui semblait qu'elle avait gardé le nez sur son assiette pendant tout le repas. Il la regarda à nouveau, elle avait baissé les yeux mais quand elle les releva à nouveau sur lui, il y vit cette même étincelle. Se pouvait-il qu'Anne lui ait menti et qu'elle ne s'était jamais moquée de lui. Il se rappela qu'Anne lui tournait autour à ce moment-là et la connaissant comme il la connaissait aujourd'hui, il commença à douter de ses propos sur Rose. Mais Rose n'avait rien nié quand il l'avait apostrophée peu après la soirée du 4 juillet. Il se rappela ses ecchymoses et se demanda ce qui s'était vraiment passé. Il faudrait qu'il ait une conversation avec elle.

Lorsqu'ils furent de retour à leur maison de la rue Davy, Aleksi explosa. Il se mit à la frapper, la traitant de traînée, il avait vu les œillades qu'elle avait échangées avec l'époux de son amie. Aux gifles retentissantes, succédèrent les coups de poing et quand Rose s'écroula sur le plancher, s'ajoutèrent les coups de pied au ventre. Rose tentait de protéger leur enfant mais elle le sentit décrocher à l'intérieur d'elle, une masse chaude s'écoulait de son vagin. Contrairement à l'autre fois, elle n'avait pas perdu conscience, elle gisait inerte sur le plancher du salon. Elle n'avait rien dit sur sa grossesse, cela n'aurait servi à rien. Aleksi s'était un peu calmé et s'était rendu à grandes enjambées dans leur chambre. Il claqua la porte, Rose se releva péniblement et alla se nettoyer à la salle de bain. Il lui semblait qu'elle avait mérité cette raclée.

\*\*\*

Mardi le 12 juin, Antonio et Tim commençaient leur quart de travail quand ils virent leur contremaître affalé dans une allée. Ils se précipitèrent.

- Il n'a pas l'air blessé mais il ne reprend pas conscience, dit Antonio en lui tapotant la figure.
- Je vais chercher du secours, dit Tim.

Un autre contremaître arriva, les questionna et on envoya chercher un infirmier des premiers secours qui l'ausculta et se releva incrédule.

- Il est mort. Qu'est-ce qui s'est passé ?
- On l'a trouvé, il était comme ça, répondit Antonio parce que tous les visages s'étaient tournés vers lui et Tim.

On mit le contremaître sur un brancard et l'autre contremaître demanda à Antonio et Tim de continuer le travail. Vers la fin de l'avant-midi, le contremaître vint leur dire que le directeur Whitaker voulait les interroger. Ils cognèrent à la porte de son bureau qui était restée ouverte. Whitaker discutait avec son adjoint Rimmer.

- C'est vous qui avez trouvé le contremaître ? Entrez et fermez la porte. Racontez-nous ce qui s'est passé dans le détail.
- Il n'y a pas grand-chose à dire. On commençait la journée et en se rendant à notre poste, on l'a trouvé inconscient sur le sol. On a essayé de le réveiller et quand on a vu qu'il ne réagissait pas, Tim est allé chercher du secours. Tout le temps que je suis resté seul avec lui, il n'a pas bougé, termina Antonio.
- Avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel ?
- Rien, tout semblait normal. On ne s'explique pas comment il est mort comme ça, répondit Tim. Il y a des vapeurs toxiques mais il en était loin.
- On va préparer un rapport qu'on va vous faire signer. Vous pouvez retourner travailler, dit Whitaker.

Lorsque Whitaker et Rimmer furent seuls, ils continuèrent de discuter.

- Ça m'embête cette mort qu'on ne peut expliquer, soupira Whitaker.

- Les travailleurs nous confirment que ce n'est pas un accident. Le Dr. Riddell pense qu'il est mort du cœur. La compagnie n'a rien à voir là-dedans, fit Rimmer.
- Mais il est mort dans mon usine et on va devoir le déclarer. Il va y avoir une enquête.
- C'est probablement William qui va faire l'enquête. Ça ne devrait pas poser de problème.

En retournant à leur poste de travail, Antonio et Tim se désolaient.

- Tu parles d'une tuile. C'est nous qui l'avons découvert et si ça continue, on va devenir des suspects, fit Antonio.
- Tu crois qu'on aurait pu l'assassiner ? C'est vrai qu'il était plutôt coriace mais je ne vois pas comment on aurait fait. On l'a peut-être étranglé.
- Il aurait eu des marques et je n'en ai pas vues. Puis, il y aurait eu des traces de lutte. Je crois qu'il est tout simplement mort d'une crise cardiaque. Tu sais, ça peut être très soudain quelques fois.

Ils reprirent le travail mais ils demeuraient songeurs. Ils ne se sentaient pas rassurés. Tim songeait aux émanations toxiques qui se dégagent des produits qui étaient utilisés avec la bauxite pour en éliminer les impuretés. Peut-être que le contremaître en avait trop respiré? Il se dit qu'il n'y avait pas cet inconvénient avec les salles de cuves, on n'y faisait fondre que du métal. Il y faisait chaud mais c'était pareil ici.

- Tu sais Antonio, moi aussi je vais chercher du travail dans les salles de cuves.

Antonio lui sourit.

\*\*\*

Le premier juillet 1928, Rose et Aleksï se tenaient sur les abords du parcours de la parade au centre-ville. Elle empruntait l'artère principale, la rue Mellon depuis la gare au sud et remontait le long des édifices commerciaux vers le nord pour se terminer au parc. Un char

décoré de fleurs et tiré par un camion s'approchait. Lorsqu'il fut à leur hauteur, ils purent voir les notables de la ville dont le maire et son épouse qui saluaient la foule, puis ils virent passer les policiers en uniforme et enfin les enfants qui chantaient le Ô Canada sous la direction d'un révérend. S'éloignant ensuite pour assister aux compétitions sportives qui auraient lieu au parc, ils tombèrent sur Anne et Paul. Rose se sentit paniquer, elle les salua, prétexta un malaise et rentra presque en courant à la maison sous le regard ébahi de son mari. Ils échangèrent quelques mots et Aleksï se rendit à la maison. Il avait eu honte de ses accès de jalousie, il s'était encore excusé abondamment la dernière fois qu'il avait perdu les pédales en mai dernier. Il adorait son épouse et était malheureux de cette colère qui le prenait parfois et qu'il n'arrivait pas à maîtriser. Il irait la calmer et la ramener pour qu'ils profitent des événements prévus à la fête du premier juillet.

Satisfaite de la fuite de Rose, Anne se dit que son mari avait bien fait de la corriger après qu'ils furent souper chez elle. Elle était passée voir Rose dans la semaine qui avait suivi et avait constaté, aux bleus qu'elle affichait sur son visage, que tout comme elle, son mari n'avait pas apprécié l'effet qu'elle avait eue sur Paul. Cela avait été une erreur de les inviter à souper, cela ne se reproduirait plus. Quant à Paul, il était resté songeur du comportement de Rose qui lui avait semblé aux prises avec une frayeur immense. Se pouvait-il que son époux la maltraitait? Il lui faudrait vraiment avoir une conversation avec Rose. Il y pensait depuis le mois de mai.

Lorsque la parade avait pris fin, Antonio, Bertha, Tim et Alice étaient allés s'abriter du soleil sous un arbre du parc, en attendant le début des compétitions sportives auxquelles les enfants d'Antonio et Bertha participaient.

- C'est la première fois que j'assiste à la fête nationale de ce pays, dit Antonio en s'asseyant sur la couverture amenée par Alice.
- Moi aussi. On ne la fêtait pas dans ma communauté, renchérit Bertha en s'épongeant.

- En Irlande, on boit de la bière pour célébrer notre fête nationale, la Saint-Patrick. C'est dommage que le Canada n'ait pas cette coutume car j'en boirais bien une fraîche, s'égaya Tim.
- On la fête davantage à Ottawa qu'à Montréal. Quand j'étais jeune, j'allais chez mes cousines pour y assister. Il y avait une grande parade avec des fanfares, des militaires, des concerts et des feux d'artifice, confia Alice.

Les compétitions commencèrent et tous se levèrent pour encourager les enfants. Aucun d'eux ne remporta un prix.

- C'est la famille des corbeaux qui a tout gagné, fit leur fils Victor en les rejoignant.
- Vous en gagnerez un l'an prochain, vous aurez l'année pour vous pratiquer, les consola Antonio.
- Qu'est-ce que c'est que cette famille de corbeaux ? l'interrogea Bertha.
- On les appelle comme ça parce qu'ils sont toujours habillés en noir. Il y en a toujours un de la famille qui meurt à chaque année.

Bertha demeura saisie. Elle n'avait jamais réalisé qu'elle aurait pu perdre un de ses enfants par la maladie. Elle songea qu'elle avait été trop occupée à détester la terre entière pour l'assassinat de son cousin. Elle s'en excusa auprès du Grand Esprit Mentou. Elle lui demanda de ne pas lui envoyer Sketekemouc, un fantôme qui annonçait la mort. Elle en avait assez de la mort, elle décida de sourire à la vie.

\*\*\*

Lundi le 9 juillet 1928, Antonio se rapprocha de son objectif, il obtint un emploi dans une salle de cuves. Il était affecté au déchargement de l'alumine qui était introduit dans les cuves qu'opéraient des cuvistes et qui étaient assistés par des changeurs d'anodes et des opérateurs de ponts roulants. Il s'agissait de cuves en acier, dont l'intérieur était recouvert de carbone, qui servait de cathode ou d'électrode négative. On remplissait la cuve

d'alumine auquel on ajoutait un solvant constitué de fluorure d'aluminium et de sodium, la cryolithe. Puis, on abaissait dans la cuve, des anodes de carbone ou électrodes positives au travers desquelles était acheminé un courant électrique à haute tension. Ce procédé d'électrolyse permettait de libérer l'oxygène de l'alumine et il se formait du gaz carbonique. Plus lourd que la cryolithe, l'aluminium en fusion tombait au fond de la cuve d'où il était siphonné et amené dans des salles de coulée pour ensuite être moulé en forme de barres qu'on appelait des lingots.

La chaleur intense de la salle n'incommodait pas trop Antonio mais il ne travaillait pas au-dessus de la cuve. Il se demanda s'il arriverait à supporter la tâche d'un cuviste qui devait casser la croûte qui se formait au-dessus des cuves avec une masse et une barre de métal pour empêcher que le processus d'électrolyse ne s'arrête. En plus de la chaleur intense, les cuvistes étaient exposés aux émanations de gaz se dégageant de la cuve. À la fin de sa journée de travail, il eut la surprise de trouver Tim qui l'attendait.

- J'avais hâte que tu me racontes ta première journée, lui dit Tim.
- Pour l'instant, ça ressemble à ce qu'on faisait à l'usine d'alumine mais le travail de cuviste m'a l'air assez pénible, expliqua Antonio.
- C'est ce que j'avais entendu dire. Il paraît qu'il y en a qui doivent abandonner parce qu'ils vomissent ou s'évanouissent.
- Il y a aussi le travail en soirée ou de nuit. Le travail se fait sur des quarts de huit heures pendant huit jours puis il y a un répit. Les cuves ne doivent jamais arrêter de fonctionner sinon le métal durcit et ça prend des jours à les remettre en état.
- Je te l'avais dit que ce n'était pas un travail pour toi, conclut Tim.

Avec ses sept enfants, Antonio avait besoin de ce salaire plus élevé et il savait qu'il finirait par tenter le coup. Il salua Tim avant de rentrer chez lui. Bertha avait préparé de la salade et des sandwichs aux tomates et bacon, la température extérieure était trop chaude pour cuisiner. Cela s'était arrangé avec elle sans qu'il sache ce qui avait pu se passer pour la

faire changer d'avis. Elle ne parlait plus de partir et il avait peur qu'elle remette ça sur le tapis s'il lui en parlait. Peut-être que la venue d'Edward lui avait changé les idées. Son fils Victor s'approcha de lui tout excité.

- Papa, j'ai trouvé un emploi de caddy au club de golf.

Antonio considéra son jeune fils qui aurait bientôt dix ans. Il était débrouillard son garçon.

- Et comment as-tu trouvé cet emploi?
- Par mon ami Howard Hurley qui est déjà caddy.
- Et ça consiste en quoi?
- On porte le sac de golf d'un joueur, on range les bâtons, quelques fois on ramasse les balles de golf qu'on trouve.
- Et ça paie combien?

Victor lui montra les sous qu'il s'était fait dans la journée. Antonio se dit que ces gens avaient les moyens.

- Plus tard, moi aussi je jouerai au golf. J'ai bien regardé et ça n'a pas l'air compliqué. Il suffit de savoir quel bâton prendre. J'apprends beaucoup à les voir jouer.

En voyant le regard fier de son fils, il ne voulut pas ternir cet instant en lui disant qu'il n'en aurait probablement jamais les moyens. Et puis, il se dit qui sait? Ses enfants allaient tous à l'école et ils auraient accès à l'école secondaire alors que lui n'y avait jamais mis les pieds. Peut-être qu'au sein de la compagnie, ils graviraient les échelons et deviendraient contremaîtres ou même plus.

\*\*\*

Jeudi le 12 juillet, Paul se rendit sur la rue Davy pendant ses heures de travail. Il ne pouvait pas demander à son épouse l'adresse de Rose et s'était résolu à suivre son mari quand il avait quitté le travail plus tôt dans la semaine. Cette rencontre le rendait nerveux et les battements de son cœur s'étaient accélérés en approchant de la maison. Lorsqu'il cogna à la porte, il lui sembla que les battements de son cœur étaient devenus assourdissants. Lorsque Rose ouvrit, ils se regardèrent fixement sans prononcer une parole, le temps s'était arrêté. Le chant d'un bruant chanteur s'éleva dans l'air.

- Rose, il faut qu'on parle, arriva à articuler Paul la gorge nouée par l'émotion. Il y a trop de questions restées en suspens.
- Il est trop tard pour ça, répondit Rose dont le timbre de voix était déformé par les pleurs qu'elle retenait. Si mon mari te voyait ici ...
- Il te bat, c'est ça? Je ne le permettrai pas.
- C'est mon époux maintenant. Il n'y a rien que tu puisses faire.
- Rose, dis-moi, te moquais-tu de moi?
- Jamais je ne me suis moqué de toi. Tu es l'homme que j'ai le plus aimé au monde.
- M'aimes-tu encore?
- Je ne le peux pas, maintenant tu dois t'en aller.

Pour mettre fin à ce supplice, Rose referma la porte et se sentant défaillir, elle tenta de se raccrocher à la poignée pour s'empêcher de chuter mais elle tomba tout de même à genoux. Maintenant qu'elle était hors de la vue de Paul, elle se mit à sangloter, ses larmes ruisselant à torrent.

- Rose, ouvre-moi, je t'aime, fit Paul de l'autre côté les mains appuyés sur la porte.
- Vas-t'en! Si tu m'aimes, vas-t'en! Laissa échapper Rose dans une longue plainte finale.
- Dis-moi seulement si tu m'aimes.
- Ne comprends tu pas que je ne le peux pas.

Rose arriva à se lever et à s'éloigner de la porte pour ne plus l'entendre, c'était trop difficile. Qu'avait-elle fait ce fameux soir du 4 juillet où sa vie avait basculé! Peut-être que si elle avait avoué la vérité à Paul, il l'aurait quand même épousée, son amour semblait aussi immense que le sien. À la réflexion, bien sûr qu'il l'aurait épousée. Maintenant ils étaient mariés chacun de leur côté et seule la mort pourrait briser les liens qui les unissaient à leurs époux respectifs. Mais Paul l'aimait, il venait de le lui avouer et cette pensée lui réchauffa le cœur.

Martelant la porte, Paul n'entendait plus sangloter Rose, sa Rose, son aimée. Son regard, son air malheureux, ses sanglots lui avaient confirmé que Rose l'aimait toujours. Il voulait juste la prendre dans ses bras, la consoler, l'embrasser. Mais Rose avait raison, ils ne le pouvaient pas. Il retourna lentement vers l'aluminerie. Peut-être pourraient-ils fuir tous les deux et être heureux. Si Rose l'aimait toujours, pourquoi Rose en avait-elle épousé un autre? Si elle était enceinte, cette brute aurait-il abusé d'elle l'obligeant à l'épouser? Il ne voyait pas d'autres explications. Ce qu'il avait pu être sot de croire Anne, il savait maintenant qu'elle mentait fréquemment. Et probablement qu'elle n'était pas enceinte lorsqu'il l'avait épousé. Quel gâchis!

\*\*\*

Ce que craignait Arthur Vining Davis se produisit en septembre 1928, suite aux pressions anti-monopoles du gouvernement américain parce que sa compagnie, Alcoa, fournissait plus de la moitié de la production mondiale. Arthur retira ses investissements dans trente-quatre compagnies et les confia à une nouvelle entité, l'Aluminum Company de qui relevait sa compagnie canadienne. Il en donna la présidence à son frère Edward et la présidence de sa compagnie américaine au fils du Capitaine Hunt. À titre de président du conseil

d'administration, Arthur Vining Davis continuait d'exercer un contrôle très serré sur les deux présidents. Pour l'heure, il s'entretenait avec Edward.

- Maintenant que je n'ai plus le gouvernement américain dans les pattes et que je peux produire autant que je veux, il y a une baisse de la demande pour l'aluminium sur les marchés depuis mai, fit Arthur en jouant avec son crayon.
- On a produit 33 837 tonnes métriques d'aluminium aux usines d'Arvida cette année, observa Edward.
- Je stoppe les projets de construction des usines et de la ville. On finit ce qui est en cours mais on n'entreprend rien d'autre pour l'instant.

L'effet conjugué de sa réorganisation administrative, de la construction de la ville et des usines d'Arvida ainsi que la baisse de la demande d'aluminium, l'avait mis à court de capitaux. Ce qui se passait à la bourse depuis quelques temps le préoccupait. Tout l'argent était détourné sur les actions, du papier, plutôt que sur l'économie réelle et les industries tournaient au ralenti, d'où la baisse de la demande d'aluminium.

\*\*\*

Wake, le gérant de la ville, s'entretenait avec son adjoint Wyber sur le site du chantier du cinéma Palace situé en face des usines, en bordure de l'artère principale de la rue Mellon.

- Je crois bien que c'est le dernier bâtiment qui sera construit cette année avec l'église, fit Wake en notant dans son carnet où en était le chantier en ce mois d'octobre.
- On n'a construit que douze maisons cet été. Ce changement de programme de la compagnie m'a surpris. On devait développer toute la partie sud de la ville.

- Aux usines aussi, ils ont eu l'ordre de suspendre toutes nouvelles constructions.

Wake était inquiet car il avait appris qu'on avait réduit la production d'aluminium et cela n'augurait rien de bon. Il s'était attendu à reprendre son rythme de croisière et continuer de développer la ville comme il était prévu mais on avait mis un holà dès cet été. Peut-être que les affaires reprendraient en 1929.

\*\*\*

En cette veille de Noël 1928, on inaugurerait la nouvelle église Sainte-Thérèse en y célébrant la messe de Noël. L'église était déjà remplie à la moitié et l'assistance admirait les vitraux, les statues et le chœur de l'église. Paul, de religion protestante, accompagnait maintenant son épouse depuis qu'il s'était dit qu'il pourrait apercevoir Rose à la messe. Il avait donc fréquenté la petite chapelle catholique depuis quelques mois. Il s'assoit derrière, laissant son épouse s'asseoir devant, lui expliquant qu'il était mal à l'aise de s'asseoir plus près à cause de sa religion mais qu'il était en réflexion pour changer de religion. Lorsque Rose arrivait au bras de son époux, il attendait qu'ils s'installent pour ensuite aller s'asseoir près d'eux, toujours en biais pour pouvoir apercevoir Rose. Il avait donc refait le même manège. Il attendait avec impatience le moment où elle allait communier et ce bref moment où il pouvait capter son regard le nourrissait pour la semaine.

Un peu plus loin dans l'assistance, Alice priait Dieu pour qu'il exauce son vœu de devenir mère et elle y mettait une ferveur particulière. À chaque mois depuis son mariage, elle avait espéré les signes d'une grossesse qui n'était pas venue. De son côté, Tim priait Dieu pour l'inverse, il était resté traumatisé du décès de sa femme en couches. Ils furent interrompus dans leur prière par la chorale qui s'était mise à chanter les traditionnels airs de Noël. Au sermon, le curé Joseph Lévesque parla de leur église toute neuve qu'ils inauguraient pour la naissance de Jésus. Il fit des liens entre la crèche où il était né et leur nouvelle église,

liens que Tim trouva curieux. Cette église était tout le contraire de ce que Jésus avait prêché toute sa vie et ils avaient une retenue sur leur salaire pour la payer, cette belle église. À la sortie de la messe, ils rejoignirent Antonio et les enfants, Bertha était restée à la maison avec les plus jeunes. Ils accélérèrent l'allure pour se rendre chez Antonio, le temps était particulièrement froid. Les enfants s'étaient mis à courir devant eux. À l'intérieur, la chaleur et l'odeur des plats cuisinés par Bertha les mirent tous d'excellente humeur.

- C'est une belle grande église avec des vitraux et une belle décoration, répondit Antonio à une question de Bertha mais elle nous coûte cher.
- Comment ça ? demanda Bertha
- On nous fait une retenue sur notre paye pour payer l'église et on ne nous a pas demandé notre avis, répondit Antonio.
- Je me disais exactement la même chose pendant le sermon du curé. Il a su mettre la compagnie dans sa poche, ajouta Tim.
- À moins que ce ne soit l'inverse et que ça soit la compagnie qui a mis le curé dans sa poche, reprit Antonio.
- De toute façon, ça nous prenait une église et il faut bien que quelqu'un la paie, intervint Alice.
- Dans ma religion, Dieu est partout et particulièrement dans son œuvre, la nature. C'est là qu'on le prie, fit Bertha.

Alice posa des questions à Bertha sur sa religion et elle apprit qu'il y avait plusieurs dieux et êtres surnaturels mais le grand Dieu qui avait tout créé s'appelait Glouscap. Il était parti au loin mais reviendrait à l'heure du grand cataclysme. Alice fut un peu perdue dans les explications de Bertha sur le Grand Esprit Mentou, le dieu Kinap et le sorcier Pouwowin. Elle lui demanda un exemple de prière qu'elle leur adressait. Bertha se leva et dansa à petits pas mesurés en chantant une mélodie dans sa langue. Dans sa prière, Bertha demanda au Grand Esprit Mentou qu'il les protège tous.

\*\*\*

Le 31 décembre 1928, pendant que Paul revêtait son complet le plus chic pour se rendre à la réception de fin d'année chez le Dr. Riddell, Anne pestait.

- Je ne trouve rien à me mettre pour cette soirée, s'impatienta Anne en sortant ses robes les unes après les autres qu'elle jetait sur le lit.
- Non mais tu as vu le nombre de robes que tu possèdes! Je ne peux pas croire que tu n'en trouves pas une, s'énerva Paul en ajustant sa cravate.
- Tout le monde les a vus. À cette soirée, toutes les femmes étrenneront une robe neuve sauf moi. Tu es devenu pingre, Paul Norton, siffla Anne.
- Si je te laissais faire, tu nous mettrais à la rue. Je ne peux pas faire autrement que de prendre le contrôle de nos dépenses, rétorqua Paul en quittant la pièce.
- Pour qui économises-tu autant? Pour elle, tu lui refiles notre argent en douce? cria Anne pour qu'il l'entende du salon.

C'était devenu la nouvelle rengaine d'Anne et Paul jugea bon de ne pas poursuivre la discussion sur ce sujet qui devenait vite une impasse, chacun répétant indéfiniment la même chose. Il avait commencé à suspecter Anne de le harceler pour qu'il lui redonne le contrôle de l'argent qu'il gagnait mais il ne le ferait sous aucun prétexte. Anne était obnubilée par l'argent et il commençait à penser qu'elle avait manœuvré pour l'épouser que pour son argent. Elle l'avait privé de ce qui lui était le plus cher dans la vie et il comptait bien le lui faire payer. À cette soirée, il pourrait jouer et chanter tout en imaginant Rose au milieu des invités, ne chantant que pour elle.

\*\*\*

Le directeur de l'usine d'alumine, Whitaker prenait la mesure de ce que Parks, le directeur des usines d'Arvida lui annonçait en cette fin janvier 1929.

- 10 000 tonnes métriques de moins que l'an dernier, c'est une réduction appréciable de notre production d'aluminium, commenta Whitaker.
- C'est le quota qui a été fixé cette année à nos usines. Comme tu sais, la salle de cuves 23 avait été fermée pour fournir plus d'énergie à ton usine et elle va rester fermée même si tu n'as plus besoin de cette énergie. Je vais devoir aussi fermer temporairement la salle de cuves 21.
- Jusqu'à quand ?
- Jusqu'en août. Tu vas devoir réduire la production d'alumine.
- Ça veut dire des mises à pied.
- L'an passé, on n'a remplacé que la moitié des départs. Il y avait 869 travailleurs qui avaient quitté leur emploi et on n'en avait embauché que 396. Il nous restait 936 travailleurs en fin d'année. On fera pareil cette année.
- J'ai entendu parler d'un accident mortel qui s'est produit.
- C'est le second depuis que je suis en poste. L'an dernier, c'était un convoyeur qui était en cause et cette année, un électricien s'est électrocuté en installant un disjoncteur de 750 000 volts. C'est malheureux, soupira Parks.

Au siège social à Montréal, on faisait des pressions pour qu'il réduise le nombre et la gravité des accidents survenant aux usines qu'il dirigeait. Il avait donné des consignes précises à toute la hiérarchie sous ses ordres pour qu'on trouve des moyens de les prévenir mais les résultats s'avéraient décevants. Parks se sentait impuissant.

\*\*\*

En entrant à son bureau à l'hôpital, le Dr. Riddell secoua la neige qui s'était accumulée sur son chapeau et son manteau. Le vent venait de se lever et une tempête de neige s'annonçait en ce début de mars 1929. Alice White frappa à la porte. Il la fit entrer, il était content

qu'elle ait accepté de reprendre son poste après son mariage car il avait besoin d'une infirmière de son calibre et ce n'était pas facile à trouver.

- Bonjour Alice, entrez, la neige m'a un peu retardé.
- La petite fille qu'on a admise hier avec une pneumonie est décédée cette nuit.

Il suivit Alice jusqu'au chevet de l'enfant. Ces cas le peinaient, il pensait à ses propres enfants. Que de douleur pour les parents.

- Je ne m'habitue pas, dit Alice en caressant la tête de l'enfant.
- Moi non plus. Vous avez fait prévenir les parents?
- Je vous attendais.
- Et ils n'ont sûrement pas le téléphone. J'y vais.

Alice regarda le Dr. Riddell partir, elle ne l'enviait pas. Elle n'avait jamais eu d'enfant avec son défunt mari et elle espérait en avoir un avec Tim mais elle continuait d'avoir ses règles régulièrement. Elle se dit qu'elle était peut-être stérile puisque l'épouse de Tim était morte en couches. Tim semblait soulagé à chacune de ses règles, elle se doutait qu'au fond, il redoutait la maternité. Lorsqu'elle rentra chez elle en fin de journée, elle commença à préparer le souper pendant que Tim arrivait, elle avait fait correspondre ses quarts de travail avec ceux de Tim. Il travaillait maintenant avec Antonio sur des quarts de travail à alimenter en alumine une salle de cuves. Le travail semblait un peu moins abondant qu'avant, on remplaçait beaucoup moins les départs.

- Au fait, tu sais que Bertha est enceinte, ça leur fera un huitième enfant, annonça Tim en tranchant son steak.

Alice déposa ses ustensiles et courut s'enfermer à la salle de bain. Elle sanglotait sans pouvoir s'arrêter. Cette enfant qu'elle avait soignée et qui était morte à l'hôpital, Bertha

qui était enceinte, ce nouvel enfant qui naîtrait et elle qui n'en n'avait pas et n'en aurait peut-être jamais, tout cela la plongeait dans une tristesse infinie.

- Je suis désolé mon cœur, dit Tim de l'autre côté de la porte. Il s'en voulait de lui avoir appris la nouvelle aussi brusquement. Il se disait qu'il aurait dû savoir que ce sujet était devenu sensible chez Alice.
- Il n'y a pas si longtemps que nous sommes mariés. Il faut se laisser le temps, poursuivit-il. Ouvre, mon cœur.

Alice finit par ouvrir la porte, les yeux rougis. Tim la prit dans ses bras et la berça doucement. Il se sentait déchiré entre la peine d'Alice et sa crainte de la voir mourir.

\*\*\*

Wake, le gérant de la ville, stationna sa voiture près du presbytère de l'église Sainte-Thérèse. Il enjamba le petit ruisseau engendré par la fonte de la neige en ce début avril. Il avait demandé au curé Lévesque de le rencontrer et il se rendait à ce rendez-vous à contrecœur. Après des échanges de politesse, il en vint au motif de sa visite.

- La compagnie ne prélèvera plus la retenue sur les salaires pour le paiement à votre église.
- Pour quels motifs interrompez-vous ce prélèvement ? demanda le curé Lévesque interdit.
- La compagnie a réorganisé son administration et veut se délester des charges administratives qui ne sont pas de son ressort, mentit Wake.

Le curé s'agita sur sa chaise. Jusqu'ici, il n'avait pas eu à se soucier, comme les autres curés de l'évêché, à soutirer de l'argent à des paroissiens récalcitrants. Avec tous ces travailleurs étrangers qu'il allait devoir solliciter, il n'était pas sûr de pouvoir recouvrer les mêmes montants que lui remettaient la compagnie.

- Pourrait-on prévoir un arrangement? Vous pourriez augmenter les frais administratifs sur la retenue de salaire?

Wake refusa en s'emperlificotant dans ses explications. La vérité, c'était que la compagnie voyait dans cette opportunité le moyen d'accorder une augmentation de salaire sans avoir rien à verser. En reprenant sa voiture, il se demanda combien de temps durerait ce fléchissement de la demande d'aluminium. Le nombre d'employés avait diminué de 1241 à 860, la population de la ville avait chuté de 3500 à 1869 habitants et sur les 282 maisons construites, il n'y en avait plus que 257 occupées. Wake avait l'impression de se tourner les pouces depuis un an, lui qui avait été l'artisan de ce chantier immense. Il retourna à son bureau peaufiner un règlement municipal qui interdirait la vente d'alcool dans la ville.

\*\*\*

En ce dimanche 30 juin 1929, Paul avait été surpris de voir Rose seule à l'église. Le cœur battant, il s'approcha. Heureusement, Anne s'assoit toujours vers la dixième rangée de droite alors que Rose et son mari prenaient place habituellement au milieu de l'église dans les rangées de gauche. Il alla s'asseoir juste derrière elle et lorsqu'elle revint de la communion, elle lui adressa l'ébauche d'un très léger sourire en fermant les yeux. Il le ressentit comme une caresse. Son mari devait travailler sur les quarts de travail et il ne serait pas à la maison avant la fin de l'après-midi. Lorsque la messe prit fin, il rejoignit Anne, l'accompagna silencieusement jusqu'à leur appartement, prit sa guitare et ressortit en lui disant de ne pas l'attendre. Il se rendit sur la rue Davy, passa dans la cour arrière de

la maison de Rose et il lui chanta son nouveau répertoire. Il la voyait l'écouter par la fenêtre de la cuisine qui était restée ouverte. Avant de s'en aller, il lui chanta un dernier air. Lorsque Rose entendit la chanson d'amour qu'il avait composé pour elle, elle souriait aux travers de ses larmes. Lorsqu'Aleksi rentra du travail en fin d'après-midi, son voisin de gauche, Antonio Marinacci, le complimenta.

- C'était bien le petit concert de cet après-midi.
- De quoi parlez-vous?
- Des chansons qui étaient chantées dans votre cour arrière, elles ont rendu le jardinage divin.

Aleksi vit rouge, rentra chez lui et fondit sur Rose qui ne se défendit pas. Elle avait mérité cette punition à être restée écouter Paul chanter et elle était prête à en payer le prix. Maintenant, quand son mari la battait, elle sortait de son corps, elle ne ressentait plus les coups sauf de la tristesse pour l'enfant qu'elle portait et qui comme les autres, ne survivrait pas aux coups de pied reçus dans le ventre. Son mari évitait de la frapper au visage depuis que le curé était venu s'en entretenir avec lui. Lorsqu'elle l'entendit sortir, elle se releva et nettoya les restes de cet enfant conçu sans amour. Au moins, il ne connaîtrait plus la violence.

Lorsqu'Aleksi arriva sur la rue Moissan, il était toujours dans un état de fureur sauvage. Il martela la porte en hurlant.

- Espèce de salaud! Je vais te montrer à respecter les femmes des autres. Je vais te faire passer l'envie de venir chanter la romance à ma femme quand je n'y suis pas. Sors, si tu es un homme!
- Qu'est-ce que c'est que cette histoire? demanda Anne en ouvrant la porte avant qu'elle ne soit démolie par les coups furieux qui lui étaient assenés.

- Viens là toi, fils de pute, vociféra Aleksï qui poussa Anne pour atteindre Paul qui se tenait derrière elle.

Les deux hommes se battirent avec une sauvagerie indescriptible. Bien qu'Aleksï ait la stature d'une armoire à glace, la fureur de Paul, qui devinait que son adversaire avait dû malmené Rose avant de venir, décuplait ses forces. Ils se rouaient de tous les coups permis et non permis. Quand il avait l'avantage, Paul hurlait tout son mépris à un homme qui s'en prenait aux femmes et quand Aleksï avait l'avantage, il vociférait contre l'infamie de Paul qui ne savait pas respecter la propriété des autres. La porte étant restée ouverte, ils avaient fini par rouler sur le trottoir devant la maison aux appartements multiples pendant que les cris d'Anne ameutaient tous les voisins. On tenta de les séparer mais ce fut deux policiers qui en vinrent à bout.

- Tu étais allé chanter chez elle! Mais qu'est-ce qui t'a pris? se fâcha Anne en regardant Paul s'éponger le visage dans la salle de bain.
- Ça ne te regarde pas.
- Je te rappelle que tu es mon époux. Un époux qui ne sait même pas faire son devoir d'époux.
- Je ne te toucherai plus jamais.
- Je te défends de la revoir.
- Sinon? Tu t'en vas? Fais-moi donc ce plaisir.

Paul en avait marre de sa vie. Il avait pris la décision d'emmener Rose loin d'ici, contre son gré s'il le fallait. Ils referaient leur vie ailleurs.

\*\*\*

Le potager devenait fourni et Antonio avait profité de ce beau dimanche après-midi du début juillet 1929 pour désherber. La serre qu'il avait aménagée à l'arrière lui avait permis

de semer très tôt ses légumes dont ses plants de tomates, ses aubergines, son ail, ses fines herbes et ses fleurs. Il était particulièrement fier de ses géraniums qu'il avait placés à l'avant de la maison. Il fredonnait une vieille chanson italienne quand Bertha le rejoignit :

- Ce soir, au nouveau théâtre Palace, on présente le premier film parlant, une comédie musicale, «The Broadway Melody».
- Vas-y avec Alice, je garderai les enfants.
- Elle y va avec Tim et Tony est assez vieux pour les garder. Fais-moi plaisir, ajouta-t-elle en battant des cils.

Antonio considéra le ventre rebondi de Bertha. Mais il la fit languir un peu, juste pour le plaisir.

- Une comédie musicale, je ne sais pas si je vais aimer ça.
- Il va y avoir plein de danseuses, tu vas pouvoir te rincer l'œil, blagua Bertha.
- Si j'y vais, ce sera pour les chansons et non pour me rincer l'œil comme tu dis, lança Antonio avec un clin d'œil.

La construction du cinéma situé sur le boulevard Mellon face à l'usine avait été terminée en mars. C'était un bâtiment dessiné par un architecte de Chicoutimi, d'allure moderne, construit en briques brunes avec de larges fenêtres à la devanture pour y afficher les programmes. À l'intérieur, après un petit hall d'entrée où se situaient la billetterie et un accès à un petit restaurant, se trouvait une grande salle comportant une rangée de sièges rembourrés et munis d'un dispositif à ressort qui relevait le siège aussitôt que son occupant se levait. Antonio et Tim s'en amusèrent pendant que Bertha et Alice riaient aux éclats. Le cinéma comportait également une mezzanine de laquelle s'envolaient quelques avions de papier. Pendant près de deux heures, ils furent subjugués par la magie du cinéma parlant, par les chansons et les danses. Lorsqu'ils sortirent de la salle de cinéma, Bertha et Alice fredonnaient la mélodie qui avait été écrite pour le film.

- C'était magique, dit Alice.
- Je n'ai rien vu d'aussi beau, ajouta Bertha.
- J'ai bien aimé les costumes, fit Tim en se rappelant des tenues assez osées portées par les danseuses.
- Je ne les ai pas remarqués, j'étais concentré sur l'histoire, blagua Antonio.

Ils discutèrent de la fin de l'époque du cinéma muet et de la nouvelle époque à venir, celle du cinéma parlant, des voitures et des avions. Leur mode de vie était en train de changer sous leurs yeux.

\*\*\*

Le curé Lévesque se pressait pour être à l'heure à son rendez-vous avec le maire Riddell. Il avait essayé de faire entendre raison au gérant Wake et il espérait avoir plus de succès avec le maire Riddell. Il entra dans le petit hôpital et fila jusqu'à son bureau.

- Bonjour Monsieur le Curé. Qu'est-ce que je peux faire pour vous?
- Le nouveau théâtre Palace qui s'est ouvert en mars présente des films qui semblent contraires à la morale chrétienne. Certains de mes paroissiens sont choqués, d'autres troublés et il faudrait interdire ces films.
- De quels films parlez-vous?
- La comédie musicale qui est à l'affiche présentement. On y voit des danseuses dans des tenues contraires à la morale chrétienne.
- J'ai moi-même vu ce film avec mon épouse et il n'y a rien là de bien extraordinaire. C'est du music-hall.
- Les femmes s'y affichent avec des tenues osées et on y tient un discours qui va à l'encontre de ce qui est tolérable aux yeux de l'Église.
- Vous avez vu le film?

- Non, mais ce que mes paroissiens m'en ont dit est suffisant.
- Et vous voudriez exercer une censure?
- C'est tout à fait ça.
- On a accordé un permis pour l'exploitation de ce cinéma qui présente les films à la mode, ce que les gens veulent voir.
- Les paroissiens ne sont pas habilités à juger de ce qu'il convient de voir. C'est à nous que revient ce devoir.
- Il n'y a pas de censure qui puisse s'exercer sur des motifs religieux, ce n'est pas le rôle de la ville d'intervenir, elle doit respecter la diversité des croyances religieuses. Vous pouvez donner votre avis à vos paroissiens mais vous n'êtes pas autorisé à aller au-delà de ça, pas dans cette ville en tout cas.

Le curé Lévesque était outré de l'attitude du maire Riddell. Il se rendait bien compte que sa cure dans cette ville ne serait pas de tout repos. Avec une compagnie américaine qui avait la main mise sur la ville, il ne fallait pas s'étonner qu'elle ferme les yeux sur de telles obscénités. Il ne lui restait que ses prêches en chaire pour mettre ses paroissiens en garde contre ces films et pour le reste, Dieu y pourvoirait.

\*\*\*

Dimanche le 21 juillet 1929, Paul s'était rendu à la messe en calculant que le mari de Rose travaillerait de nouveau et lorsqu'il la vit s'avancer seule dans l'église, il alla s'asseoir à côté d'elle. Il lui glissa un papier dans les mains. Il n'était pas fier du chantage qu'il exerçait mais il n'avait pas trouvé d'autres moyens de parler seul à seul avec Rose sans témoins qui pourraient tout rapporter à son mari. Il avait écrit que si elle ne se rendait pas aux abords de la rivière Saguenay dans un délai de trente minutes après la messe, il irait chez elle chanter dans sa cour arrière. Après la messe, il marcha devant Anne jusque chez lui, attendit qu'elle soit rentrée et ressortit. Il se rendit aux abords de la rivière Saguenay en parcourant

la berge à la recherche de Rose. Il la trouva sur un escarpement rocheux d'où elle contemplait l'écoulement tumultueux de la rivière.

- Rose, ça ne peut plus durer, fit Paul en lui prenant les mains. Je t'aime tant. Pars avec moi, enfuyons-nous loin d'ici. J'ai tout prévu.
- Moi aussi je t'aime, je t'aimerai toujours, répondit Rose en le regardant intensément.

Ils échangèrent un baiser passionné, leur premier baiser et Rose recula pour ensuite sauter dans la rivière. Paul eut le temps de crier son nom et sauta dans la rivière à sa suite. Il la chercha un moment dans l'eau, finit par la retrouver et l'agripper fermement. La force du courant rendit le sauvetage ardu. Il eut toutes les peines du monde à rejoindre la berge et quand il finit par l'atteindre et la sortir hors de l'eau, elle ne semblait plus respirer. Il s'acharna à la réanimer, lui comprimant la poitrine, lui insufflant l'air par la bouche comme on le lui avait appris dans ses cours de natation à l'université. Il pria Dieu pour qu'elle ne meure pas, il lui promit toutes sortes de choses, qu'il ne s'enfuirait pas avec elle, qu'il la laisserait avec son époux, qu'il serait dorénavant un bon époux pour Anne et soudain, Rose toussa et recracha de l'eau. Il tint Rose dans ses bras en lui tapotant le dos et quand elle eut fini de tousser, il remercia Dieu en l'assurant qu'il tiendrait parole.

\*\*\*

Le jeudi 24 octobre 1929, la panique s'installa à la bourse de New-York. À midi, l'indice Dow Jones chuta à un peu plus de 22%, les policiers empêchèrent les actionnaires d'entrer et une émeute éclata. Les rumeurs circulèrent sur la fermeture des autres bourses, celles de Chicago et Buffalo et on raconta que des spéculateurs se suicidaient en se jetant du haut des fenêtres. Arthur Davis rentra plus tard que d'habitude chez lui.

- Dieu soit loué, tu es en vie!

Elizabeth était accourue à sa rencontre, les larmes aux yeux et elle s'était jetée dans ses bras. Arthur comprit qu'elle s'était inquiétée pour lui, il aurait dû y songer. Elle semblait complètement défaite.

- Arthur, j'ai eu si peur que tu te suicides, ce qu'on disait à la radio de tous ces hommes d'affaire qui se sont suicidés aujourd'hui à cause de ce qui s'est passé à la bourse.
- Ce sont des gens qui ont emprunté pour acheter des titres qui ne valent plus rien.
- Et ta compagnie ?
- Les commandes ont diminué mais je tiens le coup.

Arthur ressentit un élan d'affection pour son épouse. Il lui parla doucement et enjoliva quelque peu les choses. Mais au fond de lui, il demeurait inquiet. Il avait tenté sans succès de rejoindre son partenaire Andrew Mellon tout au long de la journée. Le lendemain 25 octobre 1919, c'est Andrew qui le joignit au téléphone.

- C'est plutôt alarmant ce qui se passe, la cotation à la Bourse ne reflète pas la situation et on craint une plus grande dégringolade, commença Andrew.
- C'est tout le secteur de la production industrielle qui a reculé depuis le mois de mai. Tout l'argent s'en va vers la bourse plutôt que vers l'économie réelle et là, je crois que le château de cartes commence à s'écrouler, prédit Davis.
- Il y a des correctifs qui s'imposent mais je ne sais pas jusqu'où ça va aller.

Pour Davis, ce soubresaut de la bourse n'annonçait que des difficultés à venir qui se traduiraient par un fléchissement plus marqué encore de la demande d'aluminium. Le lundi 28 octobre 1929, l'indice Dow Jones poursuivit sa chute à près de 13% et les banques n'étaient pas intervenues. Le mardi 29 octobre, la catastrophe boursière se poursuivit,

l'indice Dow Jones perdit encore 12%. Plus de 16 millions de titres furent échangés et les téléimprimeurs avaient plus de deux heures et demie de retard sur les cours boursiers. Le mercredi, Arthur rejoignit Andrew :

- C'est vraiment la catastrophe! Je crois bien que tout le pays va avoir de la difficulté à se sortir de là. Qu'est-ce que tu en penses Andrew?
- Avec tout cet argent prêté sur des titres et l'impossibilité de rembourser, ça va être des faillites en cascades.
- Avec ces faillites, la demande d'aluminium va chuter encore plus qu'elle ne le fait actuellement.

Après sa conversation téléphonique, Arthur se remit à ses calculs en vue de réduire sa production. Les usines qui produisaient au plus bas coût comme celle d'Arvida seraient moins touchées que les autres.

\*\*\*

Le maire d'Arvida, Arthur Riddell, leva un visage consterné après avoir déposé le journal qui relatait les événements qui s'étaient passés à la Bourse de New-York. Le plan d'expansion de la ville lui sembla menacé. La cité de 50 000 habitants comme il en avait été question à l'origine, demeurerait de l'ordre du rêve. Assise sur le canapé, son épouse Louise l'interrogea du regard.

- Les nouvelles sur la Bourse de New-York sont désastreuses, clama Riddell en reposant rageusement son journal.
- Mais c'est à New-York. Ça ne peut pas nous atteindre. Je ne vois pas pourquoi tu te mets dans des états pareils, le raisonna Louise.

- Ça risque fort de nous atteindre ici. Si la compagnie ne peut pas vendre de l'aluminium sur le marché parce que les autres compagnies ont fait faillite, elle aussi fera faillite.
- Tu crois ? demanda Louise surprise. Mais de toute façon tu es médecin, tu peux retourner à la pratique dans un hôpital ou faire du bureau.
- Si personne ne travaille, je ne vois pas comment je pourrai être payé.

Louise Riddell prit conscience que son mode de vie pourrait radicalement se transformer. Elle ne comprenait pas comment tous ces hommes d'affaire s'étaient arrangés pour perdre des fortunes. Puis, en songeant à un charmant chapeau qu'elle avait vu chez Gagnon & Frères à Chicoutimi et qu'elle regrettait de ne pas avoir acheté, elle se dit que son mari était trop pessimiste et qu'elle irait acheter ce chapeau dans la semaine.

\*\*\*

Au début novembre, Bertha accoucha sans difficulté de son huitième enfant. Elle accoucha pratiquement dans l'escalier mais cette fois, c'était une fille qu'ils appelèrent Grace. Ils en étaient particulièrement fiers, surtout Antonio qui passait son temps à la regarder. Il y pensait en mangeant son repas du midi en compagnie de Tim.

- La rumeur circule qu'ils peuvent fermer d'autres salles de cuves. Il y a déjà la salle 23 qui est fermée. Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Tim.
- Avec ce qu'ils disent à la radio sur toutes ces entreprises qui ferment à cause de ce qui s'est passé à la bourse, c'est sûr que ce n'est pas rassurant.
- Une grosse usine moderne comme la nôtre, peut-être qu'on en fermera des plus vieilles avant.

Antonio espérait que Tim dise vrai. Avec ce huitième enfant, il ne pouvait se permettre de perdre son travail. Il avait escompté obtenir un poste d'apprenti cuviste pour hausser son salaire mais avec la fermeture de cuves, cet espoir s'envolait. Le loyer de sa maison accaparait 40% de son revenu et il avait de la difficulté à joindre les deux bouts.

\*\*\*

À la fin de décembre 1929, Arthur était songeur en se préparant pour la soirée du nouvel an. Il s'était perdu 30 milliards de dollars à la bourse du 22 octobre au 22 novembre. Cette année, il avait dû continuellement réduire sa production en fonction de la baisse de ses carnets de commande et il prévoyait que cette tendance s'accentuerait. Avec les constructions terminées, ses usines d'Arvida étaient passées de 1241 employés à 868 cette année. Il détenait un grand parc immobilier là-bas. Il louait toutes les maisons qu'il avait fait construire aux employés et il lui fallait les maintenir au travail. Elizabeth revint de la salle de bain.

- Arthur, tu fais une de ces têtes !
- Je n'ai pas le cœur à fêter cette nouvelle année. Elle s'annonce difficile.
- Tu ne crois pas que ça puisse être temporaire ?
- Avec toutes ces faillites, je ne crois pas. Ça va prendre des années pour que l'économie se remette de ça.
- Sommes-nous ruinés ?
- Mais non, mon cœur. Ce n'est qu'une période difficile à passer.

Davis ne voulait pas alarmer son épouse outre mesure mais il allait devoir se battre féroce­ment pour conserver le marché qui restait.

\*\*\*

Parks avait quitté son emploi de directeur des usines d'Arvida au début de l'année 1930 et le directeur de l'usine d'alumine, Whitaker, avait pris sa place. Comme lui, il avait dû gérer la décroissance de la production. Il ne remplaçait pas tous les travailleurs qui quittaient leur emploi mais ces mesures s'étaient avérées insuffisantes et il discutait des nouvelles mesures qu'il allait devoir adopter avec le directeur des salles de cuves, Percy Radley.

- Je n'ai pas le choix, je dois réduire la semaine de travail d'une journée pour les hommes mariés, soupira Whitaker.
- Ça va leur faire une semaine de travail de cinq jours au lieu de six. C'est sûr que ceux qui ont une famille nombreuse vont en pâtir, commenta Radley.
- C'est mieux que de les mettre à pied. Sinon on va perdre toute la main-d'œuvre qu'on a formée.
- C'est vrai que pour former un bon cuviste, ça prend trois mois, estima Radley.
- Pour les célibataires, j'envisage une coupure plus drastique de trois jours.
- Ils n'ont personne à charge, ils devraient pouvoir survivre avec une semaine de travail de trois jours. J'ai hâte que les affaires reprennent et qu'on se remette à faire fonctionner les cuves à pleine capacité.

Whitaker en doutait. Il y avait plus de 1 200 banques en faillite aux États-Unis. Les banques s'affolaient et exigeaient le remboursement de tous les prêts étrangers. On comptait six millions de chômeurs aux États-Unis. Au Canada et au Québec, la situation était similaire. Il ne voyait pas quand l'hémorragie financière prendrait fin.

\*\*\*

En cette fin août 1930, Antonio rentrait du travail préoccupé. Avec une journée de travail de moins par semaine, il ne savait plus comment joindre les deux bouts. Le coût de son

loyer absorbait maintenant la moitié de son salaire. Bertha servit le repas : des pommes de terre en quantité, du pain et des légumes du jardin.

- Quand est-ce qu'on va avoir de la viande ? demanda Mickey. Ça fait longtemps qu'on n'en a pas mangé.
- Les temps sont durs mon garçon, on n'a pas les moyens d'acheter de la viande.
- Demain j'irai pêcher dans la rivière, dit Vic. Ça te dirait de manger du poisson ?
- Tu ne rapportes jamais rien, dit Dave. Ne fais pas des promesses que tu ne peux pas tenir.
- Au moins, j'essaie quelque chose, répondit Vic.

Antonio ne disait rien mais il souffrait de ne pas pouvoir faire manger ses enfants à leur faim. Après le repas, il s'en fut se réfugier dans son potager et Bertha le rejoignit pour lui faire part de ses préoccupations.

- Qu'est-ce qu'on fait pour l'école qui va commencer la semaine prochaine ? Ça va prendre des crayons et des cahiers et on n'a pas d'argent pour les payer.

Antonio se releva et alla chercher une petite boîte dont il remit le contenu à Bertha.

- C'est l'argent que Vic a gagné avec son emploi de caddy. Tu paieras ce que tu peux avec ça.
- Je crois que je vais pouvoir acheter l'essentiel, dit Bertha en comptant les pièces.

Mais Bertha avait eu une autre idée et elle avait hésité à en parler à Antonio. Alice qui travaillait comme infirmière lui avait offert de l'aider mais Antonio avait toujours refusé. Cette fois-ci, elle demanderait l'aide d'Alice en lui faisant promettre le secret car elle avait compris que par orgueil, Antonio refuserait toujours.

\*\*\*

Une pluie fine tombait en ce jour de novembre et Tim repéra Antonio parmi les travailleurs qui quittaient les usines après leur quart de travail. Antonio le salua joyeusement quand il le vit mais il remarqua que Tim avait sa mine des mauvais jours.

- Qu'est-ce qui se passe ? Tu as perdu ton emploi? demanda Antonio.
- Non mais il y a eu un accident à l'entrepôt de bauxite où je travaille maintenant. Une paroi s'est écroulée et un gars a été enseveli sous des tonnes de bauxite. Quand on l'a dégagé de là, il était mort.
- C'est triste. Dire que ça aurait pu t'arriver.
- Peut-être qu'avec un syndicat, les choses changeraient.
- Les temps sont durs, il y a beaucoup de chômage, je ne pense pas qu'on verra un syndicat avant longtemps.

Tim laissa Antonio qui était déjà arrivé chez lui, habitant à une courte distance des usines. Il se mit à pleuvoir fortement et il pressa le pas pour rentrer chez lui. Lorsqu'il entra, il vit Alice juchée sur le comptoir de cuisine.

- Mais qu'est-ce que tu fais là mon cœur ?
- Je cherche une saucière et je ne la trouve pas. Tu as passé une bonne journée ?

Tim lui raconta l'accident qui s'était produit dans la journée. Alice termina la préparation du repas et ils s'installèrent pour manger.

- Peut-être que tu pourrais trouver un travail moins dangereux, suggéra Alice.
- Tous les endroits sont dangereux et puis, les emplois sont de moins en moins nombreux. La compagnie a fait beaucoup de mises à pied. Je suis déjà chanceux d'occuper celui que j'ai aux entrepôts.
- Je sais, il y a du chômage partout. À l'hôpital, je soigne quelques-fois des enfants qui m'ont l'air sous-alimentés.

- Avec les salaires qui sont réduits d'une journée par semaine, Antonio a de la difficulté à joindre les deux bouts avec la réduction de la semaine de travail. Avec ses nombreux enfants, j'ai proposé de l'aider mais il refuse.

Alice le savait bien et elle aidait maintenant Bertha pour l'achat de nourriture. Ce secret resterait entre elles, elle n'en n'avait pas touché mot à Tim.

\*\*\*

Le vent s'était brusquement levé et des bourrasques de neige frappaient les vitres du salon de Louise Riddell en ce mardi 16 décembre 1930. Elle recevait ses amies, Ellen Rimmer, Evelyn Scott et Anne Norton pour le thé de l'après-midi.

- Quel mauvais temps! s'exclama Evelyn qui reposa sa tasse en regardant par la fenêtre. Je crois que je ne vais pas m'attarder, dit-elle en regardant sa montre.
- Moi aussi je vais filer, ajouta Ellen en regardant également sa montre.
- Donc, je peux compter sur votre présence pour ma réception du 31 décembre, redemanda Louise. Toutes les deux, vous allez jouer au piano et chanter.
- J'ai si peu d'occasion de le faire par les temps qui courent, j'en serai ravie, la rassura Ellen Rimmer.
- Moi aussi. C'est devenu un rituel, cette soirée a lieu chez toi. Après, nous pourrions renflouer notre sac à potinage, blagua Evelyn.
- Nous ne commérons pas, nous échangeons des nouvelles, la corrigea Ellen.
- Bien sûr. Je ne sais ce que va porter Mme Whitaker cette année, il me semble que ça ne peut pas être pire que l'an dernier. Elle a un de ces mauvais goûts pour ses toilettes, fit Anne dont l'anglais s'était beaucoup amélioré.
- Et Mme Wyber n'est pas mieux, renchérit Evelyn.
- Mais la plus élégante, c'est toi, dit Ellen à Louise. Personne ne peut te battre sur ce point, Madame notre maîtresse.

Louise sourit. Les vêtements, c'était son dada et depuis que son mari était devenu le maire d'Arvida, elle y prenait un soin plus particulier. Elle partageait cette passion avec Anne, la femme de l'ingénieur Norton. Mais avec la crise économique qui sévissait, il y avait beaucoup moins de choix et elles avaient eu du mal à trouver une robe qu'elles jugeaient convenable pour cette soirée. Peut-être qu'en 1931, toutes ces difficultés avec les approvisionnements ne seraient plus qu'un mauvais souvenir.

Rentrant chez elle en luttant contre le vent furieux qui soulevait les pans de son manteau neuf bordé de renard, Anne avait le cœur léger. Elle s'intégrait maintenant à la haute société arvidienne et son époux lui avait redonné le contrôle de la bourse familiale et lui faisait l'amour régulièrement. Ce n'était pas des ébats passionnés mais cela lui suffisait. Elle espérait lui donner un fils pour le retenir durablement. Elle n'avait pas oublié qu'il l'avait presque invité à partir six mois plus tôt.

\*\*\*

Whitaker regardait la neige tomber doucement en gros flocons par la fenêtre de son bureau, ce lundi 22 décembre 1930. Dans son bilan de fin d'année, il y avait ces deux accidents mortels qui l'avaient fait se lever pour aller regarder par la fenêtre. Un travailleur tué par l'effondrement d'une paroi à l'entrepôt de bauxite et un autre qui avait été happé par une courroie d'entraînement d'un broyeur à l'usine de fabrication d'anodes. On avait beau multiplier les règles de sécurité, il survenait toujours quelque chose qui n'avait pas été prévu, comme cette paroi mal installée. Quant à l'autre accident, on n'avait pas trouvé le motif pour lequel l'ouvrier s'était glissé sous le garde-fou du broyeur. Il reprit son rapport tout en songeant aux difficultés de la compagnie. Les commandes d'aluminium diminuaient régulièrement. Il avait embauché moins de travailleurs que ceux qui étaient partis de sorte que les usines comptaient maintenant 815 travailleurs. Il s'attaqua au rapport

financier de l'usine d'alumine, elle n'était pas rentable. Wyber, le nouveau gérant de la ville, poussa la porte de son bureau qui était restée entrouverte. Il avait été l'assistant de l'ancien gérant Wake qui avait quitté son poste cette année.

- Je passais seulement te dire un petit bonjour, fit Wyber.
- Entre, viens t'asseoir cinq minutes, répondit Whitaker que cette pause arrangeait.
- Tu vas à la soirée de fin d'année organisée par Riddell.
- C'est devenu un incontournable. Et la gestion de la ville, ça va ?
- C'est plutôt tranquille. Tout tourne au ralenti. On commence à avoir de la difficulté à louer les maisons. Les gens trouvent que les loyers sont trop chers et certains vont se loger dans les villes avoisinantes.
- Avec une semaine de travail réduite, ce n'est pas étonnant. Et ce n'est pas fini. Si ça continue, on va devoir couper encore.

Mais Whitaker espérait que l'année 1931 serait l'année de la reprise économique et que les carnets de commande se rempliraient à nouveau. Il ne comprenait pas les causes de cette crise qui avait l'air de s'étendre durablement au monde entier d'après les journaux. Il se disait qu'elle cesserait peut-être aussi subitement qu'elle était venue.

\*\*\*

Arthur Davis regardait par la fenêtre de sa voiture, la longue file de chômeurs qui attendaient la soupe populaire sur une des rues de New-York en ce 31 décembre 1930. Tous ces chômeurs témoignaient du mal qui avait foudroyé l'économie, les journaux estimaient le taux de chômage à 30 %. Il s'était battu pour aller chercher des commandes d'aluminium qui se faisaient de plus en plus rares. Mais il était question de constituer un cartel avec les grands producteurs d'aluminium dans le monde afin de gérer les stocks invendus. Elizabeth assise à ses côtés, le tira de ses réflexions.

- Je te vois tellement préoccupé ces temps-ci. Je vois bien que tu n'as vraiment pas envie de te rendre à ce dîner, dit Elizabeth en posant sa main gantée sur son bras.
- Mais si, mentit Davis qui avait décidé de faire plaisir à son épouse.
- L'orphelinat dont je m'occupe a vraiment besoin des sommes que vont rapporter ce dîner bénéfice. Si tu voyais le nombre d'enfants abandonnés qui arrivent toutes les semaines et la difficulté qu'on a à tous les nourrir. C'est gentil à toi de m'accompagner.

Davis sourit et tapota la main de sa femme en signe d'appui. Il avait passé très peu de temps auprès d'elle cette année car il s'était dépensé sans compter pour visiter des clients, aller chercher de nouvelles commandes. Il s'était dit qu'il pourrait au moins lui consacrer cette soirée. Si les affaires reprenaient en 1931, il songea qu'il la récompenserait pour sa patience à l'attendre. Elle adorait les bijoux.

\*\*\*

En avril 1931, Whitaker avait dû réduire encore la production. Les quatre salles de cuves demeuraient ouvertes mais il avait diminué le nombre de cuves en activités et il avait réduit les heures de travail des employés. En octobre 1931, il avait dû fermer l'usine d'alumine dont le procédé n'était pas rentable. Il avait dû mettre à pied 200 travailleurs et depuis, il importait l'alumine des usines de Davis aux États-Unis. De plus, il avait réduit tous les salaires de dix pour cent.

En ce gris matin d'octobre 1931, Antonio sortit de chez lui pour se rendre à l'usine. Un vent frisquet faisait valser les feuilles mortes qui jonchaient les parterres. Antonio hâta le pas et se joignit aux travailleurs de moins en moins nombreux qui franchissaient les barrières donnant accès aux usines. Des centaines de travailleurs avaient été mis à pied

mais Tim et lui avaient été épargnés jusqu'à maintenant. C'était toujours un jour comme aujourd'hui, la journée de la paye, qu'on signifiait les mises à pied. C'était devenu désormais une journée redoutée.

- Je me demande quand ça va s'arrêter, dit Tim.
- Je me sens comme un condamné qui vit en sursis, ajouta Antonio.

Leur chef d'équipe leur fit signe de venir. Le visage d'Antonio et de Tim s'allongèrent, cela n'augurait rien de bon. Il leur apprit que tous les salaires étaient réduits de dix pour cent et que les heures allaient encore être réduites mais il ne leur parla pas de mise à pied. Ils étaient soulagés mais Antonio encaissa difficilement cette baisse de dix pour cent.

- La paye n'arrête pas de diminuer. J'avais du mal à joindre les deux bouts mais là, je ne sais pas ce que je vais faire.
- Si tu veux, je te prête de l'argent. Alice et moi, on travaille tous les deux et on n'a pas d'enfant. Tu me le remettras quand le travail reprendra.
- Je te remercie mais je vais m'arranger.

Antonio avait agrandi son potager, fait des conserves et nourri ses enfants plus souvent qu'autrement avec ses pâtes aux tomates. Les enfants s'étaient tous trouvés des petits boulots et leur remettaient l'argent gagné. Mais cela était insuffisant, ils portaient tous des vêtements rapiécés, il avait réduit le chauffage et Antonio se demandait ce qu'il pourrait encore couper.

\*\*\*

Arthur Davis était soucieux en ce mois d'octobre 1931. Ses exportations d'aluminium aux États-Unis, au Japon, en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Inde, en Italie et au Brésil avaient diminué de moitié. Il avait réduit la production en conséquence mais pour la première année, son entreprise opérait à perte. Pour contrer les effets de la crise, un nouveau cartel des producteurs d'aluminium allait être créé, l'Alliance Aluminium Compagnie et il était en route pour signer l'entente à Bâle en Suisse. La supplication muette qu'il avait vue dans les yeux de son épouse Élisabeth lorsqu'il lui avait annoncé qu'il devait s'y rendre, le toucha et il l'invita à l'accompagner. Il avait réservé des places sur un nouveau transatlantique allemand, le Bremens, qui offrait maintenant le trajet en cinq jours grâce à ses chaudières au mazout. Plus rapide que l'Île-de-France, ce paquebot en concurrençait aussi le luxe avec sa décoration art déco alliant les miroirs et le verre, ses tapis persans et ses céramiques. L'Île-de-France était un choix prisé en ce temps de prohibition parce que de nationalité française, l'alcool y coulait à flot. Davis avait cela en horreur et il lui avait préféré le Bremens, qui de toute façon, était le plus rapide sur mer. Il avait aussi horreur de perdre son temps. Élisabeth avait préparé soigneusement leurs deux garde-robes et Davis, qui ne se sentait jamais à l'aise dans un smoking, lui donnait le bras pour se rendre à la salle à manger.

- C'est vraiment magnifique, Arthur, on dirait un second voyage de noces, dit Élisabeth en ajustant sa cape de fourrure.
- Tant mieux si ça peut te faire plaisir, répondit Arthur d'un ton distrait.
- Je te sens soucieux, Arthur, on dirait que tu n'apprécies pas la traversée. Tu as l'air perdu dans tes pensées la plupart du temps. C'est l'accord que tu t'apprêtes à signer à Bâle qui te préoccupe?
- C'est sûr que ça ne m'enchant pas mais j'y suis un peu contraint. On va s'entendre sur les niveaux de production, les ventes et les prix d'un fond commun.
- Et comment ça va fonctionner?
- Avec du capital-actions, je compte y participer pour 28,5%, les français 25% et les Allemands 17%.

Arrivés à la salle à manger, Élisabeth fut distraite de la conversation par un steward qui les accompagna à la table du capitaine. Arthur se gardait bien de lui dire qu'il comptait contourner par la suite cet accord auprès des clients. Il bataillerait ferme pour conserver ses actifs.

\*\*\*

Dans son vaste bureau des usines d'Arvida, le directeur général des usines, Albert Whitaker, contemplait avec désolation les données de cette fin d'année 1931. Les stocks de lingots s'entassaient, ils représentaient le double de ceux accumulés en 1930. Il n'avait pas le cœur à la fête mais il se devait d'aller à la réception que donnait le maire d'Arvida, le Dr. Riddell, pour la nouvelle année. Un immense sapin muni d'ampoules de toutes les couleurs décorait la façade de la maison du Dr. Riddell dont toutes les fenêtres étaient éclairées. Les nombreuses voitures indiquaient que la plupart des invités étaient arrivés. À l'intérieur, un autre sapin décoré trônait dans le vaste salon et Mme Rimmer jouait au piano. Son épouse et lui connaissaient tous les gens qui étaient là, c'était toujours la même petite communauté qui participait à ces soirées. Il se joignit au Dr. Riddell qui conversait avec le nouveau gérant de la ville, Wyber ainsi qu'avec un nouveau venu.

- Arthur, je te présente Jean-Louis Fay, depuis février notre premier échevin élu, fit Riddell.
- Une élection par acclamation, s'excusa Fay.
- Il est contremaître au service d'expédition, ajouta Riddell. Comme nous le disions avant que tu arrives, la population de la ville décroît. Arvida ne compte que 1476 citoyens. On est loin des 3 500 des belles années.
- On a de la difficulté à louer les maisons. Sur les 282 maisons, il y en a maintenant 29 qui sont inoccupées, renchérit Wyber.
- Avec toutes ces mises à pied, la ville est pas mal tranquille, ajouta le chef de police Rimmer qui venait de se joindre au groupe. Sauf une exception, on n'a émis que

des amendes à des citoyens qui avaient omis de se procurer une licence pour leur chien.

- Quelle est cette exception? demanda Paul Norton qui s'était approché.
- Un homme accusé de voie de fait sur son épouse, répondit le chef Rimmer.
- Qui? Aleksí Horak?
- Vous le connaissez?
- Je connais effectivement ce chien immonde. Qu'est-ce que vous entendez faire?
- Il aura une amende, la loi ne prévoit rien de plus.

La violence conjugale étant un sujet tabou, le groupe se dépêcha de changer de sujet de conversation. Mais Paul Norton était entré dans une colère folle. Il avait promis à Dieu de laisser Rose à son époux mais il ne lui avait pas promis qu'il le laisserait brutaliser Rose et il se mit à réfléchir à un plan. La soirée se poursuivit, l'alcool coulait à flots, les plats de hors-d'œuvre se succédaient, la musique et les rires se prolongèrent jusqu'au décompte de la nouvelle année 1932. Chez le Dr. Riddell, la dépression ne semblait pas exister.

\*\*\*

### Chapitre 3 : 1932 - 1936

Dimanche après-midi le 17 janvier 1932, Paul Norton pratiquait les succès à la mode avec le nouvel orchestre qu'il venait de mettre sur pied. Il avait placé des affiches dans les différentes usines et entrepôts de l'aluminerie pour recruter des musiciens. Il s'en était présenté des talentueux mais le talent n'était pas son seul critère de sélection, ils devaient être assez costauds. Ils leur avaient expliqué qu'il leur demanderait de se servir de leurs muscles à l'occasion pour donner une bonne correction à un homme qui battait son épouse. Et il leur avait spécifié que quand il aurait besoin d'eux pour ce petit boulot, il les paierait à même son cachet. Un de ses musiciens, Tim O'Reilly, refusa d'être payé, il rosserait le type gratuitement car lui non plus ne pouvait tolérer un homme qui s'en prenait à une femme. Il s'était entendu avec le directeur de l'aluminerie pour qu'on lui prête le sous-sol des bureaux administratifs pour l'organisation de soirées de danse pour lesquelles un prix d'entrée serait fixé. Il avait aussi accompli une mission délicate en s'entretenant avec un couple voisin de Rose, Antonio et Bertha Marinacci, et leur avait promis de les rémunérer chaque semaine pour une mission de renseignement. L'épouse devait devenir l'amie de Rose pour pouvoir surveiller si son mari la battait. Alors, elle devait en avertir son mari qui le ferait ensuite savoir à Paul. Ils acceptèrent d'aider Paul mais refusèrent d'être payés.

En chantant le dernier morceau, «Goodnight Sweetheart Goodnigth», Paul se dit qu'à partir de maintenant, tout était en place, Rose n'aurait plus rien à craindre. Il la protégerait envers et contre tous. Il discuta ensuite avec ses musiciens de la première soirée de danse qui pourrait être fixée quelque part en mars, ils auraient eu le temps de constituer tout leur répertoire. Puis, malgré le froid à couper au couteau, il rentra chez lui d'un pas léger, la musique l'avait toujours sauvé, nourri. En rentrant, il soupira à la vue de l'air maussade d'Anne.

- J'ai réfléchi et je ne te permets pas de disparaître tous les dimanches pour aller jouer de la musique.

- Et pourquoi aurais-je besoin de ta permission?
- Parce que je suis ton épouse et que c'est auprès de moi que tu dois rester lorsque tu es en congé. Je m'ennuie toute seule.
- Tu peux toujours joindre tes amies.
- Mais qu'est-ce que tu crois! Elles sont avec leurs maris.
- Il va falloir t'y habituer parce que je vais aussi pratiquer des soirs de semaine en plus sinon on ne sera jamais prêts à temps pour mars. Et puis quand le répertoire sera constitué, nous n'aurons pas besoin de pratiquer aussi souvent.
- Je fais fuir tout le monde.

Quittant la pièce en sanglotant, les mains sur le visage, Anne se réfugia dans leur chambre. Paul comprit qu'elle avait dû avoir ses règles et que son espoir de maternité avait encore été déçu. Pourtant, depuis la tentative de suicide de Rose, il s'appliquait consciencieusement à son devoir d'époux. Il avait bien sûr recours à un subterfuge pour pouvoir se mettre en état d'accomplir ce devoir mais ce qu'Anne ne savait pas ne pouvait lui faire de mal. Il s'imaginait à chaque fois qu'il faisait l'amour avec Rose et l'excitation qu'il ressentait alors le transformait en vaillant étalon.

\*\*\*

En mars 1932, Whitaker avait dû fermer une salle de cuves et le mois suivant, il en avait fermé deux autres, de sorte qu'il n'en restait qu'une seule en activité. Il avait aussi réduit les quarts de travail de deux heures, passant ainsi de huit à six heures et en mai 1932, il ne restait plus que 295 travailleurs. En septembre 1932, Whitaker lut le télégramme, se leva, exécuta quelques pas de danse et courut au bureau de Radley, le directeur des salles de cuves.

- La compagnie vient d'obtenir une commande du Japon de 15 875 tonnes métriques d'aluminium, annonça Whitaker triomphant.
- Je ne peux pas le croire, enfin, ça reprend! s'exclama Radley.
- On reprend les quarts de huit heures et on va rouvrir la salle de cuves 22.

Whitaker repartit aussi vite pour prendre les dispositions pour remettre en marche l'usine d'anodes. Enfin une bonne nouvelle, se répétait-il. Il avait craint au printemps que l'usine ne ferme avec une seule salle de cuves en activité réduite. Il y avait déjà trop longtemps que cette récession durait.

Lorsque Paul apprit la nouvelle du nouveau contrat des japonais, il respira. Deux de ses musiciens avaient été mis à pied et il ne voyait pas comment il pourrait offrir des soirées de danse et se constituer une réserve pour venir en aide à Rose. Il se gardait un peu d'argent pour payer les voisins de Rose quand il échangeait son chèque à la banque mais il ne pouvait pas trop se servir sans éveiller les soupçons d'Anne.

\*\*\*

Samedi soir le 21 mai 1932, Paul se sentait extrêmement nerveux en souhaitant la bienvenue au public qui était venu participer à cette première soirée de danse. Il évalua l'assistance à plus de cent personnes, peut-être même cent cinquante. Ses deux musiciens avaient été réembauchés et ils commencèrent la soirée avec une chanson de Bing Crosby. Il chanta d'une voix un peu rauque au début et à mesure que les chansons se succédaient, sa voix reprenait de la souplesse et il ressentait plus d'assurance. Ses musiciens aussi semblaient mieux jouer à mesure que la soirée avançait. Puis, il vit une jeune fille qui lui fit un peu penser à Rose et il chanta sa chanson d'amour. Comme il aurait voulu qu'elle soit là, qu'elle l'entende chanter. Au milieu de la chanson, il faillit s'interrompre de surprise. Rose était là, elle s'était avancée près du mur de gauche et elle l'écoutait. Il eut

du mal à terminer la chanson, tant il avait la voix enrouée par l'émotion. Il annonça une pause à la surprise de ses musiciens car il n'y avait que dix minutes qu'ils avaient recommencé à jouer. Il se fondit au travers des couples qui regagnaient leur table et entraîna Rose derrière une colonne de soutien à l'abri des regards d'Anne.

- Rose, j'ai cru rêver quand je t'ai vue. Que je suis heureux que tu aies pu venir. Ton mari travaille?
- Oui et je n'ai pas pu m'empêcher de venir t'entendre. Tu chantes si bien.
- Pour toi, je chanterais toute la nuit s'il le fallait.
- Encore toi! siffla Anne derrière eux. Tu n'as pas honte, venir courir après mon mari. Ton mari va apprendre ce que tu fais dans son dos, je te le garantis et il te donnera la raclée que tu mérites, traînée!

Paul se retourna et gifla Anne pendant que Rose s'enfuyait. Il n'avait pas pu s'empêcher, son geste avait été plus rapide que sa pensée et il s'en voulut immédiatement. Anne quitta immédiatement la soirée, il voulut s'excuser, la retenir mais elle le repoussa. Ses musiciens le cherchaient pour qu'ils reprennent et il remonta sur l'estrade à contrecœur. Il chanta mais le cœur n'y était plus, il s'en faisait pour Rose, elle occupait toutes ses pensées. Lorsqu'il quitta la soirée, il réfléchissait à un moyen d'empêcher Anne de contacter l'irascible mari de Rose. Lorsqu'il entra dans leur chambre, Anne semblait dormir mais il savait qu'elle ne dormait pas.

- Je suis désolé Anne de t'avoir giflée, je ne le voulais pas. Pardonne-moi.
- Ça jamais, fit Anne en se redressant dans le lit toutes griffes dehors. Lorsqu'il s'agit d'elle, tu ne sais plus ce que tu fais. Tu me tuerais pour elle.
- Nous ne faisons que parler et tu sais que son mari est violent. Si tu lui en parles, tu sais qu'il va la battre et je suis sûr qu'au fond de toi, tu ne souhaiterais pas ça.
- Non seulement je le souhaite mais s'il peut la tuer, j'en serais débarrassée à jamais.

- Tu serais débarrassée de moi par la même occasion parce que s'il la tue, je le tue et je t'assure que je ne finirai pas mes jours en prison. Je suivrai Rose. Mais si jamais tu parles au mari de Rose, je t'avertis, je te quitte.

Se retournant rageusement vers le mur, Anne se dit qu'elle laisserait passer du temps avant d'en parler au mari de Rose et elle lui demanderait de garder le secret. Paul ne pourrait pas faire le lien avec elle. Ç'était plus fort qu'elle, il fallait qu'elle se venge.

\*\*\*

Farfouillant dans le potager d'Antonio à la recherche de salade, de radis et de concombre pour la préparation du repas, Bertha entendit du remue-ménage et les cris de Rose par les fenêtres laissées ouvertes en ce mois de juillet 1932. Il y avait maintenant six mois qu'elle s'était liée d'amitié avec elle. Au début, c'était surtout pour s'assurer qu'elle ne subissait pas de violence conjugale mais à la longue, une amitié réelle s'était développée. Elle prit un râteau et se rendit chez Rose par la porte arrière. Lorsqu'elle entra, Rose s'était réfugiée sous la table de cuisine et son mari la martelait de coups de pied pour l'en faire sortir.

- Lâchez là tout de suite ou je vous fais goûter de mon râteau, cria Bertha menaçante.
- Mêlez-vous de ce qui vous regarde, je suis chez moi et je fais ce que je veux. Sortez d'ici.
- Rose viens avec moi, reprit Bertha en menaçant toujours Aleksï de son râteau.

Aleksï saisit l'extrémité du râteau mais Bertha ne lâchait pas l'instrument. Elle tirait le râteau vers elle pour le lui arracher et eut soudain l'idée de le pousser vers lui. Ne s'attendant pas à ce mouvement, il le reçut en pleine figure et tomba à la renverse. Bertha l'assomma avec une chaise, tira Rose de dessous la table et elles fuirent chez Bertha qui verrouilla les portes et ferma les fenêtres du premier. Aleksï avait recouvré ses esprits, s'était acharné à la porte de derrière, puis à celle d'avant. Lorsqu'il était retourné à la porte

de derrière avec des outils pour défaire les pentures, elles fuirent par la porte d'avant et coururent jusqu'à l'hôtel de ville cherchant le chef de police Rimmer. Elles eurent la déception d'apprendre qu'il était sorti. Bertha voulut entraîner Rose jusqu'à l'hôpital, Alice pourrait garder Rose un moment, le temps qu'Aleksi se calme.

- Je n'en peux plus, je suis à bout de souffle et ça ne sert à rien. Il va remettre ça. Autant en finir, je vais retourner à la maison, se découragea Rose.
- Il n'est pas question que tu retournes. Alice est infirmière à l'hôpital et elle est mon amie. Elle va te garder un moment, le temps que ton mari se calme.
- Il ne se calmera jamais. Il a appris que je suis allée à la soirée de danse de la fin mai. C'est ma faute, je l'ai cherché.
- Ce n'est pas un crime et puis tu me suis sans discussion, fit Bertha en prenant le bras de Rose.

Elles marchèrent jusqu'à l'hôpital tout près, Rose se déplaçant avec de plus en plus de difficulté à mesure que l'adrénaline produite par la situation d'urgence se raréfiait dans son organisme. À l'hôpital, Bertha fit asseoir Rose et partit à la recherche d'Alice pour s'entretenir en privé avec elle. Alice ausculta Rose dans son petit bureau et lui attribua une chambre à l'hôpital, elle s'arrangerait avec le Dr. Riddell. Bertha resta un moment avec Rose pour la calmer et quand elle se fut assoupie, elle se dirigea vers la sortie de l'usine pour y attendre Antonio. Il n'était pas question qu'elle rentre chez elle avec ce fou furieux qui devait sûrement l'attendre.

À la sortie du quart de soir, Aleksi franchit la barrière située à la sortie de l'usine. Il eut un regard pour la pleine lune qui semblait immense dans ce ciel d'été. Rose serait revenue à la maison et il entendait bien qu'elle finisse par s'expliquer. Il avait reçu dans la journée une lettre anonyme qui l'avait informé de la présence de Rose à la soirée de danse et qu'elle y avait rencontré Paul Norton. Il avait vu rouge et s'était précipité sur Rose mais la voisine était venue interrompre leur entretien. Il comptait bien le terminer et quand elle avouerait,

il lui ferait payer son infidélité. Il songea qu'à l'avenir, il l'enfermerait à la maison, il placerait des cadenas aux portes s'il le fallait. Il allait emprunter la première rue pour se rendre à son domicile quand un homme lui demanda son aide, il avait trouvé quelqu'un d'inconscient près de la voie ferrée. Il le suivit et aussitôt qu'il arriva sur le terrain vague avoisinant la voie ferrée, il fut attaqué de toutes parts, on lui saisit fermement les bras et les coups de poing se mirent à pleuvoir. Paul Norton s'acharnait sur lui avec une rage décuplée pendant qu'il était immobilisé par les musiciens de Paul.

- Tu recevras une correction semblable à chaque fois que tu violenteras Rose, cria Paul en donnant un dernier coup à Aleksï qui semblait sur le point de s'évanouir.
- C'est ma femme et tu n'as aucun droit de ...
- Je vais te l'enfoncer profondément dans la tête jusqu'à ce que tu comprennes, ragea Paul en continuant de le frapper.
- Je pense qu'il s'est évanoui, fit Tim. Il va falloir que tu le réveilles, il ne sent plus rien.
- Je vais continuer jusqu'à ce qu'il me promette de ne plus battre Rose.

Après l'avoir giflé et secoué plusieurs fois, Paul s'entêta à lui soutirer une promesse qui ne vint pas malgré les coups qu'il lui assénait quand il revenait à lui. Comme Aleksï ne reprenait plus conscience malgré les gifles, ses musiciens lui conseillèrent de laisser tomber et de reprendre l'exercice une autre fois. Paul finit par se rendre à la raison et abandonna le mari de Rose sanguinolent et inconscient. En rentrant chez lui, il ressentait toujours une rage sourde à ne pas avoir réussi à terroriser cette horrible brute. Anne dormait et il arracha les couvertures qui la recouvraient.

- C'est toi, espèce de sale garce qui a envoyé une lettre anonyme au mari de Rose. Je t'avais prévenue. Je te quitte.
- Mais je n'ai envoyé aucune lettre, mentit Anne dont le cœur s'était mis à battre d'effroi à la vue de la colère de Paul.

- Il n'y a que toi qui as pu lui dire que nous nous sommes parlé à la soirée de danse. Et tu as laissé passer deux mois pour que je ne te soupçonne pas. C'était un mauvais calcul, siffla Paul. Tu n'es qu'une sale menteuse, tu me mens depuis le début. Tu as menti sur Rose, tu as menti sur ta prétendue grossesse, je ne me rappelais pas t'avoir touchée. J'ai été un idiot mais je vais réparer mon erreur.
- Tu ne peux pas faire ça. J'irai me plaindre à tes patrons.
- C'est ça, qu'ils me congédient, je vais vraiment pouvoir mettre encore plus de distance entre toi et moi.

Sous le regard incrédule d'Anne, Paul fit sa valise et claqua la porte. Il se rendait chez Tim à qui il avait demandé l'hospitalité.

\*\*\*

En octobre 1932, Antonio reprenait espoir, on avait rouvert une seconde salle de cuves et la journée de travail avait été augmentée à huit heures. Ce supplément de revenu serait le bienvenu. Lorsqu'il rentra chez lui, Bertha avait une tête d'enterrement qui annonçait une mauvaise nouvelle. Elle avait les yeux gonflés d'avoir pleuré et il se doutait de ce qui pouvait en être la cause. Le repas fut plutôt silencieux, les enfants sentaient que ce n'était pas le moment d'être turbulents. Lorsqu'ils furent seuls, Bertha lui confirma qu'elle attendait un neuvième enfant.

- Je suis aussi désolé que toi, la famille est déjà grande et on a de la difficulté à arriver. Nous n'avons pas le choix d'accepter l'inévitable, dit Antonio en soupirant.
- Nos méthodes ne fonctionnent pas. Je vais écrire à ma cousine pour qu'elle m'envoie des herbes plus puissantes que celles qu'elle m'avait déjà envoyées.
- Tu prenais des herbes ? demanda Antonio.
- Bien sûr, dans ma tribu on y a recours pour empêcher les grossesses.

- Selon Tim, ils vendent à la pharmacie quelque chose qui est beaucoup plus efficace que tes herbes.

Il lui expliqua le principe des condoms. Bertha se mit à rire et ils résolurent qu'après ce neuvième enfant, il n'y en aurait pas d'autres. Pour l'instant, ils n'avaient plus à faire attention et ils en profitèrent pour faire l'amour.

\*\*\*

Relevant son col pour se protéger de la pluie froide de novembre, Aleksí Horak avait songé à quitter son emploi à Arvida et à amener Rose loin de cette ville mais les millions de chômeurs de par le monde l'en avaient découragé. Maintenant, lorsqu'il quittait l'usine pour rentrer chez lui, il ne distançait pas les travailleurs qui sortaient mais se tenaient au milieu d'eux par prudence. Rose était rentrée de l'hôpital craintive et il lui avait fait avouer la vérité, l'avait battue et l'enfermait maintenant à la maison. Elle ne pourrait plus lui être infidèle et il avait interdit à la voisine d'entrer chez lui. Il s'était aussi muni d'un long couteau qu'il gardait toujours sur lui. Lorsque Paul avait essayé de l'attaquer à nouveau avec ses amis, il s'en était servi et ils avaient tous détalé comme des lapins. Lorsqu'il s'apprêta à ouvrir le cadenas qu'il avait posé à sa porte d'entrée, il constata avec stupeur qu'il ne s'y trouvait plus. La porte s'ouvrit sur le chef de police Rimmer.

- Je vous attendais Monsieur Horak. Vous n'avez pas le droit d'enfermer votre femme comme vous le faites. C'est dangereux, si un incendie se déclare, elle périrait.
- Je suis chez moi, je fais ce que je veux.
- Cette maison, vous la louez à la compagnie, elle ne vous appartient pas et ce que vous faites met en péril son investissement.
- Je n'ai jamais vu un règlement qui interdirait de verrouiller sa maison.

- Elle n'est pas verrouillée, elle est cadénassée. Je viendrai vous montrer ce nouveau règlement demain. Aujourd'hui, je vous avertis et si vous recommencez à cadénasser la porte, vous devrez payer une amende salée et à la prochaine offense, vous serez expulsé. Pour ce qui est de votre femme, je viendrai m'assurer de temps à autre qu'elle ne porte plus de marques de votre brutalité parce que si vous continuez, je trouverai bien une raison pour vous faire coffrer et vous faire réfléchir en prison.

Maugréant un assentiment de mauvaise grâce, Aleksï attendit que Rimmer sorte pour rentrer chez lui. Il trouva Rose qui s'affairait aux derniers préparatifs du repas.

- C'est ton amant qui est derrière tout ça?
- C'est Bertha, c'est elle qui a alerté les policiers. Et tu ne me toucheras jamais plus.
- Sinon quoi? demanda Aleksï d'un air menaçant en s'avançant.
- Je me tuerai, déclara Rose en retournant le couteau vers son estomac. Si tu fais un pas de plus, je l'enfonce.

Voyant son mari s'avancer, Rose voulut enfonce le couteau dans son abdomen mais Aleksï lui prit le couteau des mains.

- Non Rose, ne fais pas ça, je ne te battrai plus. Je ne veux pas te perdre mon amour. J'ai perdu la tête quand j'ai appris que tu es allé rencontrer Paul.
- Je ne te suis pas infidèle.
- Comment en être sûr quand je ne suis pas là?
- Tu dois me faire confiance. Et si tu lèves encore la main sur moi, ce sera vraiment la dernière fois parce que je me tuerai quand tu ne seras pas là.

Au regard déterminé de Rose, Aleksï sut qu'elle mettrait sa menace à exécution. Perdre Rose constituait la pire chose qui pouvait lui arriver, son univers s'écroulerait et il se tuerait lui aussi. Alors il décida de faire tout en son pouvoir pour se contenir. Lorsque le doute l'assaillirait, c'est à lui seul qu'il s'en prendrait, il se ferait souffrir jusqu'à ce qu'il

parvienne à anéantir jusqu'à la racine du doute. Quant à Rose, d'avoir senti le soutien de Bertha, d'avoir discuté avec elle, lui avait fait voir la situation sous un autre angle. Elle s'était sentie redevenir à nouveau un être humain et s'était mise à réfléchir au pouvoir qui lui restait, celui de disparaître.

\*\*\*

En janvier 1933, le directeur des usines d'Arvida, Albert Whitaker, se résolut à réduire à nouveau la production pour ne pas dépasser le niveau fixé par le cartel de l'aluminium. Malgré ses espérances, il n'était pas venu d'autres contrats aussi appréciables que celui du Japon. Pour le mener à bien, il avait réembauché des travailleurs et leur nombre s'élevait présentement à 720. Il ferma une salle de cuves et réduisit la production dans les trois autres. Wyber, le gérant de la ville, fit interruption dans son bureau.

- Il n'y a plus que 221 maisons qui sont louées sur 282. Je ne sais pas quand on va sortir de ce marasme, fit Wyber en se jetant sur une chaise. Je vais finir par arrêter de lire le journal, c'est trop déprimant avec ces millions de chômeurs partout dans le monde.
- Le nouveau président américain qui vient d'être élu en novembre, Franklin Roosevelt, propose une nouvelle politique qui vise à ce que l'État entreprenne des dépenses sur les infrastructures pour lutter contre le chômage et relancer l'économie. Ça va peut-être fonctionner.
- Ça m'a l'air mieux que la politique du Québec qui mise sur le retour à la terre. Ça n'a pas l'air de donner des résultats. Et à l'usine, il n'y a pas d'autres grosses commandes en vue ?
- C'est le calme plat, je commence à réduire la production.

Les deux hommes soupirèrent. Chacun avait espéré un miracle qui ne venait pas. La récession durait depuis plus de trois ans et elle avait l'air de vouloir se poursuivre encore longtemps.

\*\*\*

Rassemblant ses affaires dans la chambre que Tim lui louait, Paul Norton se préparait à rentrer chez lui en ce mois de mars 1933. Anne était venue la veille s'humilier pendant qu'il soupait avec Alice et Tim. Elle était entrée, s'était mise à genoux en pleurant et elle avait déclaré entre ses sanglots qu'elle était prête à tout accepter pour qu'il revienne. Il pourrait voir Rose tant qu'il voudrait, elle ne le dirait jamais à son mari, qu'il pouvait lui acheter tout ce qu'il voudrait, elle n'exigerait rien, il aurait le plein contrôle des finances, elle ne dépenserait plus rien, elle ferait tout ce qu'il voudrait pourvu qu'il revienne. Mal à l'aise, Paul lui avait pris les mains pour la relever mais elle s'était agrippée à ses jambes en lui disant qu'elle ne pouvait plus vivre sans lui. Il lui avait promis de revenir surtout qu'il avait appris par Bertha que Rose avait trouvé un bon truc pour calmer Aleks. Elle l'avait menacé de s'enlever la vie s'il la battait à nouveau et il ne l'avait plus battu mais Paul en était resté terrorisé. Il ne doutait plus qu'elle le ferait depuis qu'elle s'était jetée dans la rivière Saguenay. Et s'il donnait à son époux d'autres motifs d'être jaloux, il lèverait la main sur elle et Rose mourrait. Il n'avait pas pu s'empêcher de penser à sa promesse à Dieu de demeurer un bon époux pour Anne. Il avait failli à sa promesse et cette menace que Rose proférait, il lui sembla que c'était un rappel de Dieu lui-même à son endroit.

- Alors, c'est bien décidé, tu rentres chez toi, fit Tim en passant la tête par la porte de la chambre de Paul.
- Maintenant que Rose semble tirée d'affaire, c'est ce que j'ai de mieux à faire pour sa sécurité.
- Bertha dit que Rose a beaucoup changé. Elle s'affirme plus auprès de son mari. Elle passe de longs moments chez Bertha sans que son mari ne dise quoi que ce soit. Rose a même confié à Bertha qu'elle avait surpris son mari à se flageller au sous-sol.

- Ce type est dingue. Du moment qu'il ne la touche pas, il peut bien se faire ce qu'il veut.

Mais Paul n'était pas rassuré, sachant Rose aux prises avec un fou. Peut-être que dans un accès de folie, il la tuerait. Mais que pouvait-il faire, il se sentait complètement impuissant. Il fit une prière silencieuse à Dieu tout en bouclant sa valise. Tim le raccompagna avec Alice jusqu'à la porte d'entrée tout en se disant que dès ce soir, ils n'auraient plus à faire attention au bruit pendant leurs ébats amoureux et ce soir, il se promettait bien de se montrer bruyant.

\*\*\*

Marchant entre les épitaphes du cimetière, Arthur Davis regardait à peine où il mettait les pieds. Il venait de mettre en terre son épouse, Elizabeth Hawkins Weiman, en ce mois de d'avril 1933. Il ressentait une peine immense, un vide qui ne serait plus jamais comblé. Après le décès de sa première épouse en 1908, Florence Holman, un mariage qui n'avait duré que 8 ans, il avait épousé Elizabeth en 1914 et voilà qu'elle s'était éteinte après 20 ans de mariage. Sa douce Elizabeth qui ne s'était jamais plainte de ses longues journées de travail et qui l'avait toujours appuyé. Il regrettait de ne pas l'avoir gâtée un peu plus mais les affaires avaient périclité depuis 1929 et il avait dû batailler ferme pour remplir son carnet de commandes auprès des clients. Il avait été moins présent auprès d'elle et il lui avait semblé que la maladie l'avait ravagée en un clin d'œil. Peut-être avait-elle donné des signes de malaise auparavant et il ne l'avait pas remarqué. Il était trop tard pour éprouver des remords. Il savait que dorénavant, il vivrait avec un cœur en miettes. Son frère Arthur le rejoignit.

- Viens à la maison, on a préparé un repas pour tout le monde.
- Je te remercie mais je veux rester seul, dit Davis en continuant à marcher.

- Ce n'est pas raisonnable ...
- Je sais ce qui est bon pour moi et ce qui ne l'est pas. Excuse-moi mais j'ai du travail.

Arthur Davis entra dans sa voiture et fit signe à son chauffeur, laissant son frère Edward médusé. Il retournait à son bureau s'étourdir par le travail, le seul remède qui lui convenait.

\*\*\*

Le curé Lévesque avait entrepris ses visites paroissiales en ce mois d'août 1933 pour rappeler à ses paroissiens leur devoir de capitation. Depuis que la compagnie avait mis un terme au prélèvement de la retenue sur les salaires, il avait eu du mal à se faire payer par les paroissiens. Certains n'avaient pas donné un sous depuis qu'ils résidaient à Arvida et il leur avait même dit en chaire qu'il songeait à demander l'aide financière que le gouvernement accordait aux pauvres et qu'on appelait le secours direct. Il avait cherché à obtenir de l'argent en mettant en vente des bancs d'église pour la messe dominicale mais il n'en avait vendu qu'une vingtaine. Il y avait bien sûr la crise économique qui sévissait mais ce n'était pas une raison pour s'abstenir de ses devoirs de paroissiens. Il n'avait pas ménagé ses efforts pour remplir ses devoirs du calendrier liturgique: le jour de l'An, l'épiphanie, le carême, la semaine sainte, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, l'Assomption, la Toussaint, l'Avent et Noël. Et c'était sans compter les processions qu'il avait organisées comme celle de la Chandeleur en février et celle de la Fête-Dieu en juin. Il fallait ajouter à cela les Quatre-Temps du mois de mars, la Neuvaine à St-Joseph, les dévotions des quarante heures en avril, les récitations de chapelets à la Vierge Marie en mai, la fête du Sacré-Cœur en juin et la fête de Ste-Anne en juillet. Il comptait organiser en septembre une neuvaine à Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, la sainte patronne de la paroisse qui avait été canonisée l'année de la création d'Arvida. Et il y avait aussi en octobre le mois du rosaire, la retraite des adultes et des enfants et en novembre, les cérémonies organisées pour le mois des morts. Vraiment, il se dépensait beaucoup et ses paroissiens ne lui semblaient pas en être reconnaissants. C'est dans cet esprit qu'il frappa à la porte de Bertha Marinacci. Elle ne le laissa pas entrer mais sortit sur le vaste porche.

- Que puis-je faire pour vous, demanda Bertha.
- Je fais ma visite paroissiale.
- Je ne suis pas catholique.
- Vraiment, lui dit le curé qui croyait à une échappatoire, on lui avait déjà fait le coup. Et de quelle religion êtes-vous ? lui demanda-t-il pour la questionner ensuite sur sa religion et mettre à jour son mensonge.
- La religion de mes ancêtres micmacs.
- Pouvez-vous m'en parler ?
- Je ne parle pas de ma religion avec des étrangers et je ne veux pas entendre parler de la vôtre. Je n'ai pas de compte à vous rendre.
- C'est bien ce que je croyais, dit le curé Lévesque dont les soupçons se confirmaient. Vous êtes incapable de m'en parler parce que vous êtes catholique et vous m'avez menti parce que ne voulez pas payer ce que vous devez à la paroisse.
- Elle est bien bonne celle-là. Je ne vous dois rien, je vous le répète, je ne suis pas catholique. Je crois au Grand Esprit Mentou qui est le maître de la vie, du grand mystère, dit Bertha en colère.

Elle poursuivit en lui expliquant comment ils honoraient le Grand Esprit. Le curé Lévesque comprit qu'elle disait la vérité et il s'excusa. Lorsque Bertha rentra dans sa maison, elle se dit qu'en ce temps de récession, tout le monde courait après l'argent, même le curé. Contrairement à lui, leurs sorciers ne vivaient pas aux dépens des communautés. De son côté, le curé voyait ses appréhensions se confirmer. Ce ne serait pas avec les visites paroissiales, ni avec les collectes spéciales qui ne rapportaient qu'entre cent et cent cinquante dollars, qu'il renflouerait les coffres de sa paroisse. Trois parties d'Euchre, des parties de cartes organisées au profit de la paroisse tenues au sous-sol de l'église, rapportaient mille dollars. Il soupira à l'idée qu'il vivait du jeu.

\*\*\*

Dans son bureau de New-York, Arthur Davis discutait avec Edward de la situation de la compagnie. L'année dernière, les exportations d'aluminium ne représentaient plus que le tiers de celles de 1930. Les exportations avec l'Allemagne et l'Inde avaient disparues, celles avec les États-Unis étaient devenues infimes, il ne restait que l'Angleterre et le Japon. Toutefois, l'année 1934 s'annonçait meilleure. Les industries de transport utilisaient davantage l'aluminium, l'aviation se développait et l'outillage se renouvelait sans compter la production d'ustensiles et d'articles de cuisson qui augmentait également. Puis la conversation dévia sur Andrew Mellon, leur associé qui avait dû quitter son poste de Secrétaire du Trésor américain en 1932 et qui avait accepté un poste d'ambassadeur en Angleterre. Le commerce de la compagnie avec ce pays s'en était trouvé amélioré mais ils étaient moins informés de ce qui se passait au Ministère de la Justice avec les poursuites contre la compagnie qui se poursuivaient en vertu de la Loi antitrust.

- Tu te rends compte, ça fait depuis 1921 que je les ai sur les talons. À date, j'ai dû me défendre contre une centaine de poursuites, s'emporta Arthur.
- Mais tu les a gagnées, fit Edward.
- Mais ça continue toujours. Je ne sais pas quand ils vont me lâcher.
- C'est sûr que nos concurrents voudraient voir la compagnie démantelée.
- Bien, ils ne sont pas près de voir ça. De toute façon, le commerce avec l'étranger se passe au Canada et ils ne peuvent rien contre ça. Et ici, je vais continuer de défendre la compagnie, poursuite après poursuite.
- Et que dit Andrew ces temps-ci? interrogea Edward pour changer de sujet, les poursuites judiciaires irritant trop son frère.
- Andrew m'a confié qu'il y a des rumeurs à propos du réarmement de l'Allemagne. On pourrait bien obtenir des contrats avec eux dans un avenir rapproché.

\*\*\*

En ce mois d'avril 1934, Bertha et Antonio rentrèrent tard après une soirée passée chez Alice et Tim. Ils se retrouvèrent nez à nez avec Tony, leur aîné.

- Tu me parles d'une heure pour rentrer. Et puis tu sens la bière en plus! Qu'est-ce que c'est que ces manières, on ne t'a pas élevé comme ça. Où étais-tu? S'emporta Antonio.
- J'étais allé fêter mon nouvel emploi avec les copains.
- Comment ça ton nouvel emploi?
- Ils m'ont engagé à l'usine, je commence lundi.

Son fils avait grandi, il avait 18 ans, c'était un homme et il avait tendance à l'oublier. Tony avait cherché du travail mais il n'avait obtenu que des petits boulots mais cette année, la compagnie avait recommencé à embaucher. Il lui tendit la main.

- Félicitations, fils. Tu vas faire quoi à l'usine?
- Je vais travailler au déchargement des wagons à l'usine d'anodes. Et puis je vais payer ma part pour la maison et tout ce que ça coûte.
- C'est bien fils, mais ce n'est pas parce que tu travailles que tu as le droit de rentrer à n'importe quelle heure. Tu n'as que 18 ans, tu dois être rentré à 11h00 sauf bien sûr quand tu travailles. Quand tu seras majeur à 21 ans, on en reparlera.

Antonio se coucha ce soir-là le cœur content, ils seraient deux dorénavant à apporter un salaire à la maison. Ils n'auraient plus de problèmes d'argent.

- Notre fils est devenu un homme maintenant, je ne m'y habitue pas, dit Bertha en se lovant contre Antonio.
- Moi non plus. Le temps passe trop vite.

- Et on aura l'argent dorénavant pour des frais de pharmacie, dit Bertha. J'ai bien hâte de voir de quoi cela peut avoir l'air.
- Je peux te le montrer tout de suite, je m'en suis procuré.

Ils rirent en ouvrant la boîte de préservatifs, ils s'amusèrent avec l'un deux puis redevinrent sérieux. On n'entendit plus que des grognements de plaisir.

Le lendemain matin, Bertha félicita son fils et lui servit une petite gâterie au déjeuner pour fêter l'événement. Tony prit sa mère à part pour lui dire qu'il lui refilerait un peu d'argent à chaque semaine pour qu'elle puisse aller au cinéma car il savait à quel point sa mère en raffolait. Ce serait leur secret à eux.

\*\*\*

En revenant de la messe de ce dimanche 20 mai 1934, Rose soupira quand elle vit son mari se changer après le repas et descendre au sous-sol. Il allait encore se flageller et elle n'avait rien pu faire pour lui faire passer cette habitude malsaine. Il lui avait dit qu'il ne la battrait plus et qu'il se ferait souffrir à la place. Il avait tenu sa promesse mais il lui semblait qu'il s'enfonçait dans quelque chose qu'elle ne comprenait pas. Il était devenu taciturne et ne la touchait plus pour qu'elle fasse son devoir d'épouse. Elle en était soulagée mais elle avait l'impression de vivre avec un fantôme. Elle sortit pour sentir le soleil sur sa peau et contempler son jardin qui s'épanouissait. Ses voisins, Bertha et Antonio l'avaient aidée à l'aménager et ce jardin représentait maintenant son évasion quotidienne. Elle l'entretenait d'une manière quasi scrupuleuse, pas une seule mauvaise herbe n'y poussait. Remplissant l'arrosoir, elle se mit à distribuer le précieux liquide aux plantes tout en s'imaginant leur dispenser la vie. Elle contempla deux tiges d'oignons qui poussaient l'une près de l'autre et s'imagina le plaisir qu'ils avaient peut-être à croître ensemble, comme elle en aurait eu à vivre près de Paul. Elle chassa cette pensée, elle ne devait plus penser à lui, Bertha lui

avait dit qu'il était retourné vivre auprès de son épouse et c'était mieux ainsi. Elle entendit Bertha l'appeler de sa cour et elle eut un sourire, leurs conversations mettaient un baume sur sa vie morose. Elle déposa l'arrosoir, jeta un œil vers sa maison au cas où Aleksï apparaîtrait et se rendit dans la cour arrière de Bertha qui lui apprenait qu'Antonio travaillait en lui tendant un verre de limonade.

- Tu ne devineras jamais qui est venu me rendre visite hier, fit Bertha en prenant un air mystérieux. Anne, la femme de Paul Norton.
- Qu'est-ce qu'elle voulait? demanda Rose surprise.
- Elle a tourné autour du pot un moment, puis m'a déclaré que puisque son mari fréquentait le mien, elle avait pensé à faire une visite de courtoisie. Tu penses bien que je l'ai détrompée, je ne veux pas la revoir chez moi celle-là, elle a un quelque chose que je n'aime pas du tout. C'est Tim que Paul fréquente après tout.
- Tu lui as menti, j'ai bien vu Paul ici avec Tim dernièrement.
- Tiens, tiens, tu espionnes, la taquina Bertha.
- Tu sais bien que non. Quand je vois Paul, je rentre à la maison, ce ne serait pas décent.
- Si ce que tu m'as dit d'elle est vrai, elle vous a séparé et ton mariage n'est pas valide, il repose sur un mensonge. Si c'était moi, il y a longtemps que je l'aurais quitté ton mari. Toujours est-il qu'elle cherchait à savoir si Paul te voyait. Je la voyais venir avec ses gros sabots. Je l'ai rembarée assez sec, je ne crois plus qu'elle reviendra me faire une visite de courtoisie.

Absorbée par ce que venait de dire Bertha sur son mariage, Rose n'avait pas prêté attention à la suite de l'enquête d'Anne. Son mariage reposait sur plus d'un mensonge et celui qu'elle avait fait par omission à Aleksï quand il lui avait demandé de l'épouser, ne pouvait être reproché à Anne. Elle seule en était responsable. Aleksï l'appela, inquiète elle reposa son verre et retourna chez elle. Il se tenait dans la cour arrière les bras croisés et l'attendait avec un air qui ne lui dit rien de bon. Il lui indiqua la maison d'un geste et elle rentra. Puis, il lui indiqua la porte du sous-sol d'un doigt.

- Descends avec moi. À partir de maintenant, nous serons deux à expier.
- Tu ne veux tout de même pas me flageller?
- Non, la flagellation c'est pour moi seul. Mais nous prierons tous les deux à genoux pour demander le pardon de nos fautes.

Quand elle le suivit au sous-sol, elle constata que son mari avait installé un petit autel sur lequel trônait une statue de la vierge Marie et un lampion allumé. Clouée à l'autel, une croix supportant le Christ crucifié était enduite de sang frais. Il se mit à genoux sur le ciment et lui intima l'ordre de s'agenouiller à côté de lui. Il commença à réciter le chapelet à voix haute, s'interrompit et lui ordonna de prier avec lui. Tout en récitant les paroles, Rose se demanda si son cauchemar prendrait fin un jour.

\*\*\*

Le directeur général des usines d'Arvida, Arthur Whitaker, se rendait rejoindre Paul Norton, le Dr. Riddell et Wyber, le gérant de la ville au Saguenay Country Club, pour y exercer son sport favori, le golf. C'était une belle journée de la fin du mois de juin 1934 et il était de charmante humeur. Bien que la reprise de 1932 avec le contrat du Japon n'ait pas duré et qu'il ait dû, l'année dernière réduire la production, il y avait cette année une légère augmentation de la production. Les usines étaient passées de 717 employés l'année dernière en 1933 à 738 employés cette année. L'utilisation de l'aluminium augmentait dans les industries, l'avenir s'annonçait meilleur. Le programme de relance du gouvernement américain de Roosevelt semblait porter fruit.

Le club de golf d'Arvida était situé au nord, près du quartier des cadres sur le bord de la rivière Saguenay. Il gara sa voiture, sortit son équipement de golf et rejoignit ses trois partenaires qui attendaient avec des caddies dont Vic Marinacci et ses deux amis, Howard Hurely et Fred Santoni. Whitaker joua un de ses meilleurs matches.

- Ma parole, tu joues comme un pro, fit Riddell admiratif au dernier coup joué par Whitaker.
- Quoi de neuf à la ville ? demanda Whitaker que le compliment gênait un peu.
- La location a repris, il y a 284 maisons occupées, répondit Wyber.
- J'ai pensé qu'on pourrait faire un concours d'embellissement des terrains d'Arvida. Le jardinier embauché à la ville pourrait donner des conseils aux citoyens, proposa Riddell.
- Peut-être l'an prochain, la relance est encore timide, répondit Wyber.
- Pour le sport, on pourrait former des équipes de hockey et de baseball dans les différentes usines, ça mettrait les travailleurs en forme et ça développerait l'esprit d'équipe, reprit Riddell.

Whitaker en discuta un moment avec Riddell, l'idée était intéressante et méritait réflexion. Par ailleurs, il mettait déjà beaucoup d'effort à augmenter la sécurité au travail. Il pensait aux blessures que pouvaient s'infliger les travailleurs au hockey mais aussi à la meilleure forme que l'activité physique entraînerait. Mais Whitaker avait eu une autre idée en tête en invitant Paul Norton. En se rendant au Club, il laissa entrer Riddell et Wyber mais retint Paul par la manche.

- Je voudrais te parler quelques instants seul à seul, fit Whitaker. C'est à propos de ta femme. Elle est venue me voir pour demander ton transfert dans n'importe laquelle de nos autres usines. Elle dit que tu la trompes avec la femme d'un travailleur de l'usine. Elle m'a demandé de ne pas t'en parler.
- Je ne trompe pas ma femme et tu as bien fait de m'en parler. Je suis désolé qu'elle soit venue t'ennuyer avec une autre de ses élucubrations. Elle a un problème dans la tête, si tu vois ce que je veux dire. Et puis, où trouverais-je le temps avec le travail et la musique.

- C'est ce que je me disais aussi. Et puis ce que tu fais en dehors du travail ne regarde que toi. Tu ne serais pas le premier à qui ça arrive. Je voulais seulement que tu saches pour ta femme.

Whitaker plaignait Paul de s'être marié à une femme à problèmes. Son épouse lui avait fait part de la réputation d'Anne dans le cercle de ses amis. On la soupçonnait de mentir pour se rendre intéressante. Son épouse lui avait même raconté qu'Anne avait prétendue appartenir à la noblesse française alors qu'à ses débuts dans leur cercle, il était manifeste qu'elle ne connaissait pas les bonnes manières. Whitaker avait posé plusieurs questions à Anne et il avait relevé des contradictions. Il avait donc décidé de croire les propos rapportés par son épouse et d'en parler à Paul.

Ayant suivi Whitaker à l'intérieur du Club, Paul avait demandé une bière qu'il buvait silencieusement pendant que ses trois partenaires discutaient. L'alcool demeurait disponible pour les cadres dans le cadre d'un club privé. Assis dans son confortable fauteuil, il regardait la pelouse bien entretenue par la fenêtre tout en songeant au problème que posait Anne dans sa vie. Malgré la promesse qu'elle lui avait faite quand il avait accepté de revenir chez lui, elle avait recommencé à lui faire des scènes de jalousie et il fuyait la maison. Quand il ne jouait pas de la musique, il allait chez Tim et l'accompagnait même chez Antonio. Il était toujours ravi quand Antonio l'invitait, il buvait son vin de pissenlit avec délectation et se sentait dans un état second en songeant que Rose était tout près de lui. Même s'il ne la voyait pas, il la savait tout à côté à vaquer à ses occupations et il se contentait de cette simple proximité.

\*\*\*

Vendredi le 15 février 1935, Tony, le fils d'Antonio Marinacci, préposé à l'accrochage de ponts roulants à l'usine d'anodes, chuta du haut d'un wagon. Antonio qui travaillait de nuit, fut réveillé par Bertha.

- C'est Tony, il a eu un accident à l'usine, il est à l'hôpital.
- C'est grave ? demanda Antonio qui avait du mal à se remettre les idées en place.
- Assez semble-t-il, Alice est ici et nous demande de venir, dit Bertha qui réprimait ses sanglots.

Antonio s'habilla précipitamment et questionna Alice qui était restée près de la porte d'entrée. Elle avait l'air grave.

- Il est en mauvais état, le pire est à craindre, il faut faire vite, dit Alice qui était au supplice d'avoir à leur apprendre une mauvaise nouvelle.
- C'est si grave que ça, répondit Antonio qui avait l'impression que son cœur s'était arrêté de battre.

Alice fit oui de la tête et ils s'empressèrent de mettre leur manteau et coururent presque jusqu'à l'hôpital situé à cinq minutes de la maison. Lorsqu'ils arrivèrent, le Dr. Riddell les attendait. Il leur apprit que Tony venait de succomber à ses blessures. Il n'avait pas repris conscience depuis sa chute. Ils entrèrent dans la chambre où il reposait. En le contemplant, Antonio et Bertha virent leur vie basculer ce jour-là. Bertha se mit à sangloter en caressant le visage enflé de son fils. Antonio se tenait debout près du lit, blanc comme un linge. Toutes ses émotions, ses pensées étaient comme figées en lui. Il avait du mal à réaliser que c'était bien son fils aîné qui était là, sans vie.

Les obsèques se déroulèrent comme dans un rêve pour Bertha et Antonio. Le corps sans vie de leur fils dans le cercueil, les prières, les visiteurs, les funérailles, le cimetière, tout cela n'avait pas de sens pour eux. C'était un cauchemar et ils allaient se réveiller. Avec les jours qui passaient, ils constataient son absence, sa place vide à la table, l'escalier qu'il ne descendait plus le matin pour prendre le petit déjeuner et la porte d'entrée qu'il ne

franchissait plus. C'est par le cumul de ces absences qu'ils finirent par prendre réellement conscience de la mort de leur fils. Avec cette prise de conscience, ce fut le dégel de leurs émotions et la douleur s'avéra atroce, au-delà des mots.

\*\*\*

En revenant du bureau, Arthur Davis ne prit pas le temps de savourer la douceur de ce mois de mai 1935. Depuis le début de l'année, ses déplacements s'étaient multipliés car il devait sans cesse rechercher de nouveaux marchés pour vendre son aluminium. Il rentrait de plus en plus tard, sa grande maison vide le rebutait. Il refit machinalement son petit scénario dans lequel Elizabeth vivait toujours. Après les premières années de mariage, il avait été plutôt distant avec elle, ses affaires l'occupaient entièrement. Mais depuis leur voyage en Suisse, il s'était montré de plus en plus attentionné envers elle. Sa sollicitude, sa patience, sa douceur l'avaient touché droit au coeur. Il s'imagina la surprendre avec un bouquet de roses rouges qu'il lui aurait achetées.

- C'est pour moi? dirait Elizabeth surprise.
- Bien sûr, mon ange, je n'oublierais pas notre anniversaire de mariage tout de même, répondrait Arthur en allant l'embrasser.

Elizabeth deviendrait rose de plaisir et il sortirait de la poche de son veston un écrin de velours qu'il lui tendrait avec un petit sourire en coin. Lorsqu'elle l'ouvrirait, elle serait éblouie par l'éclat des diamants du collier et des boucles d'oreilles.

- J'aimerais que tu les portes ce soir, je t'amène souper.
- Arthur, ils sont magnifiques!
- Les affaires reprennent et c'est normal que tu en profites.
- Ça s'est amélioré tant que ça, dirait Elizabeth en contemplant les bijoux.

- Mes carnets de commande se remplissent. On est revenu au niveau de production d'avant la crise.

Arthur souriait à Elizabeth puis il revint à la réalité, il était seul, horriblement seul. Ces petites rêveries lui faisaient du bien pour un moment et l'instant d'après, le réveil était toujours brutal. Il monta se coucher.

\*\*\*

Whitaker circulait sur l'emplacement du chantier de la nouvelle usine de production d'alumine que l'on commençait à construire en ce mois de juin 1935. Il était à la recherche de Cuningham qui dirigeait le chantier de construction assisté de Parsons. Cette usine remplacerait celle que l'on avait fermée en 1931 parce que le procédé à sec qui était employé n'était pas rentable. Il laissait filtrer trop d'impuretés dans l'alumine, ce qui n'était pas le cas de ce nouveau procédé Bayer qui serait utilisé dans la nouvelle usine. Selon ce procédé, la bauxite, mélangée à de la soude caustique, passait par un processus de filtration et de précipitation pour ensuite être décomposée, lavée et calcinée. Le procédé Bayer nécessitait donc un vaste ensemble composé de kilomètres de tuyauterie, d'autoclaves, de filtres, de décomposeurs, de cuves d'attente et de lavage ainsi que de fours de calcination.

- Je vous cherchais, fit Whitaker quand il aperçut Cuningham et Parsons. Comment ça se passe ?
- Bien, comme tu vois, on coule les fondations, répondit Cuningham.
- Pour vos besoins de main d'œuvre, le bureau du personnel s'en occupe actuellement. Ça va faire pas mal de monde, trois cents ouvriers, précisa Whitaker.
- Il y a aussi les entrepôts de bauxite et ceux destinés à l'alumine à construire, ajouta Parsons.
- Quand comptes-tu terminer ? demanda Whitaker à Cuningham.
- Si tout va bien, vers le mois de février.

- J'ai aussi transmis tes besoins en main d'œuvre pour faire fonctionner l'usine au bureau du personnel, fit Whitaker à Parsons qui en serait le contremaître général.
- D'après mes calculs, ça va nécessiter une centaine de travailleurs, répondit Parsons.
- J'ai appris que tu étais un ancien joueur de football de l'Université McGill. Quand l'usine sera construite, serais-tu intéressé à monter une équipe ici à Arvida.
- Ça se pourrait. Vous voulez monter une équipe ?
- Je te présenterai au maire Riddell, il a monté tout un programme d'équipes sportives qu'il veut mettre sur pied.

Whitaker repartit satisfait. Il était venu voir le chantier juste pour sentir à nouveau l'activité qui reprenait aux usines d'aluminium d'Arvida. L'an dernier, les commandes avaient repris et en avril de cette année, il avait rouvert une quatrième salle de cuves. Plus de 900 travailleurs oeuvraient dans les usines, la prospérité était enfin de retour.

À la fin de l'année scolaire 1935, Vic Marinacci avait terminé sa neuvième année. Il n'y avait pas de dixième année à l'école secondaire d'Arvida et de toute façon, même s'il y en avait eu une, il n'y serait pas allé. Il considérait qu'à seize ans, il était en âge de travailler et ce qu'il voulait le plus au monde, c'était d'aller travailler aux usines comme son père et comme ses deux meilleurs amis, Howard Hurley et Fred Santoni dont les pères les avaient fait entrer aux usines. Il les enviait. Fred était devenu commis au bureau du personnel et Howard travaillait à l'atelier de fabrication des pièces. Son père à lui ne chercherait jamais à le faire entrer aux usines car il était radicalement contre cette option. Depuis le décès de Tony en février, son père avait interdit à ses enfants de travailler aux usines d'Arvida. Ils pouvaient travailler partout ailleurs mais il n'était pas question qu'un autre de ses fils y perde sa vie. Son père avait pris un ton qui excluait toute discussion et Antonio ne plaisantait pas sur le respect des consignes qu'il donnait à ses enfants. Son frère aîné Peter n'était pas concerné par la question parce qu'il avait trouvé à s'embaucher comme commis au magasin d'alimentation d'Arvida.

Depuis que son ami Fred lui avait appris qu'on embauchait une masse de travailleurs pour construire une nouvelle usine, il n'avait qu'une idée en tête, c'était de s'y faire embaucher. Il avait donc pris la décision de se rendre au bureau du personnel et il suivit les indications que Fred lui avait données. On l'embaucha sur le champ comme manœuvre et à la fin de sa première semaine de travail, il rejoignit ses deux amis qui l'attendaient le vendredi soir au petit restaurant du centre-ville. Ils étaient attablés devant un cola.

- Alors, cette première semaine ? demanda Howard quand Vic s'installa avec eux.
- Les deux premiers jours, j'étais sur les talons à la fin de la journée mais là, ça va, je crois que j'ai pris le rythme, répondit Vic qui demanda ensuite un cola au serveur.
- Et qu'est-ce que tu vas faire pour ton père ? s'enquit Fred.
- Je lui ai dit que je m'étais trouvé du travail dans un commerce de la ville voisine de Kénogami. J'attends toujours un peu avant de rentrer chez moi.
- Mais il va bien voir que ton chèque de paye vient des usines d'Arvida. Comment tu vas faire ? s'inquiéta Howard.
- Je suis passé à la banque et j'ai ouvert un compte. J'y changerai ma paye et je vais dire à Papa que le patron n'a que moi comme employé et qu'il me paie en argent comptant.
- Bon, où va-t-on fêter ça ? Chicoutimi, Jonquière ou Kénogami ? demanda Fred.
- Nulle part, je n'ai pas encore eu de paye, répondit Vic.
- On t'invite. Tu nous remettras ça à ta prochaine paye, proposa Howard.

Ils prirent le train jusqu'à Kénogami, entrèrent dans un hôtel où on servait de la bière et n'eurent pas le temps de se souler. Ne parlant qu'anglais dans une ville francophone, les clients commencèrent par les regarder de travers, puis les insultèrent en français et voyant qu'ils ne semblaient pas comprendre, ils y mirent un peu d'anglais et la bagarre éclata. Vic de taille et de constitution moyenne ainsi que Fred, petit et grassouillet, furent malmenés et même Howard, le plus costaud avec son mètre quatre-vingt-cinq et une musculature assez développée, n'eut pas un meilleur sort. Noyés sous le nombre, ils mangèrent une raclée. Ils retournèrent clopin-clopant attendre le train qui les ramènerait à Arvida.

\*\*\*

Au début août 1935, Vic apprit par son ami Fred que la compagnie était à la recherche de soudeurs et qu'elle en formait. Il alla donner son nom et on lui fit suivre la formation mais l'endroit où il faisait son apprentissage se situait près de l'endroit où travaillait son père. Il surveillait toujours s'il ne l'apercevrait pas lorsqu'il devait circuler près des salles de cuves mais c'est son père qui l'aperçut. Le sang d'Antonio ne fit qu'un tour et il lui courut après.

- Qu'est-ce que tu fais là ? aboya Antonio, fou de rage.
- Je poursuis une formation de soudeur, lui répondit Vic dans ses petits souliers.
- Sans ma permission. Je t'avais interdit de travailler aux usines. Je te rappelle que tu n'es pas encore majeur et que pour l'instant c'est moi qui décide. Tu t'en vas d'ici immédiatement. Tu peux être sûr qu'on va s'en reparler quand je vais rentrer.
- Je dois avertir mon superviseur avant, répondit Vic qui voyait tous ses espoirs s'envoler.

Antonio tourna les talons et Vic alla trouver son superviseur pour lui raconter la violente opposition de son père. Ce dernier lui demanda de l'attendre, il irait lui parler. Vic ne se faisait pas d'illusions mais il conservait tout de même un mince espoir. Il fit une prière à Tony pour que son père se laisse convaincre par son superviseur. Lorsqu'il revint au bout d'une trentaine de minutes, il se porta à sa rencontre.

- Ça n'a pas été facile mais j'ai fini par le convaincre.
- Qu'est-ce que vous lui avez dit pour le faire changer d'avis, demanda Vic qui n'en croyait pas ses oreilles.
- Que tu avais du talent, qu'une chance comme ça ne se présenterait pas souvent, que c'était un métier d'avenir, que ton salaire et tes chances d'avancement étaient supérieurs à bien des travailleurs.

Un miracle s'était produit, il remercia son superviseur et il remercia mentalement Tony. Dorénavant, il n'aurait plus à mentir à son père, il était immensément soulagé. Quand il rentra le soir, toute la famille s'installa pour souper. C'est à peine s'il jetait des regards à son père. Lorsque le repas fut terminé, Antonio lui demanda de venir le rejoindre dans son potager. Depuis le décès de son fils Tony, Antonio s'était réfugié dans sa serre et son jardin pour tenter d'endiguer sa peine. La vie avait repris son cours, il avait d'autres enfants mais la perte de son aîné avait laissé un grand vide dans son cœur. Il songea au jour où il l'avait réprimandé sur l'heure à laquelle il rentrait. Pauvre Tony, il n'avait pas pu profiter de sa jeunesse et il s'en sentirait toujours coupable. Pourquoi l'avait-il laissé travailler à l'usine! C'était un endroit beaucoup trop dangereux. Maintenant, son fils Victor y travaillait aussi. Les pensées se bouscuaient dans sa tête et il vit approcher son fils Vic dont la ressemblance avec Tony le troublait, c'était celui de ses enfants qui lui ressemblait le plus. Il n'aurait pas su dire ce qui s'était passé cet après-midi mais c'était comme si, l'espace d'un bref instant, Tony s'était tenu à côté du superviseur pour l'implorer en faveur de Vic. Son fils avait terminé sa neuvième année, c'était beaucoup plus que ce qu'il comptait comme années d'étude et le superviseur lui avait bien fait valoir que si on lui offrait cette formation, c'était une chance d'occuper un emploi d'avenir bien rémunéré. Il ne pouvait pas empêcher ses fils de vouloir construire leur avenir et il était normal qu'ils veuillent suivre son exemple.

- Pourquoi m'as-tu menti ?
- À cause de la mort de Tony.
- J'ai seulement voulu te protéger.
- Je sais Papa, je suis désolé de t'avoir menti.
- Ne le refais plus jamais. Je vais devoir te sévir pour ce que tu as fait. Je vais enlever l'argent de poche que je t'aurais remis sur ton salaire pour tout un mois.

Vic était tellement soulagé que la punition lui sembla mince à côté des possibilités d'avenir qu'il entrevoyait maintenant.

\*\*\*

Le soleil éclairait les dernières feuilles de cet automne 1935 que Rose admirait avec un sourire. Elle souriait plus souvent maintenant qu'un véritable miracle s'était produit dans son couple. Elle en avait eu assez des longues périodes de prière à genoux sur le ciment du sous-sol en compagnie de son époux. Alors qu'il y avait déjà une heure qu'elle était agenouillée auprès d'Aleksi à marmonner des je vous salue Marie lors d'une des dernières belles soirées de la fin de l'été, une rage soudaine s'était emparée d'elle. Elle s'était levée, avait remonté l'escalier du sous-sol et elle était sortie dans le jardin admirer la pleine lune. Aleksi avait fini par la rejoindre et quand elle l'avait senti derrière elle, elle lui avait parlé sans se retourner.

- Cela suffit. Le temps des prières et des sacrifices est terminé.
- Vous êtes enfin venu.

Rose se retourna pour voir son mari s'agenouiller devant elle, les mains jointes, son regard transfiguré.

- Ô Vierge Marie, indiquez-moi tout ce que vous attendez de moi, je le ferai.
- Ne prie plus mais sois un bon époux. Arrête de te torturer, fit Rose qui commençait à comprendre qu'il la prenait pour la Vierge.
- Mais mon âme est noire, je ne peux pas être un bon époux.
- Ton âme est désormais devenue pure. Je te le répète, sois un bon époux, un époux aimant envers ta femme, rends la heureuse, ce sera ta prière. Et maintenant, ferme les yeux et répète ce que je viens de dire.

Pendant qu'Aleksi avait les yeux fermés et qu'il répétait ses paroles, elle le contourna et mit les mains sur ses épaules.

- À qui parles-tu? lui demanda Rose.
- À la Vierge Marie, elle était là à l'instant dans le clair de lune, elle m'est apparu, fit Aleksi en se relevant et en prenant les mains de Rose. Elle m'a pardonné, mon âme est redevenue pure, elle m'a demandé de ne plus prier et de te rendre heureuse.

- Et que comptes-tu faire?
- Te rendre immensément heureuse.

Depuis cette soirée, Aleksi avait été transformé, elle ne le reconnaissait plus. Il était devenu joyeux, drôle, poétique, s'était remis à jouer de la guitare, il travaillait avec elle au jardin, il l'amenait au cinéma, lui achetait des vêtements et surtout, il s'était appliqué à devenir un époux d'une tendresse qui lui coupait le souffle. Elle avait fini par connaître le premier orgasme de sa vie et elle l'avait regardé avec des yeux neufs. À cette évocation, elle s'était mise à balancer son sac de provision comme une écolière en empruntant la rue Davy qui menait chez elle. Ce soir, elle lui ferait un excellent souper de son pays.

\*\*\*

Au quai de Port-Alfred, les bateaux amenant les matières premières à la compagnie d'aluminium et repartant avec des lingots, s'étaient succédé pendant tout l'été. Il y avait eu beaucoup de travail pour les débardeurs et l'un d'eux, Albert Boivin, s'en félicitait. Il avait même acheté une bicyclette pour faire le parcours de sa maison à Bagotville jusqu'à Port-Alfred. En ce début septembre, il se hâtait de revenir à la maison car il allait reconduire sa fille aînée, Gaëtane, à l'école normale à Chicoutimi où l'on formait les enseignantes. Elle y passerait l'année comme pensionnaire, Chicoutimi étant trop loin de Bagotville pour faire le trajet quotidiennement. Son épouse Marie-Blanche et lui avaient craint un moment de ne pas avoir suffisamment d'argent pour l'y envoyer mais avec la reprise des activités de la compagnie, il n'y avait plus rien à craindre. Son contremaître lui avait même dit que le nombre de bateaux augmenterait dans les prochains mois.

Gaëtane Boivin avait terminé sa malle et attendait stoïquement son père. Elle adorait les études mais elle aurait préféré le métier d'infirmière. Sa mère était demeurée inflexible sur

le sujet, elle se devait de respecter la tradition familiale qui voulait que l'aînée des filles soit enseignante. Sa grande amie, Rita Paré, vint la saluer.

- Tu vas me manquer Gaëtane. Les veillées sans toi, ce ne sera plus pareil, soupira Rita.
- Je te trouve chanceuse Rita de pouvoir continuer d'aller danser. Tu penseras à moi quand tu danseras, répondit Gaëtane.

À quinze ans, la danse aux veillées et son amie Rita étaient ce qui comptait le plus au monde pour Gaëtane Boivin. La danse, elle allait devoir s'en priver pendant de longs mois.

\*\*\*

Depuis le mois d'octobre, Antonio exerçait l'emploi de cuviste qu'il convoitait aux salles de cuves. Il devait alimenter continuellement les cuves en acier d'un mélange d'alumine et de cryolithe et surveiller constamment que le courant à haute tension se maintienne entre les anodes et la cathode. Comme les cuves étaient montées en séries, la variation de courant électrique dans l'une d'elle affectait aussi les autres. Pendant ce processus d'électrolyse continu, il fallait aussi remplacer les anodes consommées et siphonner l'aluminium qui tombait au fond de la cuve. Cet aluminium était ensuite transporté dans des salles où il était coulé en lingots. Le cuviste devait aussi casser la croûte qui se formait sur le dessus des cuves avec une masse et une barre de métal car elle empêchait les gaz de s'échapper et arrêtait le processus d'électrolyse. Pour le moment, Antonio apprenait le travail auprès d'un cuviste expérimenté.

- Il faut que tu ajoutes pas mal plus d'alumine que ce que les ingénieurs conseillent sinon l'aluminium est moins pur et c'est notre salaire à tous qui va en pâtir.
- Comment ça ? demanda Antonio surpris.

- À notre salaire, s'ajoute une prime qui varie selon la pureté du métal qu'on produit. La prime varie selon chaque salle de cuves et chaque quart de travail. Elle représente de 25% à 30% du salaire. C'est important que tu respectes à la lettre tout ce que je vais te montrer.

Antonio s'activa toute la journée dans une chaleur accablante, ajoutant l'alumine, remplaçant les anodes et cassant les croûtes au-dessus des cuves en fusion. Il eut à peine vingt minutes pour prendre son repas qu'il mangea près des cuves. Lorsqu'il rejoignit son vestiaire en fin de journée, il était exténué. Il se rendit aux douches en compagnie de Tim.

- Et puis, cette première journée? demanda Tim.
- C'est éreintant mais je vais m'y faire, répondit Antonio en se dévêtant. Il avait apprécié d'être aussi occupé ce qui l'avait détourné de ses pensées moroses sur la mort de son fils.
- Je ne sais pas comment tu fais pour supporter cette chaleur. C'est le pire endroit, au-dessus des salles de cuves. Moi, je ne pourrais pas, dit Tim en se savonnant.
- Petite nature, va, blagua Antonio qui se savonna à son tour.

Tim fut surpris de la blague. Depuis la mort de son fils, Antonio ne riait plus, ne parlait pas beaucoup et semblait perdu dans ses pensées la plupart du temps. Il se dit que sa blessure commençait à se cicatriser et il en fut heureux pour son ami.

- C'est ma nature d'Irlandais qui veut ça. Donne-moi n'importe quel travail à faire au grand air ou au froid, tu verras si je suis une petite nature.
- Je ne comprends pas pourquoi tu restes à travailler dans une salle de cuves. Je te verrais davantage dans un entrepôt au frais.

Tim considéra la question en s'habillant. Il réfléchit qu'Antonio avait sans doute raison. En marchant jusqu'à chez lui dans les rues d'Arvida, il pensa aux démarches qu'il ferait le lendemain pour travailler aux nouveaux entrepôts. Lorsqu'il rentra, Alice n'avait pas son

air habituel, elle semblait fébrile. Elle lui raconta qu'il y avait eu un grave accident d'automobile à l'entrée de la ville. Un couple était mort sur le coup et leur petite fille inconsciente avait été admise à l'hôpital.

- Mon Dieu, pauvre petite, compatit Tim qui s'assied à la table de la cuisine. Qui sont-ils ?
- Monsieur et Madame Jean-Baptiste Perron. Leur fille se prénomme Élise, elle a six ans.
- Pauvre enfant, ce sera un choc quand elle se réveillera.
- Je me demandais si on ne pourrait pas l'adopter. Je ne suis toujours pas enceinte et je doute de le devenir un jour. Avec mon précédent mari, ça n'a pas fonctionné et pas plus avec toi. Je crois que le problème, c'est moi.
- Si ça te rend heureuse, pourquoi pas ?

Heureuse, Alice alla se jeter au cou de Tim. Plus tôt en après-midi, lorsque le Dr. Riddel avait été appelé au chevet d'un autre patient, Alice était restée seule avec la petite et elle lui avait caressé le front. Si elle avait été sa petite fille, Alice aurait hurlé à mort de la voir ainsi dans le coma. Mais cet enfant venait de perdre ses parents, peut-être serait-elle mieux de ne pas se réveiller. Bien que ce fût inutile, Alice avait quitté la petite sur la pointe des pieds comme si elle craignait de la réveiller. En rentrant à la maison, elle avait continué de penser à cette petite patiente. Et si elle se remettait? Et si elle était seule au monde, est-ce qu'elle l'adopterait? Peut-être que Dieu avait répondu à ses prières et lui avait donné l'enfant qu'elle souhaitait? Et maintenant, Tim acceptait la perspective d'une adoption. Cette nuit-là, Alice eut un sommeil agité après l'amour.

Toute la journée du lendemain, Alice passait souvent voir la petite Élise et se mit à imaginer sa vie avec cette enfant. Le surlendemain, lorsqu'elle prit son service, on l'informa que la petite Élise était morte la veille en fin de soirée. Elle se rendit auprès du lit qu'elle avait occupé et se mit à pleurer.

\*\*\*

La cérémonie du dixième anniversaire de fondation de la paroisse Sainte-Thérèse-de-L'Enfant-Jésus fut célébrée le 29 novembre 1935 en grandes pompes. Tout le gratin d'Arvida y assistait ainsi que l'évêque de Chicoutimi, Mgr Charles Lamarche. L'église était bondée, le maire avait offert de magnifiques gerbes de fleurs pour souligner l'occasion et Mme Rimmer, accompagnée de la chorale, avait présenté un programme musical soigné. Le maire Riddell avait organisé une petite fête chez lui pour clôturer l'événement. Le curé Lévesque, accompagné de Mgr Lamarche, circulaient parmi les invités et recevaient leurs félicitations avec un plaisir évident. Puis, ils rejoignirent le maire Riddell et le directeur des usines Whitaker.

- La paroisse s'est agrandie en dix ans, fit le curé Lévesque. On a célébré 639 baptêmes et 89 mariages contre 35 sépultures d'adultes et 50 sépultures d'enfants.
- En effet, la ville compte maintenant 1737 citoyens avec la reprise de la demande d'aluminium, ajouta le maire Riddell.
- Avec l'augmentation de la production, on emploie cette année 960 travailleurs. On a embauché toute la main d'œuvre disponible à Arvida. On cherche maintenant de la main-d'œuvre en dehors de la ville, confirma le directeur général des usines Whitaker.
- Justement, puisque les affaires de la compagnie s'améliorent, pourrait-on revenir à l'entente que nous avons auparavant, s'empessa de proposer Mgr Lamarche. La compagnie pourrait prélever à chaque travailleur une heure de salaire par semaine ou un minimum d'un dollar par mois pour le paiement de leurs obligations chrétiennes envers leur église.
- Ça pourrait se faire, approuva Whitaker.
- Que le Seigneur vous bénisse, s'exclama dans sa jubilation, le curé Lévesque qui se félicitait d'avoir réussi à impliquer son évêque dans sa démarche.

Il ressentait un immense soulagement car il n'aurait plus à solliciter interminablement ses paroissiens. L'argent lui serait versé sans qu'il ait à faire quoi que ce soit. Il songea qu'il

conserverait tout de même les rémunératrices parties de cartes organisées au profit de sa paroisse. Elles rapportaient trop.

\*\*\*

En ce début décembre 1935, Vic releva son masque de soudeur, inspecta le travail qu'il venait d'effectuer, il était impeccable. Il aurait terminé sa journée dans une vingtaine de minutes, le temps de finir cette dernière soudure. La formation avait duré trois mois. Comme on ne trouvait que de la documentation anglaise pour certains métiers spécialisés tel le soudage, on privilégiait donc des jeunes formés à l'école anglaise d'Arvida. Ce même facteur avait joué dans l'embauche de Fred au bureau du personnel car tous les documents de la compagnie étaient rédigés en anglais. Il en allait de même pour Howard qui travaillait à la fabrication d'outils. Vic travaillait maintenant sous la supervision de soudeurs plus expérimentés et la plupart du temps, il réparait des pièces aux salles de cuves. Il s'appliquait pour exécuter les soudures les plus parfaites possibles. À la maison, les relations avec son père n'avaient cessé de s'améliorer. En comptant son père, sa mère, ses six frères et sa jeune sœur, ils étaient dix à maison. Il se sentait fier de pouvoir contribuer à gagner la vie de la famille et il avait continué de remettre son salaire à son père qui lui versait son argent de poche. Il s'en servait même pour gâter les plus jeunes. Il avait offert à son plus jeune frère Robert, que tout le monde appelait Roby, un lapin en peluche. Il avait tellement traîné ce lapin partout que maintenant, tous l'appelaient Bunny.

En sortant de l'usine, Vic sourit en voyant la neige tomber. Il neigeait depuis quelques jours et ce soir, il irait jouer au hockey avec ses copains et flirter après avec les filles. Lorsqu'il entra dans la maison, Bunny pleurait à chaudes larmes.

- Il a perdu son lapin, dit Bertha à Vic. On l'a tous cherché mais on ne le trouve pas et il est inconsolable.

- Je vais t'en acheter un autre, dit Vic en s'installant dans la berceuse avec son petit frère sur ses genoux pour le consoler.
- Je n'en veux pas, ce ne sera pas mon lapin.

Antonio appela tout le monde pour s'asseoir à la table. Bunny ne voulait pas manger et Antonio dit à Vic qu'il le gâtait trop cet enfant. Tout le repas se déroula en blaguant un peu sur le lapin de Bunny qui ne comprenait pas la moitié de ce qui se disait. Après le repas, Vic alla rejoindre ses deux amis à la patinoire extérieure. Howard plaisait à toutes les filles, grand, costaud, de beaux traits, des cheveux fournis et légèrement vagues. Fred, plus petit et un peu rondouillard, avait le teint rougeaud, une figure ronde dont les traits demeuraient tout de même assez harmonieux. Vic, de taille moyenne, brun de teint, le cheveu lisse et noir, avait hérité du nez rond de sa mère, un nez irlandais mais aussi des grands yeux des méditerranéens. Après avoir chaussé leurs patins, les trois amis s'élancèrent. Habituellement, Howard exécutait les mises en échec pendant que Fred faisait diversion et que Vic, excellent patineur, se faufilait avec la rondelle et comptait des buts. Ce soir, ils jouaient contre l'équipe de la ville voisine de Kénogami et ils s'étaient bien promis de se venger de la raclée qu'ils avaient subie dans cette ville. Ils comptèrent trois buts et l'équipe de Kénogami commença à jouer de manière beaucoup plus robuste : coups de bâtons, coups d'épaule, bâtons dans les jambes des joueurs pour les faire trébucher. Des bagarres éclataient de temps à autre mais le jeu continuait. Puis Howard qui patinait à toute vitesse pour récupérer la rondelle, heurta un joueur qui ne l'avait pas vu venir. Le joueur tomba à la renverse et demeura un moment étendu sur la glace, inconscient. Quand il revint à lui, on l'aida pour quitter la patinoire. Les autres joueurs jetèrent leurs bâtons et s'en prirent à l'équipe d'Arvida. La bataille devint générale et l'arbitre arrêta définitivement le match. La bagarre s'étira encore un peu puis les coups cessèrent.

- Tu parles d'une bande d'abrutis, pesta Howard en essuyant le sang qui lui coulait du nez avec le revers de la manche de son gilet de hockey passablement abîmé.
- Ils ont cru que tu avais fait exprès de blesser un joueur, expliqua Vic qui boitait.
- Je ne l'ai vu qu'au dernier moment, il était trop tard, je suis rentré dedans, ça arrive, je ne l'ai pas fait exprès, se justifia Howard.

- Il regardait ailleurs quand tu l'as heurté, dit Fred qui avait peu participé à la bagarre.
- Il n'y a pas que ça, rétorqua Vic. Je crois qu'ils ne peuvent pas nous blairer parce qu'on parle anglais.

Des filles de l'assistance vinrent les complimenter, surtout Howard, qui avait beaucoup de succès auprès de la gent féminine. Elles s'indignèrent des coups retors de l'équipe adverse et les assurèrent qu'ils avaient bien fait de défendre l'honneur de l'équipe. Les trois amis furent flattés de l'effet qu'ils avaient produit sur les filles. Après la bagarre, vint donc le temps du flirt. Vic remarqua une jeune fille aux magnifiques yeux verts, à la bouche rose bien dessinée et qui portait une cascade de cheveux châtain que son bonnet de laine avait peine à retenir. Elle se prénomrait Gladys et ce soir-là, il en rêva.

\*\*\*

Le 31 décembre 1935, il y avait une soirée de danse dans le sous-sol des bureaux de l'Aluminum Company of Canada Limited pour la fête du nouvel an. Aleksi avait amené Rose danser mais Paul ne l'avait pas encore vue dans sa robe neuve qu'elle étrennait pour l'occasion. L'orchestre de Paul joua des airs de Bing Crosby, Louis Armstrong, Glen Gray et Jimmie Lunceford puis soudain il vit Rose et s'arrêta de chanter. Il s'était tellement habitué à chanter en pensant à elle que de la voir là en chair et en os l'avait stupéfié. Tout le monde le regardait, Tim lui fit un signe d'interrogation en s'avançant à sa hauteur avec son violon et Paul se remit à chanter. Puis, il remarqua que Rose souriait à son époux, l'enlaçait, elle semblait heureuse. À l'entracte, il rejoignit en compagnie de Tim, la table où l'attendait Anne en compagnie d'Alice. Il écarquilla les yeux quand il vit Rose et Aleksi à la table voisine.

- Fameux la musique, je vous félicite, fit Aleksi en se levant et lui serrant la main ainsi qu'à Tim.

- À la longue, on améliore notre répertoire, commenta Tim qui prit le verre qu’Alice lui tendait.
- Je suis heureux que vous ayez apprécié, répondit Paul en jetant un regard vers Rose.
- J’ai adoré danser avec mon époux. Personne ne danse mieux que toi, Aleks, ajouta Rose en souriant à son époux.

Pendant que la conversation roulait sur les talents de danseur de chacun, Paul se demandait s’il n’était pas le jouet d’une hallucination. Aleks semblait un autre homme et Rose, que dire de Rose qui ne semblait n’avoir des yeux que pour son époux. Il l’écoula rire des blagues que formulait son époux. Quel jeu jouait-elle? Il demeura silencieux tout le long de la pause, cherchant à capter le regard de Rose mais ses yeux semblaient le fuir. Il se dit qu’avec la jalousie latente d’Aleks, elle n’avait peut-être pas le choix et donnait le change. Peut-être que son époux l’avait amenée pour la tester. Ça ne ressemblait pas à Aleks cette personnalité joyeuse et bête en train. Mais Rose était présente, tout près de lui et c’était tout ce qui comptait. Il la mangeait des yeux quand personne ne regardait dans sa direction.

Vic cherchait des yeux Gladys qu’il n’avait pas revue depuis la première fois qu’il l’avait rencontrée en novembre dernier. Elle ne semblait pas être venue à la soirée. Howard et Fred avaient invité des filles à danser et Vic se décida à faire comme eux, il invita une fille à danser car ce soir, il avait envie de s’amuser, l’atmosphère étant plutôt lugubre à la maison depuis la mort de Tony. Howard avait invité une autre jeune fille qui le mangeait des yeux et un gars s’interposa comme il l’invitait à s’asseoir avec lui. Le ton monta et les poings aussi. Vic et Fred vinrent à la rescousse de leur ami pendant que d’autres retenaient son adversaire. Le personnel intervint et on les pria de sortir.

- Avec toi, c’est rare qu’on puisse finir une soirée de danse, soupira Fred.
- Je ne le fais pas exprès, déclara Howard en rajustant son veston.
- Je me demande ce que tu leur fais, dit Vic.
- C’est mon charme, je n’y peux rien.

Dans le clair de lune, la ville était silencieuse et la neige crissait sous leurs pas. Howard, Fred et Vic parlèrent de leurs amours compliqués, Howard parce qu'il avait toujours un rival dans les jambes, Fred parce que rien ne marchait et Vic parce que celle qu'il convoitait demeurait inaccessible.

À la fin de la soirée, Paul rangea son instrument dans son boîtier dans un état second. Il avait pu se repaître de la présence de Rose en la regardant danser toute la soirée. Qu'elle était jolie! Il comprenait qu'elle n'avait pas pu lui jeter un regard pour ne pas réactiver la jalousie de son mari. Tout au long de la soirée, il s'était imaginé danser avec elle, la tenant dans ses bras, lui souhaiter une excellente année 1936 dans un baiser langoureux. Oui, vraiment, 1936 commençait sous de bons augures.

\*\*\*

À la messe du nouvel an 1936, le curé Lévesque s'emportait dans son sermon. Il dénonçait les péchés qui se commettaient par les touchers, les regards, les étreintes et les embrassements au cours de noces extravagantes, de bals et de soirées dansantes. L'alcool et la danse étaient source de délectations mauvaises. Assise dans l'assistance, Bertha n'écoutait pas. Elle parlait à son fils décédé. Depuis sa disparition, elle s'était rappelé la façon dont elle avait reçu le curé et elle s'était dit qu'elle s'était mise son dieu à dos et le Grand Mentou n'avait pas pu la protéger. Elle avait assisté à la messe une première fois pour l'amadouer afin qu'il ne s'en prenne pas à son mari ou à un de ses enfants. Et cette fois-là, elle avait senti la présence de Tony pour la première fois. Elle lui avait parlé et il lui avait semblé entendre ses réponses. Depuis, elle revenait régulièrement pour lui parler, que ce soit à la messe ou à d'autres moments.

- Si tu savais comment tu me manques, comment tu nous manques à tous, lui dit silencieusement Bertha. Il me semble que je ne m'y ferai jamais.
- Bien sûr que oui, tu t'y feras.
- Est-ce que tu es bien là où tu es ?
- Je suis très heureux.
- Est-ce que tu t'ennuies de nous ?
- Toujours.
- Comme ça, tu n'es pas toujours heureux ?

Bertha attendit la réponse qui ne vint pas. C'était toujours comme ça quand elle lui posait des questions précises, la communication se rompait. Elle se demanda pour la énième fois si elle ne s'inventait pas elle-même les réponses. Mais dans le doute, elle continuait d'espérer que Tony lui parlait vraiment.

\*\*\*

Leurs partisans criaient et applaudissaient, Vic avec l'aide de Howard venait de compter un but pour leur équipe de hockey, les Arvins de l'école protestante qui jouait contre les éperviers noirs de l'école catholique d'Arvida. On les avait gardés dans l'équipe à titre d'anciens de cette école parce que les bons joueurs étaient rares. La troisième période de ce match du samedi 22 février 1936 prit fin et ce but leur concédait la victoire. Howard et Vic, entourés de leur coéquipiers se félicitaient.

- On a fini par leur arracher une victoire, dit Vic en sortant de la patinoire.
- Ça fait un bout de temps qu'on n'en avait pas gagné une, rétorqua Howard.
- C'est un des meilleurs matchs qu'on ait joué ces derniers temps, renchérit Fred.

Une cour d'admiratrices entourait Howard pour le féliciter. Vic repéra Gladys dans l'assistance qui quittait les estrades et son cœur fit un bond. Puis il vit qu'un jeune homme

l'accompagnait et son cœur se serra. Voilà pourquoi il ne l'avait plus revue, elle avait un petit ami. Il s'en voulait d'être tombé amoureux d'une fille aussi rapidement et il se dit qu'il ferait des efforts pour l'oublier. Il rejoignit la cour d'admiratrices d'Howard.

\*\*\*

En ce mardi 17 mars 1936, Whitaker se rendait à une petite fête organisée par le maire Riddell pour la Saint-Patrick à l'hôtel de ville. Il contournait les congères formées par l'équipement de déneigement de la ville qui s'était activé toute la journée pour ramasser la neige accumulée pendant la tempête de la veille. Depuis le début du mois, la nouvelle usine de fabrication d'alumine selon le procédé Bayer était terminée et elle avait commencé la production, soit 163 tonnes métriques d'alumine par jour. Il en avait confié la direction générale à Melvin P. Weiger qui venait du complexe de la compagnie situé dans l'est de la ville de Saint-Louis aux États-Unis. En arrivant, il tomba sur Wyber, le gérant de la ville qui lui servit une bière.

- Tu sais qu'on a repris la construction des maisons. On devrait en construire 45 d'ici deux ans, fit Wiber.
- Avec les mêmes modèles ?
- Non, on vient de commander des plans pour cinq nouveaux types de maisons à l'architecte Ernest Barott.
- Son nom ne me dit rien.
- C'est un américain de chez nous mais qui est établi à Montréal depuis 1912. Il a été président de l'Association des architectes en 1931. Il a remporté une mention au concours d'habitation de la compagnie Eaton. C'est lui qui a conçu le siège social de la compagnie Bell Canada en 1929.
- Avec la reprise des affaires, 45 maisons, ça ne me semble pas beaucoup pour loger tous les nouveaux travailleurs.
- Ce sont des duplex mais ils sont assez spacieux, plus grands que les habitations actuelles.
- J'aime bien la diversité des maisons de la ville. Avec ces nouveaux duplex, je comprends qu'on va revenir à la monotonie des villes de compagnie.

- Pas du tout. Des cinq modèles originaux de Barott, nos dessinateurs vont pouvoir les décliner en vingt types de maisons qui vont varier par des détails comme les portails et les lucarnes. Et puis, ça limite l'étalement urbain, c'est devenu à la mode de le limiter.

Le maire Riddell se joignit à eux et il apprit à Whitaker que la compagnie céda l'ensemble des infrastructures à la municipalité qui disposait maintenant de 450 000 dollars en bons, selon un arrêté municipal voté le 13 mars, pour financer des travaux dans la ville. Whitaker sourit, la prospérité était là pour rester. À la proposition de ses compagnons, il leva son verre à la santé de Saint-Patrick au son d'une musique irlandaise traditionnelle que jouaient quelques musiciens de l'orchestre de Paul installé au fond de la salle. Paul jouait mollement tout en regardant Tim qui s'enflammait sur son violon. Il se remémorait encore incrédule, une conversation qu'il avait eue avec Tim alors qu'ils s'installaient pour jouer.

- C'est ce que Bertha a rapporté à Antonio, avait déclaré Tim. Aleksi a vu la Vierge Marie lui apparaître et lui demander de devenir un bon époux. Depuis ce temps, il se met en quatre pour plaire à Rose.
- Il est dingue ce type. Pourvu qu'il ne fasse pas de mal à Rose.
- D'après ce que Rose a confié à Bertha, il est devenu un mari exemplaire, le mari dont toutes les femmes rêvent.

Paul se demanda combien de temps cette lubie d'Aleksi durerait. D'un côté, c'était une bonne chose pour Rose qui méritait un peu de répit. D'un autre côté, se pourrait-il qu'il gagne vraiment le cœur de Rose et qu'elle l'oublie. Un amour comme le leur ne pouvait s'oublier.

\*\*\*

Depuis quatre mois, Tim travaillait au nouvel entrepôt d'alumine et il appréciait ne plus avoir à travailler dans un lieu surchauffé. Quand son jour de congé coïncidait avec celui d'Antonio, il avait coutume d'aller faire un tour chez lui. En cette belle journée d'avril, il savait pouvoir le trouver à sa serre.

- On se croirait en plein été ici avec toute cette verdure, fit Tim en pénétrant dans la serre.
- Quelle bonne surprise, dit Antonio en se levant pour aller serrer la main de Tim. Ça fait un bout de temps que je ne t'ai pas vu. Comment ça va à l'entrepôt ?
- On en déplace de l'alumine, tu peux me croire. La nouvelle usine produit pas mal et les salles de cuves en demandent de plus en plus. Et toi ?
- Je maîtrise de plus en plus le travail et je me suis fait à la chaleur. Le salaire est pas mal meilleur qu'avant, ça motive quand on a une famille comme la mienne.
- Est-ce que t'as entendu parler du syndicat qui va se former ?
- Les gars en ont parlé un peu mais je n'ai pas de détails.
- Il y a une dizaine de gars menés par Joseph Tremblay Jules qui veulent former un syndicat catholique, ils ne veulent pas de syndicats étrangers. Il paraît qu'ils sont allés voir le président du conseil central de la ville voisine de Jonquière qui leur a conseillé de s'initier au sein du syndicat des pâtes et du papier.
- Une dizaine de gars seulement ? De la façon dont les gars en parlaient aux salles de cuves, j'aurais cru qu'ils étaient plus nombreux. Il y en a un qui dit que les syndicats américains sont plus puissants pour se battre contre la compagnie. Qu'est-ce que tu en penses ?
- Je ne sais pas trop, je n'ai jamais été syndiqué. J'attends de voir ce que ça va donner.

Ils discutèrent un moment d'augmentation de salaire, d'amélioration des conditions de travail et du spectre de la grève. Ils conclurent que le noyau d'ouvriers qui voulait se syndiquer était trop petit et que peut-être, leurs efforts ne mèneraient à rien.

Pendant ce temps, dans la cuisine de Rose, Bertha la sermonnait.

- Tu devrais lui répondre et lui enlever ses illusions une fois pour toute. Il va t'écrire tant que tu ne lui répondras pas.
- Je ne peux pas lui répondre, je ne lis pas ses lettres, objecta Rose. J'aurais l'impression de trahir Aleksi. Et tu n'as qu'à les refuser.
- Les refuser, c'est vite dit. Tu préférerais peut-être qu'il te les poste et qu'Aleksi tombe sur l'enveloppe. Et puis tu devrais le voir le pauvre homme, c'est une pitié, plaida Bertha. Le mieux, c'est que tu lui dises pour qu'il arrête de se faire des illusions. Tu lui dois bien ça après tout le mal qu'il s'est donné.
- Quel mal s'est-il donné? De quoi est-ce que tu parles?

Dans son énervement, Bertha s'était échappé. Elle avoua à Rose tous les efforts que Paul avait faits pour contraindre Aleksi à ne plus lever la main sur elle. Rose en fut touchée, elle avait fait de si grands efforts pour écarter Paul de son esprit. Elle promit à Bertha de lire la lettre et de lui répondre.

\*\*\*

En ce vendredi 15 mai 1936, l'avion dans lequel Arthur Davis avait pris place, atterrissait à New-York. Pendant tout le trajet, il s'était fréquemment retourné pour observer une jeune femme qui ressemblait à son épouse décédée. Lorsque l'avion s'immobilisa, il se précipita pour la suivre. Il était nerveux, il ne savait pas comment engager la conversation.

- Pardonnez-moi mais vous ressemblez beaucoup à une femme que j'ai connue qui est décédée et qui m'était très chère, dit Arthur qui marchait à côté d'elle en se rendant à l'aéroport.

- J'ai remarqué que vous m'observiez dans l'avion et je me demandais pourquoi. C'était une parente?
- C'était ma femme. Arthur s'arrêta, obligeant la jeune femme à faire de même. Écoutez, accepteriez-vous de prendre un café avec moi au restaurant de l'aéroport, je ne vous retiendrais pas longtemps. Je me nomme Arthur Davis, je dirige une multinationale qui produit de l'aluminium. Je suis un homme respectable et vous n'avez rien à craindre de moi, termina Arthur sur un ton un peu embarrassé.

La jeune femme s'appelait Betty Days et elle venait rendre visite à sa meilleure amie qui venait d'être transférée à New-York par la compagnie pour laquelle elle travaillait. Il s'agissait pour elle d'une promotion car on lui offrait un poste de secrétaire de direction. Cette promotion avait fait réfléchir Betty qui travaillait comme secrétaire à Chicago et qui trouvait la vie beaucoup plus terne depuis que son amie était partie. Elle se dit que peut-être que cet homme était providentiellement tombé du ciel. Elle savait que son amie était venue la chercher à l'aéroport mais elle se dit qu'elle pourrait l'attendre une dizaine de minutes sans qu'elle ne s'impatiente trop. Elle accepta l'offre de Davis.

\*\*\*

Les nuits étaient plus fraîches en ce début septembre 1936, l'été s'achevait. Arvida comptait maintenant une population de 1895 citoyens dont un certain nombre occupaient 263 maisons de la ville et 982 travailleurs oeuvraient aux usines d'aluminium de la compagnie. Une cour du recorder avait été instituée et un concours d'horticulture avait été organisé. Le comité de sélection parcourait les rues d'Arvida en notant chacun des parterres fleuris pour leur dernière inspection de l'été. Antonio les regarda s'avancer près de ses massifs de géraniums mais il ne se faisait pas d'illusions. Les terrains des cadres de l'autre quartier situé plus au nord regorgeaient de fleurs variées. Il ne semait pas de fleurs pour le concours mais pour son plaisir. Il adorait expérimenter de nouveaux croisements, surtout des géraniums, la reine des fleurs à ses yeux. Les dames du comité avaient rapidement

terminé leur évaluation mais un homme s'était attardé et se dirigeait vers lui. C'était Heard, l'horticulteur de la ville et il demanda à Antonio des précisions sur une des variétés qu'il avait remarquée. Lorsqu'il apprit qu'il s'agissait de nouveaux croisements, la discussion entre les deux hommes se prolongea. Finalement, Antonio lui montra sa serre et son potager pendant que les membres du comité de sélection l'attendaient à une maison voisine.

- Il se peut qu'on élargisse les prochains concours pour inclure les potagers. Vos aubergines sont superbes, dit Heard en se penchant pour les examiner de plus près.
- Ma serre y est pour beaucoup dans mes résultats.
- Si cela avait été le cas cette année, on vous aurait sûrement décerné un prix avec la variété de légumes et de fines herbes que je vois ici.
- Je ne fais pas ça pour obtenir un prix. En plus de me fournir les ingrédients nécessaires à la cuisine italienne, cela me procure une grande paix de l'esprit.
- Je vois. Et pour les insectes ravageurs et les maladies, je vois que vous vous en tirez plutôt bien.

Antonio et Heard se lancèrent dans une discussion animée sur leurs recettes respectives. Un membre du comité d'examen vint chercher Heard qui en avait oublié jusqu'à l'existence, tant le sujet le passionnait. Ce type de discussion étant rare, il se promit de revenir. Antonio regarda s'éloigner ce grand homme maigre avec qui il partageait une passion commune. La discussion lui avait fait du bien à lui aussi.

Pendant la discussion d'Antonio avec Heard, Rose s'était glissée dans la cuisine de Bertha. Elle lui apportait la réponse qu'elle adressait à Paul. Elle y avait mis du temps, elle avait recommencé sa lettre de nombreuses fois. Puis, le temps passant, elle avait reçu d'autres lettres de Paul, toutes aussi remplies de mots d'amour les unes que les autres. Maintenant qu'elle les avait lues, il lui semblait qu'elle avait ouvert la boîte de Pandore et que son âme était livrée aux démons de l'adultère. Elle avait bu chacune de ses paroles comme une alcoolique retombant dans les voluptés de l'alcool. Elle avait dû se faire violence pour lui

rédigé une courte lettre lui demandant de l'oublier, qu'elle était maintenant heureuse avec son mari.

\*\*\*

En ce lundi 7 septembre 1936, Arthur Davis était entré encore plus tôt que d'habitude à son bureau. Aujourd'hui, Betty Days commencerait à travailler pour lui. Il avait réussi à la convaincre en lui offrant un salaire substantiel et des conditions avantageuses. Il s'était attendu à plus de résistance et il était prêt à mettre le paquet mais elle avait accepté son offre à leur seconde rencontre. Il en avait fait sa secrétaire particulière en offrant une promotion à sa secrétaire actuelle. Il avait maintenant des papillons dans l'estomac. Quand il l'entendit entrer, il se retint pour ne pas se précipiter devant elle. Il se força à se calmer et il sortit de son bureau avec un air qu'il souhaitait impassible.

- Bonjour Mademoiselle Days. Bienvenue à l'Aluminum Company. Avant d'occuper son nouveau poste, ma secrétaire va vous montrer le travail pendant une quinzaine de jours. Mais tout d'abord, j'aimerais avoir un entretien avec vous.

Feignant de ne pas remarquer l'air surpris de sa secrétaire, il fit passer la jeune femme dans son vaste bureau et lui offrit un siège. Puis, il lui décrit l'envergure de sa compagnie et constata, à mesure qu'il parlait, qu'il avait atteint son principal objectif, soit l'impressionner. Betty commençait à se demander si elle serait à la hauteur.

- Je suis persuadé que vous saurez vous montrer à la hauteur, dit Davis comme en écho à ses pensées.
- Je ferai tout ce qu'il faut, répondit Betty en se disant qu'elle ne devait pas faire mauvaise impression le premier jour.

Mais au fond d'elle-même, elle commençait à être terrorisée. Qu'avait-elle pensé en acceptant un tel poste! Lorsqu'elle sortit du bureau de Davis, elle était bouleversée.

\*\*\*

Dimanche le 20 septembre 1936, le curé Lévesque sermonnait ses fidèles contre les amusements le dimanche et en particulier le cinéma, où l'on voyait des scènes qui allaient à l'encontre de la morale chrétienne. Puis, il se mit à lire une lettre pastorale sur le sujet. Pendant ce temps, Bertha conversait avec son fils décédé en lui donnant des nouvelles de la maisonnée. Elle lui parla du nouveau travail d'Antonio comme cuviste qui était beaucoup plus rémunérateur, de ses deux frères qui travaillaient, Peter et Vic et elle lui demanda au passage de continuer à les protéger. Elle lui dit qu'ils s'en tiraient bien financièrement maintenant. Elle parla de ses autres frères qui allaient à l'école et qui s'en sortaient pas mal et sa sœur Grace qui semblait avoir hérité de ses dons de prémonition.

- Tu sais Tony, je me suis blessée avec un couteau de cuisine et elle m'a dit qu'elle l'avait vu avant que ça m'arrive.
- Et puis, toi, que t'arrive-t-il ? Tu ne me parles pas de toi, l'entendit-elle lui demander.
- Oh moi, tu sais, c'est la routine, les repas, le ménage et le lavage. Rien de bien intéressant.
- Tu ne prends pas assez soin de toi. Tu devrais recommencer à aller au cinéma.

Elle se rappela que lorsque Tony avait commencé à travailler, il lui remettait de l'argent en cachette pour qu'elle puisse aller au cinéma, elle en raffolait. Les gens s'étaient levés autour d'elle, la messe était terminée. Elle prit la résolution de suivre le conseil de Tony. Après le repas du soir, elle alla au cinéma Palace voir une comédie musicale jouée par Shirley Temple et Guy Kibbee, intitulée « Le Capitaine Janvier ». Elle adora cette histoire d'une orpheline adoptée par un marin et qui vivait heureuse dans un phare jusqu'à ce qu'on essaie de les en déloger. Elle s'identifia aisément à l'héroïne, ayant été comme elle une orpheline.

Mais son phare à elle, c'était Antonio et ses enfants. Elle écrasa une larme en pensant à Tony.

\*\*\*

Le directeur général de l'aluminerie, Whitaker, s'était absenté au début du mois d'octobre 1936 pour se rendre au siège social de la branche canadienne de la compagnie à Montréal. Il eut la désagréable surprise d'apprendre à son retour qu'une centaine de travailleurs s'étaient réunis pour élire l'exécutif provisoire d'un syndicat. Il fit venir le président du nouveau syndicat dans son bureau, Joseph Tremblay.

- Je n'apprécie pas vos manières, monter un syndicat en mon absence, fustigea Whitaker en s'agitant dans son fauteuil.
- Nous ne savions pas que vous seriez absent. Et puis c'est notre droit de se syndiquer, rétorqua Tremblay mal assuré.
- Si vous n'étiez pas contents de vos conditions de travail, il fallait venir m'en parler. Je suis ouvert aux discussions mais pas de cette façon-là, continua Whitaker toujours mécontent.
- Écoutez, le syndicat n'est pas là pour vous mettre des bâtons dans les roues, bien au contraire. Nous voulons coopérer avec la compagnie et comme elle, assurer le bonheur des ouvriers, fit Tremblay qui essayait d'être convaincant. Mais il faut un porte-parole.
- Qui me dit que vous ne monterez pas la tête à nos employés, que vous ne ferez pas de demandes déraisonnables ? interrogea Whitaker suspicieux.
- Les employés ont besoin de comprendre les façons de faire de la compagnie pour mieux les accepter et le syndicat est là pour ça. Par exemple, les cuvistes ont leur salaire qui varie en fonction d'une foule de facteurs dont la quantité de métal produit et sa pureté. Ce n'est pas évident pour eux de comprendre tout ça et nous sommes là pour leur expliquer, fit Tremblay conciliant.
- Je vois. En d'autres mots, vous ferez mieux accepter les décisions de la compagnie.

- En quelque sorte.
- Et bien dans ce cas, je ne vois pas d'objection.
- Je n'étais que le président temporaire, je viens de céder ma place à Alexis Daris qui va devenir le président permanent d'ici un jour ou deux. Mais je peux vous assurer qu'il partage mon point de vue.

Whitaker était ravi de la rencontre. Après tout, peut-être que les usines seraient encore plus faciles à gérer avec un syndicat qui calmerait les mécontents. Il s'était renseigné sur ces syndicats catholiques. Ils étaient dociles, rien à voir avec les syndicats américains dont les méthodes s'apparentaient au syndicat du crime. Il valait mieux qu'un syndicat catholique occupe l'espace avant qu'un syndicat américain ne prenne la place laissée vacante.

Dans un des bureaux situés à l'étage inférieur du même édifice administratif, Paul Norton s'appliquait à rédiger une autre lettre à Rose. Il avait reçu sa réponse l'enjoignant de l'oublier et était devenu vert de jalousie en apprenant qu'elle était dorénavant heureuse avec Aleksi. Il avait pu le constater en la croisant plusieurs fois avec son époux au cinéma, ils semblaient très proches l'un de l'autre. Il l'avait maintes fois envoyée au diable, essayant de l'oublier et tentant de se rapprocher d'Anne. Mais rien n'y faisait, Rose hantait ses nuits et ses jours et il lui écrivait des lettres enflammées qu'il jetait ensuite parce qu'il ne savait comment les terminer. Que pouvait-il espérer? En relisant sa lettre, une mélodie s'ajouta aux mots, il inscrivit les notes de musique, il en ferait une chanson. Dorénavant, il pourrait aussi chanter son amour pour Rose, peut-être que ça le soulagerait.

\*\*\*

Louise Riddell et Ellen Rimmer regardaient atterrées, leur amie Evelyn Scott qui sanglotait pendant la messe de funérailles de son mari. Il s'était écroulé trois jours auparavant dans le salon et le Dr. Riddell appelé sur les lieux, n'avait pu que constater son décès. Le cœur

de cet homme de quarante-quatre ans avait lâché brusquement sans aucun avertissement. Le couple était sans enfant et Louise se demandait comme Evelyn surmonterait cette épreuve. Elle craignait que son amie ne quitte la région, plus rien ne la retenait à Arvida. Ellen Rimmer priait pour elle et son mari défunt. Elle pria aussi pour que son mari reste près d'elle encore longtemps. Il lui semblait que si ça lui arrivait, elle n'y survivrait pas. Lorsque la cérémonie prit fin et que le cortège se forma derrière le cercueil qu'on amenait au cimetière, Louise et Ellen se portèrent au secours de leur amie qui avait peine à marcher. Elles la soutinrent chacune par un bras. Au cimetière, les arbres environnants avaient revêtus leurs plus belles couleurs en ce début octobre. Les différents tons de jaune, de rouge et d'oranger des feuillages se découpaient sous un ciel bleu limpide. La nature était en fête alors le monde d'Evelyn Scott s'écroulait. Lorsque la prière fut terminée et qu'on descendit la tombe, Evelyn, toujours soutenue par ses deux amies, chancela comme si elle avait voulu se jeter dans le trou béant. Elles la retinrent plus solidement.

- Ça fait peine à voir, dit le Dr. Riddell au chef de police Rimmer et au gérant de la ville Wyber qui se tenaient à ses côtés.
- C'est sûr. Mais avec le temps, elle surmontera cette épreuve. C'est une belle femme, elle est encore jeune, dit Wyber qui voulait s'échapper de la contemplation de ce pénible tableau.
- Il y en a qui ne s'en remet jamais, observa le chef de police Rimmer.

Il avait parlé pour lui. Il s'était imaginé à la place d'Evelyn et il lui semblait qu'il n'aurait pas pu tolérer de mettre en terre son Ellen, l'amour de sa vie. Il en était toujours très amoureux après toutes ces années. Il repensa à leur mariage à Dublin, elle avait 22 ans et elle était resplendissante ce jour-là. Il regarda son épouse qui soutenait Evelyn et la trouva toujours aussi jolie.

\*\*\*

Le maire Riddell était parvenu à ses fins. La ville d'Arvida comptait maintenant une équipe de hockey senior, les Arvida Dukes. Ils avaient recruté Bob Manson, une ancienne étoile de l'équipe Victoria, la ligue senior de Montréal, Roger Latraverse, un ancien joueur de l'Ile-Maligne et du Canadien Senior, G.A. McCarter, ancien défenseur de l'Université Bishop, Erny Duquet et Fernand Desbiens, deux joueurs étoiles de la région et d'autres joueurs. C'est Charly Hamer, une ancienne étoile du Club de Saskatoon, qui avait pris la charge du club de hockey. Il avait été embauché à Arvida à titre d'ingénieur après avoir effectué un stage de deux ans en Allemagne où il avait continué à jouer au hockey. Le maire Riddell avait assisté à leur première pratique ce 20 novembre 1936.

- Et bien Charly, les joueurs me semblent dans une forme étonnante. L'entraînement n'a duré que trois semaines, dit le maire Riddell à Hamer.
- L'entraînement a été intensif et les joueurs ont de l'expérience.
- Je suis assez impressionné par ce que je viens de voir. Je pense que vous ferez honneur à la ville d'Arvida.

En se dirigeant vers la sortie, le maire Riddell songeait à l'honneur de la ville et il affichait un large sourire. Il organisait pour le lendemain un «smoker», un repas composé de viandes fumées, en l'honneur du Club de baseball Arvida qui avait été déclaré champion de la ligue Chicoutimi-Saguenay. En présence des clubs de Chicoutimi, Port-Alfred et Kénogami, la coupe serait présentée au capitaine de l'équipe et lanceur Arthur Dufour ainsi qu'à l'entraîneur Snow. Il espérait bien organiser d'autres réceptions de ce genre pour la nouvelle équipe de hockey.

\*\*\*

À Washington, s'avançant dans la magnifique salle du banquet brillamment éclairée, Arthur Davis, sa secrétaire Betty Days et son ami et associé Andrew Mellon allaient rejoindre le millier d'industriels invités par le bureau américain des brevets, ce 23 novembre 1936. Ils avaient voulu honorer les grands inventeurs dont Charles Martin Hall, inventeur du procédé électrolytique de production de l'aluminium, avec qui il avait démarré la compagnie. Charles était son meilleur ami et il n'aurait voulu manquer cette réception pour rien au monde. Il se dit qu'il aurait sûrement apprécié cet honneur s'il vivait encore. Il se remémora le travail monstre qu'ils avaient effectué pour mettre cette compagnie sur pied. Si Charles pouvait voir tous les contrats que la compagnie avait obtenus partout dans le monde maintenant, il serait fier.

Andrew Mellon avait tiqué quand il avait vu arriver Davis avec sa secrétaire. Mais quand il l'avait vue de près, il comprit que sa ressemblance avec Elizabeth n'était pas étrangère à son embauche. Ils prirent place aux sièges qui leur étaient attribués. La salle était immense, on avait réalisé des exploits pour l'illuminer de façon à rendre hommage à l'inventeur de l'électricité. Après les discours, on porta un toast et il en profita pour remercier silencieusement son meilleur ami décédé.

- Tu ne t'ennuies pas trop Andrew de ton poste d'ambassadeur en Angleterre?
- Pas le moins du monde. J'en ai eu vite assez des mondanités et j'étais content de me remettre aux affaires ici. Celles de la compagnie sont pas mal bonnes, ces temps-ci. Et comment ça va à Arvida?
- Les usines ont augmenté pas mal la production et si ça continue, il va falloir agrandir. La centrale de l'Ile-Maligne a produit plus de deux millions de kilowatt pour fournir les usines, soit le maximum de production depuis la création de l'usine en 1926. La ville se développe.

Betty était dans ses petits souliers. Elle n'avait jamais fréquenté un endroit aussi chic. Davis lui avait demandé de l'accompagner à ce banquet et il lui avait fourni une allocation pour

des vêtements de circonstance. Ils logeaient dans un des hôtels les plus chics de Washington. Elle se demandait ce qu'elle faisait là car manifestement, il n'avait pas besoin d'elle. Elle écouta les conversations et se dit que peut-être qu'une secrétaire de direction se devait d'accompagner son patron dans des événements officiels.

Quand ils s'installèrent dans le taxi qui les ramenait à leur hôtel, Arthur entretint aimablement la conversation avec elle. L'efficacité de sa précédente secrétaire lui manquait, Betty n'était pas à la hauteur mais elle faisait des efforts appréciables. Il soupçonnait son ancienne secrétaire d'avoir négligé volontairement la formation de Betty. Il songea qu'il pourrait lui trouver un meilleur professeur mais il faudrait qu'il ménage sa susceptibilité. Il trouverait bien un moyen. Pour l'heure, il se laissa aller au plaisir de se sentir en la compagnie d'Elizabeth. Il ne voulait pas franchir le pas des relations intimes avec Betty, il voulait juste savourer sa présence.

\*\*\*

Dans la salle principale du bureau administratif de la compagnie d'aluminium à Arvida, une soirée de danse avait été organisée ce 27 novembre 1936 par la «Young People's Association». Vic, Howard et Fred, les trois amis inséparables qu'on surnommait les chiens de poche, avaient mis leur meilleur costume. Comme à son habitude, Howard collectionnait les conquêtes, Fred avait moins de succès et Vic avait repéré Gladys qui était accompagnée de deux de ses amies. Il se dirigea vers elle, la demanda pour danser et elle accepta.

- Qu'est-ce que tu deviens ? demanda Vic.
- Je me suis trouvé un nouvel emploi. Je vais travailler pour le journal La Sentinelle, c'est un nouveau journal qui va être publié à Arvida.
- La ville va publier un journal?
- Ce n'est pas la ville, c'est la compagnie qui le publie. Il va être distribué aux employés.

- Et il va parler de quoi ce journal?
- Ça va parler surtout de mesures de protection au travail et même dans les familles, intéresser les gens au développement de l'entreprise, communiquer les ordres des patrons, donner des nouvelles de la ville. On va demander aussi l'aide des lecteurs pour fournir des sujets d'actualité.
- Mais à quoi ça va leur servir?
- À ce que je comprends, ils veulent renforcer les liens d'Aluminum Company of Canada Limited et les familles du Saguenay.

L'orchestre s'arrêta de jouer pour prendre une pause et Gladys s'excusa pour aller à la salle de bain se refaire une beauté. Comme elle ne revenait pas et que l'orchestre s'était remis à jouer, il sortit de la salle pour vérifier si elle n'avait pas eu un malaise. Il la vit en discussion avec le même jeune homme que la dernière fois. Il semblait la supplier et il vit l'espace d'un instant qu'elle pleurait. Il allait se porter à sa défense quand le couple s'embrassa passionnément. Vic retourna prendre son manteau la mort dans l'âme.

Dans la salle de danse, Paul Norton chantait sa nouvelle chanson d'amour qu'il avait composé pour Rose et il la regardait intensément pendant qu'elle dansait avec son époux. Il espérait tellement qu'elle le regarde, ne serait-ce qu'un seul instant, mais elle gardait les yeux fermés. Puis, vers la fin de sa chanson, alors qu'il disait que son amour ne mourrait jamais, elle leva les yeux vers lui et il sut qu'elle l'aimait toujours.

\*\*\*

À Port-Alfred, Albert Boivin avait tiré un bon revenu de la saison de chargement et de déchargement des navires qui se terminait en cette fin novembre 1936. La compagnie d'aluminium d'Arvida avait augmenté sa production. En tout, cent un navires avaient accosté au port : quarante navires anglais, quarante-trois norvégiens, dix danois, trois

japonais, deux suédois, un américain et un panaméen. En tout, c'était 162 711 tonnes qui avaient été déchargées : de la bauxite rouge, de l'alumine, du soufre, de la cryolithe, du pétrole, de l'essence, du charbon, de la mélasse, de l'argile et de la brique à feu. Ils avaient chargé ces mêmes navires de 156 634 tonnes d'aluminium, de bois et de papier journal. Il avait pu ainsi payer la dernière année d'étude de son aînée Gaëtane à l'école normale. En septembre prochain, à 17 ans, elle enseignerait à l'école de rang près de chez lui et il en éprouvait une grande fierté. Lorsqu'il entra chez lui, une bonne odeur de tourtière préparée par son épouse Marie-Blanche, embaumait toute la maison. Il s'agissait de pommes de terre mélangées à du porc, du bœuf et de la viande de gibier, perdrix et lièvre, que l'on enrobait de pâte et que l'on cuisait lentement plusieurs heures.

- C'est pour célébrer ta dernière journée de travail de la saison, lui dit son épouse Marie-Blanche.
- Avec tout ce que j'ai gagné, je n'aurai pas besoin de m'exiler dans le bois cet hiver pour aller bûcher.
- Tu as travaillé fort, tu mérites de te reposer un peu. On a reçu une lettre de Gaëtane et ses résultats sont très bons. Son congé des fêtes débutera le 23 décembre, c'est un mercredi.
- J'irai la chercher en carriole.
- On te préparera des briques chauffées dans le poêle pour te réchauffer les pieds dans la carriole.

Albert pensa aussi qu'il se préparerait un petit flasque de gin pour le trajet mais il n'en parlerait pas à Marie-Blanche qui était plutôt sévère sur la question. C'était un trajet d'un peu plus de trente-deux kilomètres et il y mettrait des heures mais rien ne pourrait l'empêcher de ramener sa fille pour les fêtes.

\*\*\*

La cérémonie de bénédiction du couvent Sainte-Thérèse d'Arvida par Mgr Lamarche se déroulait en grandes pompes en ce 8 décembre 1936. Le maire Riddell et des notables de la compagnie d'aluminium avait été invités ainsi que le vice-président de la branche canadienne de la compagnie, R.E. Powell. Celui-ci avait envoyé un télégramme déclarant son regret de ne pas pouvoir assister à la cérémonie et adressant toutes ses félicitations, télégramme qui fut lu par Guillaume Tremblay, le président de la commission scolaire. Assistaient aussi à la cérémonie, le ministre et les sous-ministres de l'éducation, le curé Lévesque, les curés de Jonquière et de Kénogami, des chanoines, des inspecteurs, des représentants des commissions scolaires catholique et protestante ainsi que le Révérend Booth, pasteur de l'Église Unie. Une foule de 500 personnes s'étaient déplacées pour l'occasion

L'épouse du maire d'Arvida, Mme Riddell, étrennait pour l'occasion un manteau à la toute dernière mode. Il était constitué de deux lainages, un uni et l'autre écossais avec un corselet de drap coupant les longs revers d'un col de loutre descendant jusqu'au bas du manteau. Elle étrennait également une robe de lainage violet enjolivée de ruban de moire. Elle suivait distraitemment l'allocution de Mgr Lamarche qui en était aux félicitations, pour cette construction, à la commission scolaire, à la compagnie et aux contribuables.

- Je vous félicite donc «d'avoir élevé à la gloire de l'enseignement chrétien, un si splendide immeuble», «foyer d'un soleil resplendissant où les jeunes intelligences viendront s'orner des Vérités de la Foi»<sup>1</sup>.

Puis, il s'étendit sur l'importance de l'école comme prolongement de la famille et de l'Église ainsi que sur l'importance de l'instruction religieuse. Il termina son discours en souhaitant que chaque enfant retienne dans sa mémoire cette maxime : «plutôt la mort que la moindre souillure»<sup>2</sup>.

---

• <sup>1</sup> La Sentinelle, Vol. 1, No. 2, 23 décembre 1936, p. 2

<sup>2</sup> Ibidem

Après que les enfants de langue française et de langue anglaise lui eurent présenté des cantates et des adresses, des gerbes de chrysanthèmes lui furent présentées par les enseignantes. Finalement, le public fut invité à visiter l'immeuble pendant que les invités d'honneur furent conviés à un goûter dans une des salles du couvent. L'épouse du chef de police, Mme Rimmer rejoignit son amie Mme Riddell.

- L'épouse du maire devient de plus en plus une véritable carte de mode, fit Ellen Rimmer.
- Tu me connais, je ne peux pas résister quand il s'agit de vêtement. Mais tu as une de ces têtes, tu te sens bien, s'inquiéta Louise Riddell.
- J'ai un peu trop célébré, à la soirée en l'honneur du Club de ski, avec M. et Mme Zinniger, au Club Monday Night hier soir.
- C'était donc ça! Je te voyais quasiment piquer des clous pendant le discours de Mgr Lamarche.
- J'étais au supplice. Je compte me remettre l'estomac avec le vin d'honneur qui sera servi.
- Et finalement, pour la fête de Noël des enfants de l'école Sainte-Thérèse, j'ai obtenu d'Arthur un budget pour les cadeaux et j'ai même trouvé le Père Noël, continua Louise.
- De mon côté, j'ai recruté l'orchestre des jeunes croates pour le programme musical. Je vais y chanter et aussi les enfants de l'école, bien entendu, termina Ellen.

Pendant ce temps, le chef de police William Rimmer félicitait le maire et médecin de la compagnie, Arthur Riddell, pour les décorations de Noël de la ville.

- La rue Moissan est toute illuminée, c'est de toute beauté. Le grand arbre municipal et celui qui a été installé au rond-point près de l'église, sont majestueux avec toutes ces lumières, complimenta Rimmer.

- L'arbre municipal mesure 9 mètres et on y a placé près de 200 ampoules. Celui du rond-point est un peu plus haut avec 150 ampoules de différentes couleurs, précisa le maire Riddell avec fierté.
- Je ne pourrai les admirer que jusqu'au 23 décembre parce que je partirai à cette date en Caroline du Sud avec toute ma famille pour passer les fêtes, ajouta William Rimmer.
- Je pars le 26 décembre à bord du paquebot Normandie pour visiter des usines d'aluminium en France, en Angleterre, en Norvège et en Suisse, intervint Edouard Radley, un cadre de la compagnie qui se mêlait à la conversation.

Le maire Riddell les envia mais il avait trop à faire pour voyager ces temps-ci. Il songeait à un nouveau projet pour la ville qu'il voulait mettre sur pied. Il croisa Paul Norton accompagné de son épouse.

- Justement, c'est toi que je voulais voir, fit le maire Riddell en mettant la main sur l'épaule de Paul. Je veux monter une fanfare et j'aurais besoin de tes conseils.
- Une fanfare? répéta Paul surpris.

Le maire se lança dans un discours sur la nécessité pour la ville de posséder sa propre fanfare. Il fit valoir le prestige qui retomberait sur Arvida et en l'écoutant, Paul comprit que le maire voyait déjà une fanfare grandiose qui éclipserait toutes les autres aux concours de fanfare organisés dans la région. Il n'arrivait pas à placer un mot, tant l'enthousiasme de Riddell s'emballait à mesure qu'il parlait. Il acquiesçait poliment et dès qu'un autre invité interrompit le maire, il prit congé en lui promettant d'y réfléchir.

- Il n'y a que ta maudite musique qui t'intéresse, maugréa Anne entre ses dents tout en s'accrochant au bras de Paul.
- Je te signale que je jouais déjà de la musique quand tu m'as épousé.
- Je te rappelle que je n'avais pas le choix, tu as abusé de moi.
- Je ne sais pas qui a abusé de l'autre, siffla Paul en se dégageant d'Anne.

Tout en se faufilant parmi les invités, Paul tentait de calmer la colère qu'il ressentait envers son épouse. Leurs relations étaient devenues plus tendues que jamais, la nouvelle lubie d'Anne concernait son orchestre, elle le harcelait littéralement pour qu'il l'abandonne. La musique, c'était tout ce qu'il lui restait.

\*\*\*

Un peu plus de 150 personnes assistèrent à la soirée de danse du 31 décembre organisée par l'association athlétique d'Arvida au soubassement du grand bureau de la compagnie d'aluminium. Paul Norton et son orchestre assurait le programme musical. Vers minuit, un homme portant une horloge où on avait inscrit 1936 monta sur la scène et il fût chassé sur les douze coups de minuit par un chérubin portant une pancarte 1937. Vic, Fred et Howard se souhaitèrent mutuellement la bonne année et ils trinquèrent.

- Je nous souhaite de rencontrer l'élue de notre cœur cette année, proposa Fred en levant son verre.
- Il n'en est pas question, je veux encore m'amuser, le contredit Howard. Je propose plutôt que nous la rencontrions le plus tard possible, rit Howard.
- Moi aussi je souhaite rencontrer l'élue de mon cœur, dit Vic en jetant un regard à Gladys qui trinquait avec son ami de cœur.
- Je propose plutôt qu'on boive à notre équipe de hockey, les Arvins et que nous gagnions tous les matchs, reprit Howard en vidant son verre.

L'orchestre reprit et se mit à jouer le grand succès de Bing Crosby, «Pennies from Heaven». Howard retourna à ses conquêtes, Fred à sa quête et Vic se remit à rêver à Gladys. Elle laissait tomber son ami de cœur et dansait avec lui. Il vit une fille qui lui ressemblait un peu et l'invita à danser pour parfaire l'illusion.

Paul avait chanté plusieurs des chansons qu'il avait composées pour Rose. Dans l'une d'elle, il parlait de cette fleur si jolie, la reine des fleurs dont une seule variété demeurerait

dans son cœur pour l'éternité. Il ne vit que le sourire de Rose mais ne vit pas le visage d'Anne qui se décomposait. De son côté, Aleksï se disait que Paul pouvait bien chanter tout ce qu'il voudrait, le cœur de Rose lui appartenait et il déposa un baiser sur la chevelure de Rose.

\*\*\*

## Chapitre 4 : 1937

Début janvier, le directeur général de la compagnie d'aluminium à Arvida, Whitaker, avait redémarré la quatrième salle de cuves, la salle 23, la production de l'aluminerie d'Arvida s'accroissait. Il relisait un article qu'il avait fait préparer et qu'il ferait paraître dans le nouveau journal de la compagnie, La Sentinelle. Étant donné qu'un syndicat était en train de s'organiser et qu'on avait invoqué le manque d'informations des employés, il avait eu l'idée de mettre ce journal sur pied. Ainsi, les employés seraient mieux renseignés sur ce qui se passait aux usines et le syndicat deviendrait superflu. Dans son article, il demandait aux employés de ne pas encourager leur famille et amis à venir chercher du travail à Arvida avant de s'assurer de la disponibilité des emplois auprès du bureau de placement. Il ajouta une note précisant que les citoyens d'Arvida et des alentours avaient priorité pour ces emplois sur les travailleurs de l'extérieur de la région. Sa secrétaire vint l'avertir que le vice-président de la branche canadienne de la compagnie, R.E. Powell, venait d'arriver.

- Je viens de voir le rapport concernant les taux d'accident. Arvida a un taux supérieur à Toronto. Qu'est-ce qui se passe? demanda Powell sans ambages.
- Les usines de Toronto cumulent moins d'heures travaillées que nous et on a embauché pas mal de nouveaux travailleurs. En un an, on est passé de 982 à 1 243 employés. Ça demande des ajustements, répondit Whitaker.
- Il va falloir mettre l'accent sur la sécurité auprès des nouveaux employés aussi.
- Justement, avec le nouveau journal qu'on publie et qui est distribué à tous les employés, on va mettre l'accent là-dessus.
- J'espère de meilleurs résultats au prochain rapport.

Ils discutèrent de la production des usines et après son départ, Whitaker retravailla le second article sur la sécurité en mettant en scène une compétition avec les usines de Toronto en première page. Il décida d'ajouter une page entière sur toutes les statistiques d'accidents des différents départements des usines et des autres constituantes d'Aluminium

Company of Canada Limited au Saguenay telles que Saguenay Power, Saguenay Electric et Saguenay Terminals. Le maire Riddell frappa à sa porte.

- On m'a commandé un article sur la santé dans ton nouveau journal. J'ai abordé la santé des yeux, ça me semblait important pour les travailleurs.
- N'oublie pas de mettre l'accent sur la prévention des accidents.
- C'est dommage, je l'ai déjà remis au journal. Je voulais savoir si des articles sur la santé allaient m'être demandés souvent? Le rédacteur du journal ne savait pas encore.
- Les sujets touchant la compagnie sont traités en priorité et surtout la sécurité au travail. On va te redemander de temps à autre un article sur la santé. Et il y a bien sûr les autres nouvelles de la ville qui viennent compléter l'espace disponible.
- Donc je peux faire publier les nouvelles municipales.
- Je n'y vois pas d'objection.

En sortant, Riddell se dit qu'il allait pouvoir utiliser le journal pour la promotion de la fanfare qu'il mettait actuellement sur pied. Il commencerait par annoncer les pratiques du lundi et du jeudi et par la suite, toutes les activités de la fanfare seraient couvertes. Peut-être qu'il pourrait même demander si des citoyens qui ont des talents musicaux pourraient rejoindre la fanfare. Il y avait aussi une élection pour un poste d'échevin détenu actuellement par Fay. Il faudrait faire paraître un entrefilet annonçant les mises en candidature le 25 janvier prochain de midi à deux heures seulement. Il n'y aurait probablement pas d'autres candidats et Fay serait réélu comme tous ceux appointés par la compagnie. Riddell se dit qu'il adorait être maire de cette ville et de charmante humeur, il s'arrêta chez le fleuriste pour acheter un bouquet à son épouse.

\*\*\*

Ellen Rimmer était effondrée. Il y avait trois jours qu'elle avait trouvé son mari sans vie le matin à son réveil. Tout s'était déroulé comme dans un rêve. Elle avait appelé le Dr. Riddell qui avait constaté le décès mais une part d'elle-même se refusait à y croire. L'autre part d'elle-même avait fait les démarches funéraires et elle assistait, en ce 20 janvier 1937, aux funérailles de son époux, le chef de police William Rimmer, son William. Ça ne se pouvait tout simplement pas, il devait y avoir eu erreur, elle avait fait un cauchemar et elle allait se réveiller. L'église était bondée, il y avait les représentants de la compagnie d'aluminium, un grand nombre de vétérans de la grande guerre 14-18, des détachements des forces policières de Chicoutimi, Jonquière et Kénogami, les membres de la fanfare d'Arvida et d'autres représentants de toute la région. La cérémonie avait pris fin, on reprenait le cercueil et elle se mit à sa suite comme une somnambule. Elle prit plus ou moins conscience du trajet jusqu'au cimetière où on refit une prière avant de placer la tombe dans le charnier en attendant l'inhumation au printemps. De retour chez elle, on avait amené un buffet, les gens lui parlaient, elle leur répondait mais elles n'auraient su dire de quoi ils avaient parlé. Puis, les gens la quittèrent un à un, il ne restait plus qu'Evelyn Scott et Louise Riddell. Evelyn qui venait de perdre son époux quelques mois auparavant insista pour rester avec elle mais Ellen ne voulut rien entendre. Elle se retrouva enfin seule, elle allait pouvoir remettre de l'ordre dans sa tête. Elle monta dans leur chambre pour vérifier si William s'y trouvait. Il n'y était pas mais elle se sentait fatiguée, elle se couchait et peut-être qu'à son réveil, tout serait redevenu normal, William serait à côté d'elle.

En retournant à la maison, Louise Riddell s'inquiétait pour son ami Ellen auprès de son mari. Mais le Dr. Riddell était déjà passé à d'autres préoccupations.

- Il va falloir le remplacer et un homme de sa trempe, ça ne sera pas facile à trouver. Je vais demander à la police provinciale s'ils peuvent me suggérer des candidats.
- J'ai de la difficulté à penser qu'on aura un autre chef de police que William.
- Les gens passent, c'est la vie et il faut les remplacer. C'est comme pour le Théâtre Palace, le nouvel administrateur qui entre en fonction, Gonzague Tremblay, a beaucoup d'expérience dans l'administration de salles de cinéma. Il dit qu'il va

projeter des films aussi intéressants en français qu'en anglais, ça manquait un peu avec l'administrateur précédent. Par exemple, en français, il va projeter un succès, Roméo et Juliette.

Louise pensa à Ellen et à Evelyn qui avaient perdu leur Roméo. C'était tellement affreux, elle se demandait comment on pouvait survivre à ça.

\*\*\*

Le club de ski d'Arvida avait joint le club de Kénogami pour faire une randonnée sur les abords de la rivière Saguenay. La journée s'était terminée par des rafraîchissements servis au grand bureau d'Aluminum Company of Canada Limited. Grippé, Fred Santoni n'était pas venu et Howard Hurley, comme à son habitude, était entouré d'admiratrices avec qui il discutait. Vic avait fait la connaissance d'Amanda qui avait semblé être concentrée sur ses performances pendant tout l'après-midi.

- Tu es une véritable athlète, dit Vic à Amanda qui sirotait son verre.
- Le sport est important pour moi. J'aime me dépasser. Et toi ?
- J'adore le hockey, je suis capitaine de mon équipe, répondit fièrement Vic.
- Je sais, je t'ai vu jouer. Tu n'es pas mal.
- Et que fais-tu d'autre ?
- Je fréquente le Monday Night-Club à l'Église Unie. J'y suis allé la semaine dernière, il y avait une conférence sur la vie de musiciens célèbres. Demain soir à ce club, ce sera une causerie sur le voyage en Angleterre de Mlle Duncan l'été dernier. Ça te plairait de m'accompagner ?

Vic se demanda s'il se taperait des conférences pour les beaux yeux d'une fille. Il se dit que non.

- Tu aimes le cinéma ? Cette semaine, il y a au programme «Jungle Princess», «Forgotten Faces» et «my American Wife». On pourrait y aller ensemble, demanda Vic.
- Peut-être.

Vic s'aperçut qu'elle regardait Howard et qu'elle avait l'air plus intéressée par ce qu'il disait que par la conversation qu'il avait avec elle. Il décida de laisser tomber. Il pensa à nouveau à Gladys. C'est fou ce que cette fille lui plaisait et il n'arrivait pas à se l'enlever de la tête mais elle avait un ami de cœur. Vic se dit qu'il adorait le sport et que ça lui prendrait une fille comme Amanda mais franchement, il ne se sentait pas attiré par elle. Il la considéra encore un moment, grande, mince, de longs cheveux bruns très lisses, un joli visage mais elle avait un je ne sais quoi qui lui donnait l'impression qu'il sortirait avec une coéquipière. Il se leva et prit congé.

Un peu plus loin dans la salle, Rose savourait son chocolat chaud en compagnie de Paul. Elle avait eu la surprise de le voir se joindre à la randonnée. Il était seul, Anne ne l'accompagnait et Aleksï travaillait. Au début, elle avait été affolée et avait pensé rentrer chez elle. Comme s'il avait lu dans ses pensées, il était venu lui dire de ne pas le craindre, qu'il conserverait ses distances. Au début du parcours, elle était demeurée inquiète et avançait en ski comme si elle avait le diable à ses trousses. En se retournant de temps à autre, elle s'aperçut qu'il avait tenu ses promesses et qu'il ne cherchait pas à se rapprocher d'elle. Elle s'était détendue et elle avait profité de la randonnée. Le grand air lui redonnait de l'énergie. Puis, comme la fatigue se faisait sentir et qu'elle avait ralenti la cadence, il l'avait dépassée et maintenait une distance à l'avant d'elle. Puis, il s'était mis à faire l'idiot et à tomber dans des pauses de plus en plus saugrenues. Elle s'était mise à rire et ils avaient terminé la randonnée côte à côte.

- Il y a longtemps que je n'avais pas autant ri. Tu es un idiot, Paul Norton.
- L'idiot d'Arvida pour vous servir, gente dame, fit Paul en mimant une révérence chevaleresque.
- Je suis contente que nous devenions amis.

L'amitié, Paul s'en contenterait, pourvu qu'il puisse être à ses côtés. Il ne voulait pas penser au lendemain, il voulait juste savourer ce précieux instant en compagnie de Rose qui savourait son chocolat chaud en sa compagnie. Il n'en demandait pas plus. Quant à Rose, elle se demanda un bref moment si elle ne s'illusionnait pas en se persuadant qu'ils étaient passés au stade de l'amitié. Mal à l'aise, elle chassa cette pensée et sourit à Paul.

\*\*\*

Le froid était mordant en cette mi-février 1937 et Edward K. Davis ne le sentait pas, tant il était absorbé par la convocation de son frère Arthur. Lorsqu'il ouvrit la porte, la différence de température le saisit puis il se dirigea vers le bureau de son frère. Il entendait son cœur battre et ses mains commençaient à devenir moites en se demandant ce que son frère mijotait pour lui. Il assurait la présidence de la compagnie au Canada depuis une dizaine d'année et depuis l'an dernier, elle avait le vent dans les voiles, les ventes avaient triplé. Lorsqu'il arriva au bureau de son frère, celui-ci l'attendait visiblement, il avait laissé la porte ouverte. Arthur se leva pour l'accueillir et referma derrière lui.

- Tu vas bien? Ton voyage s'est bien passé? J'espère que je ne t'ai pas trop inquiété avec cette demande de rencontre confidentielle ? demanda Arthur Davis.
- Pour être franc, oui, ça m'a un peu inquiété. Que se passe-t-il?
- Comme tu sais, la compagnie du Canada va bien maintenant, elle a triplé sa production et ta présence m'est plus nécessaire ailleurs. J'ai besoin de toi pour l'expansion de la compagnie dans d'autres pays. Ton expérience avec le Canada est garante du succès de cette expansion que la compagnie va prendre.
- Qui va me remplacer?
- J'ai pensé à Powell. Il est vice-président depuis l'incorporation de la compagnie au Canada et il me semble faire du bon boulot. Que penses-tu de mon choix?

- Je pense que c'est le candidat tout désigné.

Edward se garda de lui dire qu'au fond, il n'était qu'un exécutant des décisions qu'Arthur prenait seul. Il était ses yeux et ses oreilles, sa courroie de transmission mais au fond, il ne décidait rien par lui-même. Il en avait toujours été ainsi avec son frère Arthur. Les deux frères discutèrent encore un moment des nouvelles responsabilités d'Edward et celui-ci prit congé. Arthur le regarda partir satisfait. Il avait de grands projets d'expansion. Il avait des usines de réduction de l'aluminium au Canada, en Norvège et en Italie et il y fabriquait des objets manufacturés. Puis, il avait produit des objets manufacturés en Grande-Bretagne, en Suisse, en Allemagne, en Inde et au Japon. Maintenant, il allait construire des usines de réduction dans ces pays et aussi en Suède et il projetait de construire des usines de production d'objets manufacturés en Hollande, en Grèce, en Yougoslavie, en Birmanie, en Chine et en Australie. Il avait réussi à abaisser le coût de production de l'aluminium grâce à ses acquisitions de centrales électriques à très bas coût ce qui lui avait permis de damer le pion à ses concurrents. Il s'agissait pour lui de gagner cette lutte de vitesse sur ses concurrents pour s'emparer de la plus grande part possible du marché de l'aluminium.

La pénombre envahissait lentement son bureau et Arthur consulta sa montre. Il se leva précipitamment et retint un soupir de soulagement en voyant Betty toujours assise à son bureau. Elle devenait de plus en plus efficace, le professeur qu'il lui avait trouvé avait fait des miracles. Il s'approcha d'elle et remarqua que son nez était rougi.

- Vous allez bien Mademoiselle Days?
- C'est juste une grippe. Ça va passer. Que puis-je faire pour vous?
- Vous allez me faire le plaisir de rentrer chez vous et de vous soigner. Je ne veux pas vous revoir au bureau avant que vous soyez guérie, dit précipitamment Arthur en se souvenant de la maladie d'Elizabeth.

Betty était toujours surprise des brusques changements d'humeur de son patron. Quelques fois, c'était à peine s'il la regardait et d'autres fois, elle se sentait comme la personne la plus importante au monde. Elle savait qu'elle ressemblait à son épouse et qu'elle devait son emploi à cette ressemblance. Elle avait eu peur qu'il veuille faire d'elle sa maîtresse mais il avait toujours eu un comportement irréprochable. Il était vrai qu'une bonne différence d'âge les séparait. Lorsqu'il voulut aller la reconduire chez elle, un doute traversa son esprit. Devant son refus, il n'insista pas mais il mit un billet de banque sur son bureau pour qu'elle prenne un taxi. En entrant dans son appartement, elle se fit tout de suite couler un bain chaud et se fit une tasse de thé. Son patron prenait soin d'elle et cette pensée la réconforta.

Arthur était rentré chez lui, soucieux de la santé de la jeune femme. Comment n'avait-il pas remarqué qu'elle était malade comme cela avait été le cas d'Elizabeth. Il se dit qu'il n'était pas amoureux de Betty, seule sa présence lui était nécessaire. C'était un curieux phénomène qu'il n'arrivait pas à s'expliquer. Il se plongea dans une rêverie. Il se voyait quitter le bureau plus tôt, prendre son manteau et s'habiller en marchant afin d'arriver à la bijouterie avant la fermeture pour faire une surprise à Elizabeth. À la réception organisée par le bureau des brevets à Washington en l'honneur des grands inventeurs en novembre dernier, il avait remarqué un collier de saphirs que portait une des invitées. Ses affaires marchaient bien et il en aurait fait fabriquer un encore plus impressionnant. On aurait téléphoné dans la journée pour lui dire que le collier était près.

Arthur prit place à la grande table de la salle à manger qui lui parut encore plus vaste ce soir-là. Il mangea sans grand entrain ce qu'on lui servit. Auparavant, il se souciait peu de la nourriture, il mangeait parce qu'il le fallait, puis avec Elizabeth, il avait pris goût à des repas raffinés. Il regarda le mobilier auquel il ne faisait pas attention ordinairement car il passait peu de temps chez lui. Il n'aurait pas su dire quel en était le style, tout comme les tableaux qui ornaient les murs, il les regardait sans les voir mais ce soir, il les détaillait. Il avait bien spécifié à Elizabeth qu'elle pouvait choisir ce qu'elle voulait en autant que ce soit moderne car le mobilier ancien le déprimait. Il passa au salon et se mit à contempler

les lignes et les figures géométriques de chacun des tableaux. Ces peintres étaient pourtant réputés mais il se demandait comment on pouvait se satisfaire de passer sa vie à faire du coloriage et pourquoi ces tableaux étaient si prisés? Il se dit que ça prenait de tout pour faire un monde, des gens comme lui qui accomplissaient des choses utiles et d'autres qui perdaient leur temps à des banalités. Il alluma la radio, prit place dans un confortable fauteuil de cuir et somnola en reprenant son rêve avec Elizabeth.

- Arthur, la bonne m'a dit que tu es rentré tôt, dirait Elizabeth. Tu es malade?
- Non, pas du tout, je t'attendais mon ange. Tu as passé une bonne soirée?
- Très bonne, nous avons amassé pas mal d'argent à la soirée de bienfaisance. Mais je suis désolée d'avoir manqué cette occasion d'être avec toi. Tu aurais pu m'accompagner à la soirée.
- Je l'avais oublié cette soirée. Et tu me connais, les mondanités ce n'est pas mon fort sauf pour les soirées d'affaire, bien entendu. Je suis rentrée plus tôt pour te donner une surprise.
- Une surprise! Mais en quel honneur?
- Comme ça, parce que tu es mon épouse, que je veux te rendre heureuse, parce que tu es jolie et pour une foule d'autres raisons.

Arthur se vit lui remettre un coffret de velours entre les mains. Elle l'ouvrait et écarquillait les yeux devant l'éclat des saphirs et des diamants qui ornaient le collier. Un collier somptueux pour une épouse merveilleuse. Elle aurait peine à reconnaître le mari distant des premières années de mariage. Que s'était-il passé? Il se posait de plus en plus la question. Il reprit sa rêverie et il imagina sa réaction.

- Arthur, je suis sans voix, tu as fait des folies, il est magnifique, c'est le plus beau collier que j'ai jamais vu. Mais pourquoi?
- Parce que tu es une reine, ma reine.

- Que se passe-t-il Arthur? Tu as changé beaucoup ces derniers temps avec moi. Je ne te reconnais plus. J'en suis heureuse, ne change pas mais j'aimerais savoir pourquoi.

Voilà, même sa femme dans sa rêverie ne comprenait pas qu'il ait changé à ce point. Arthur réfléchit qu'il y avait peu de gens autour de lui qui lui importait vraiment et Elizabeth en faisait partie, elle en était même devenu l'élément central. Il réussissait en affaire et il aurait voulu qu'elle en profite. Arthur savait au fond de lui qu'il n'avait pas toujours été un bon époux, qu'il avait sacrifié ses deux précédents mariages pour ses affaires. Peut-être sentait-il le besoin de se reprendre mais il était trop tard.

\*\*\*

Le nouveau président de la branche canadienne de la compagnie, Ray E. Powell, s'entretenait avec le directeur des usines d'Arvida, Whitaker. Ils discutaient des revendications déposées le premier mars par le nouveau président du syndicat, Alexis Daris et de la résolution qu'il venait de leur présenter douze jours plus tard.

- Cette résolution qui mandate le comité exécutif du syndicat de déclarer la grève s'il n'y avait pas entente sur les plaintes et les revendications qu'ils nous ont adressées récemment, me semble du chantage, dit Powell. On vient à peine de les recevoir.
- C'est un changement de ton qui m'étonne de Daris, continua Whitaker. Il a plutôt fait preuve de modération jusqu'ici. Cette fois-ci, il était accompagné du président de la Confédération des travailleurs catholiques du Canada et je crois que c'est lui qui est derrière ce changement d'attitude.
- Ça se pourrait bien. Davis veut éviter la grève à tout prix. Les carnets de commande sont remplis et on ne peut se permettre un arrêt de la production.

- Nous pouvons satisfaire la plupart des revendications. Je compte charger White, le directeur du personnel, de mener des discussions franches et honnêtes pour la résolution de leurs demandes.
- D'accord, tu me tiendras au courant.

Whitaker regarda Powell prendre congé. Il se dit que s'il continuait à cumuler de bons résultats à la gérance des usines d'Arvida, il pourrait monter en grade comme Powell qui était passé de la vice-présidence à la présidence au siège social à Montréal. La compagnie semblait loyale envers ses cadres et il se dit qu'il avait de l'avenir.

\*\*\*

La fanfare d'Arvida faisait ses débuts à la soirée organisée pour célébrer la Saint-Patrick à l'École Saint-Joseph ce 17 mars. Le maire Riddell était particulièrement fier de cette réalisation. Il avait été élu président de la fanfare et il était même venu assister à quelques-unes de leurs pratiques qui avaient lieu en soirée les lundis et les mercredis sur la rue Davis. Il avait aussi fait paraître un article dans le journal pour solliciter des citoyens d'Arvida possédant des talents musicaux. Le rédacteur du journal en avait profité pour lui demander un second article portant sur le cancer et il se dit qu'il allait devoir s'y mettre bientôt. Riddell était aussi satisfait pour une autre raison. Comme maire d'Arvida, il avait dû composer avec Wake, le précédent gérant de la ville qui avait bâti la très grande majorité des maisons d'Arvida. Puis, Wake avait été rappelé au bureau chef à Montréal où il avait été nommé Secrétaire de l'Aluminum Company of Canada. Avec Wyber, le nouveau gérant de la cité, Riddell avait senti avoir davantage les coudées franches sur les destinées de la ville.

Pour l'instant, il savourait cette soirée en compagnie de Louis Fay, qui avait été réélu le 25 janvier dernier au poste d'échevin de la Cité d'Arvida. Il avait invité le nouveau chef de

police, Edouard Lorrain, qui était en poste depuis la veille. Il avait fait partie pendant quatorze ans du district de Montréal de la Police provinciale. Il avait vanté les talents musicaux de la fanfare et en jetant un coup d'œil à Lorrain, il le vit assis très droit et immobile sur sa chaise. Il n'avait pas bougé depuis le début du programme musical et Riddell se demandait s'il appréciait la musique. Toutefois Riddell se délectait du programme musical, un franc succès quant à lui. À l'entracte, il en profita pour sonder le terrain.

- Et puis Lorrain, qu'est-ce que vous en dites?
- Je ne m'y connais pas en musique.

Riddell se rembrunit, Lorrain avait parlé sur un ton assez froid et il était maintenant évident qu'il n'appréciait ni la musique ni la soirée.

- Par contre, je m'y connais en service de police. Je ne suis en poste que depuis peu mais laissez-moi vous dire que les effectifs ont besoin d'être redressés.
- Que voulez-vous dire?
- Je compte bien mettre fin au relâchement dans l'attitude des policiers. Ils sont mous, ne saluent pas correctement, les rapports d'activités qu'ils me remettent sont flous et j'ai bien l'intention d'aller les voir à l'œuvre sur le terrain pour corriger le tir.
- Vous savez, c'est une ville plutôt tranquille.
- Ce n'est pas une raison pour se laisser aller. S'il devait survenir une catastrophe et c'est une éventualité avec une usine aussi importante, il faut qu'ils soient prêts à intervenir efficacement.

Riddell se dit que Lorrain avait peut-être raison. Il n'avait pas pensé à cela mais effectivement, une catastrophe était toujours possible et il faudrait songer à mettre sur pied des plans d'intervention et même d'évacuation. Il en parlerait au directeur des usines d'Arvida, Whitaker.

Louise Riddell et Evelyn Scott avaient souvent visité Ellen Rimmer qui semblait dépérir depuis la mort de son époux, il y avait maintenant deux mois. Ellen étant irlandaise de naissance, elles avaient réussi à la tirer de chez elle pour célébrer la Saint-Patrick. Elles lui avaient jeté un coup d'œil de temps à autres pendant la soirée et elles avaient vu son visage changer progressivement à chacun des morceaux de musique. Elles profitèrent de l'entracte pour tâter le pouls.

- Comment ça va Ellen? demanda Louise.
- Un peu mieux. Vous aviez raison toutes les deux, la soirée me fait du bien. Je croyais que plus rien ne pouvait m'atteindre depuis que William est parti. Et j'ai pris un peu de plaisir à la soirée, j'ai oublié mon malheur pendant un temps. C'est toujours ça de pris.
- Je suis soulagée d'entendre ça, dit Louise. Tu sais Ellen, on devrait se programmer des sorties de musique et tu devrais revenir à la chorale, ça te ferait du bien.
- Peut-être. Tu sais, je sens William partout à la maison et j'ai de la difficulté à sortir et être ainsi loin de lui. Mais il m'a semblé qu'il souhaitait que j'assiste à cette soirée.

Louise et Evelyn ressentirent un grand soulagement et lui serrèrent chacune une main car elles s'étaient beaucoup inquiétées pour Ellen. Elles avaient eu peur qu'elle ne puisse surmonter son chagrin et craignaient de la retrouver morte un de ces jours.

- C'est le nouveau chef de police qui parle avec ton mari? demanda Ellen.
- Oui, il s'appelle Edouard Lorrain. Ils ont eu de la difficulté à en recruter un aussi compétent que William. Comme tu le sais probablement, la compagnie veut éviter de recruter quelqu'un du coin de peur que ça pose des problèmes pour la confidentialité de ce qui se passe à la compagnie. Viens, mon mari va te le présenter.

À la fin de la soirée, Tim, Alice, Bertha et Antonio applaudirent les musiciens et quittèrent leurs sièges. Antonio s'était fait tirer l'oreille par Bertha qui adorait la musique et qui se faisait un devoir de célébrer la Saint-Patrick en raison de ses origines irlandaises. Tim et Alice aussi avaient fait pression sur Antonio.

- Ce n'était pas si mal après tout, commenta Antonio en ajustant son foulard à la sortie de l'école Saint-Joseph.
- Il y a eu quelques fausses notes mais pour la Saint-Patrick, on va leur pardonner, rit Bertha.
- Je m'étais attendu à plus d'airs irlandais, opina Tim.
- Il faut leur laisser le temps, ils doivent apprendre un programme musical qui va durer toute l'année, les excusa Alice.
- Bon, Bon. Si on allait tous au cinéma ce week-end ? proposa Tim pour changer de sujet. Il y a «Texas Rangers» avec Fred McMurray et Jean Parker.
- Ah non! Pas encore un film de cow-boys. J'aimerais mieux voir «Libeled Lady», il y a quatre vedettes qui jouent dans ce film : Jean Harlow, William Powel, Myrna Loy et Tracy, je ne me souviens plus de son prénom.
- Mais on a vu «My American Wife» la dernière fois, maintenant c'est notre tour de choisir, coupa Antonio. Surtout qu'on va fêter notre augmentation de salaire, on nous accorde cinq sous de l'heure.

Ils discutèrent encore un moment et les deux femmes durent déclarer forfait. C'était le tour des hommes de choisir le film. Peu avant de se séparer pour rentrer à la maison, Tim confia à Antonio qu'on avait proposé aujourd'hui à Alice, une petite fille à adopter. Cela les avait pris par surprise et ils n'avaient pas encore pris de décision. Antonio lui dit qu'il était là pour lui s'il avait envie d'en parler. Pendant ce temps, Alice et Bertha discutaient du même sujet. Les deux couples se séparèrent pour rentrer chez eux. Une douce neige s'était mise à tomber pendant le trajet qui menait Alice et Tim à leur maison.

- Je n'ai pas arrêté d'y penser de la soirée, dit Alice. D'un côté, je voudrais d'un enfant dans notre vie et de l'autre, je crains de la perdre. Il me semble que je n'y survivrais pas. Je me dis que je suis moins malheureuse comme ça, si un malheur lui arrivait.
- Il y a toujours un risque dans la vie, Alice. Si tu étais enceinte, tu courrais les mêmes risques.
- Parce que je n'aurais pas le choix. Mais là, je l'ai.
- Mais qu'est-ce qui te fait croire que tu la perdrais ?
- Je vois tellement d'enfant mourir à l'hôpital, je ne peux pas m'enlever cela de la tête. C'est devenu une hantise, je n'y peux rien, surtout depuis la mort de cet enfant qui avait eu un accident avec ses parents.
- C'est une décision difficile à prendre et on a du temps pour réfléchir. Si on n'adopte pas celle-là, il y aura toujours un autre enfant qu'on pourra adopter.

Tim serrait les épaules d'Alice. En ouvrant la porte de leur demeure, il se dit qu'avec le temps, ça deviendrait plus clair.

En se déshabillant pour se mettre au lit, Bertha discutait avec Antonio de ce que leurs amis venaient de leur apprendre.

- Je la comprends d'hésiter, ça fait tellement mal de perdre un enfant. Mais d'un autre côté, je crois que ça manque à leur couple, dit Bertha.
- C'est vrai, j'avais perdu le goût de vivre quand Tony est décédé. Mais je n'imagine pas ma vie sans les enfants.

Devant la fenêtre de leur chambre, le vent s'était levé et Antonio regardait les flocons danser. Il pensait à Tony et se demandait si tout allait bien pour lui là-haut. Avec Bertha dans ses bras, il s'endormit et rêva que Tony se tenait sur le dessus du train duquel il était tombé et il lui envoyait de grands saluts de la main en lui souriant.

\*\*\*

Tous les sièges étaient occupés dans la salle de réunion du bureau administratif des usines d'Arvida en ce 2 avril 1937. Le directeur Arthur Whitaker présidait la réunion qui rassemblait tous les cadres des usines pour venir écouter l'allocution d'un membre du bureau chef de la compagnie à Montréal, R.D. Palmer, sur la construction d'une usine de la compagnie en Europe. La compagnie avait des visées d'expansion non seulement en Europe et en Asie mais aussi à ses usines d'Arvida et de Shawinigan au Québec. Whitaker avait mis en opération en janvier une quatrième salle de cuves nécessitant l'embauche d'une centaine de travailleurs supplémentaires. Cette fois-ci, les travailleurs étaient en majorité des canadiens français étant donné le mécontentement des élites régionales qui s'était aggravé depuis la dépression. On reprochait à la compagnie de n'embaucher que des travailleurs anglophones étrangers. Aussi, la main d'œuvre commençait à se faire plus rare et il était plus facile de puiser dans les ressources régionales. Mais actuellement, l'usine fonctionnait à pleine capacité et il fallait agrandir. Le directeur des salles de cuves, Radley, était revenu en février d'un voyage de six semaines où il avait visité diverses usines d'aluminium de la compagnie en Europe et il y allait aussi de ses commentaires sur le projet d'agrandissement. Tout allait très vite pour Whitaker. L'augmentation du transport entre Port-Alfred et Arvida de la bauxite et des lingots d'aluminium produits, avait nécessité l'achat d'une autre locomotive auprès de la Canadian Locomotive Company Ltd qui devait être livrée en juin prochain.

La réunion terminée, Whitaker revint à son bureau avec le nouveau vice-président de la compagnie d'aluminium au Canada, O.M. Montgomery, qui avait remplacé Powell lorsqu'il était devenu président.

- Comme vous le savez, Whitaker, notre production d'aluminium actuelle est de cinquante fois supérieure à la consommation de la province de Québec et dix fois celle du Canada, commença Montgomery.

- Effectivement, cela demande un effort pour écouler la production, répondit Whitaker.
- C'est pour cette raison qu'on demande aux deux gouvernements des concessions importantes étant donné que la concurrence jouit de conditions meilleures que les nôtres avec la bauxite à proximité des usines et les bas salaires qu'ils paient à leurs employés.

Whitaker savait que le bas coût de l'électricité était la clé du succès de l'entreprise.

- On va leur faire valoir que ces conditions font que nos concurrents prennent de l'expansion, comme British Aluminum qui construit actuellement une usine en Écosse, ajouta Montgomery.
- En quoi puis-je vous aider?
- J'aimerais, Whitaker, que vous me prépariez un bref rapport qu'on va soumettre aux autorités politiques, mettant en lumière les coûts de production auxquels on fait face, surtout avec l'augmentation de salaire qu'on vient de consentir. Il faut que ce soit quelque chose de simple à consulter mais de très convaincant dans le sens que je viens de vous exposer.

Whitaker soupira intérieurement mais assura qu'il lui livrerait ce rapport en priorité. Il pensa à son prédécesseur, Harold Wake, qui venait d'être promu au poste de Secrétaire de l'Aluminum Company of Canada. S'il s'en tirait bien dans son poste actuel, il pourrait accéder à une promotion et il se mit immédiatement à la préparation de ce rapport.

\*\*\*

Dans la soirée du 2 avril 1937, l'équipe de hockey les Arvins de l'école protestante anglaise d'Arvida, disputait un match contre les Éperviers noirs de l'école catholique française

Saint-Joseph de la même ville, dans le cadre du championnat de la ligue junior de hockey. Vic et Howard étant deux bons joueurs, les Arvins continuaient de faire appel à leurs talents mais malgré leurs efforts, ils perdirent.

- Qu'est-ce qui se passe Vic? On aurait dit que tu avais la tête ailleurs, dit Howard en enlevant ses patins.
- Tu te rappelles de Gladys. Je l'ai croisée l'autre jour et elle avait l'œil et la lèvre amochés.
- Son petit copain doit la battre.

Vic en resta muet d'étonnement. Puis son sang ne fit qu'un tour. Ce type-là, il n'avait jamais pu le blairer et en y songeant bien, il avait tout à fait le profil d'un homme violent avec les femmes.

- Si jamais je le croise, je vais lui donner une raclée qui va lui faire passer l'envie de la toucher à nouveau.
- En tout cas, elle l'a probablement laissé et je voulais te dire que tu avais le champ libre.

Vic sourit à cette idée. Il irait l'inviter à une soirée au cinéma.

\*\*\*

Le 5 avril 1937, il y avait une parade de mode au Monday Night-Club qui avait lieu dans les locaux de l'Église Unie à Arvida. Elle avait été organisé par le nouveau magasin H. Lessard et Frères ouvert le 22 février sur la rue Mellon au centre-ville d'Arvida. Louise Riddell y avait invité ses deux amies Ellen Rimmer et Evelyn Scott mais aussi Anne Norton

qui faisait partie elle aussi de la chorale. Pour l'occasion, la salle avait été décorée de guirlandes jaunes et mauves et on présentait, en plus de la parade de mode, un programme musical au violon et au piano exécuté par Jeanne et Madeleine Landry. La soirée se terminait par un goûter.

- Que dites-vous de la mode printemps-été? demanda Louise Riddell tout en prenant un petit sandwich roulé aux œufs. Ces robes et tailleurs ajustés qui descendent entre les chevilles et la mi-jambe m'ont beaucoup plu. Par contre, j'aime moins ces petits chapeaux plats à revers.
- C'était assez joli mais j'ai préféré le concert. Elles sont talentueuses les sœurs Landry, répondit Evelyn Scott qui se servait une pâtisserie.
- En effet, leur musique m'a touchée. À un moment donné, je me suis sentie particulièrement émue et j'ai senti la présence de William. C'est étrange n'est-ce pas? fit Ellen Rimmer qui se versait du thé.
- Comme je te le dis souvent, je ne trouve pas ça étrange. Je sens moins la présence de mon défunt mari mais je continue à lui parler souvent, dit Evelyn.
- Quelques fois, j'ai eu l'impression de devenir folle, je me demandais si tout ça venait de mon imagination, ajouta Ellen Rimmer.
- Votre mari devait beaucoup vous aimer, ça se sent dans sa présence, commenta Anne.
- Que voulez-vous dire? Vous l'avez senti vous aussi? Interrogea Ellen Rimmer surprise.
- J'ai des talents de médium et j'ai senti une présence près de vous pendant la soirée, affirma Anne.
- Pouvez-vous entrer en contact avec lui? l'interrogea Ellen Rimmer.
- Je ne sais pas. Quelques fois ça me vient et d'autres fois, rien ne se produit. Mais il faut un endroit calme pour ça, répondit Anne.
- Écoutez, pouvez-vous venir chez moi un soir qui vous conviendrait et on ferait une tentative, proposa Evelyn Scott qui voulait également entrer en contact avec son mari défunt.

- Pourquoi pas, conclut Anne qui cherchait désespérément à se faire des amies, quitte à se prétendre médium.

Louise Riddell n'était pas sûre que la soirée prenne la tournure escomptée. Elle avait voulu changer les idées d'Ellen mais voilà qu'elle replongeait dans son obsession. Peut-être, après tout, que cela lui ferait du bien. Ces histoires de spiritisme la fascinaient et elle leur demanda si elle pouvait y assister.

Le mercredi soir 7 avril, Anne Norton, Evelyn Scott et Louise Riddell étaient assises à la table de la salle à manger d'Ellen Rimmer. Auparavant, Anne avait demandé de parcourir la maison pour s'imprégner de ce que les objets dégageaient. En fait, elle cherchait de l'inspiration pour ce qu'elle s'apprêtait à faire. Puis, elles s'étaient assises toutes les quatre à la table au centre de laquelle brûlait une unique bougie. Louise Riddell était un peu terrifiée mais sa curiosité l'emportait sur sa peur. Anne avait joint les mains et elle regardait intensément la bougie.

- Je sens une présence. Il se tient près de vous, Evelyn, dit Anne.
- Ah bon, fit Ellen Rimmer un peu déçue que ce ne soit pas son mari.
- Il dit qu'il va bien, qu'il vous aime et qu'il vous protège. Il veut vous demander quelque chose pour votre bien mais il sait que ça vous sera difficile. Il vous demande de le faire pour lui.
- Il n'a qu'à me le demander, ce sera un plaisir. Il me manque tellement. Qu'est-ce qu'il veut que je fasse? répondit Evelyn enthousiasmée.
- Il veut que vous refassiez votre vie. Il dit qu'il s'inquiète de vous savoir seule et il serait plus rassuré de vous savoir en compagnie de quelqu'un qui vous aime.

Evelyn Scott s'était brusquement levée, renversant presque sa chaise.

- Ça, jamais! Il ne peut pas me demander ça. Ce n'est pas mon mari. Vous devez sûrement vous tromper. Je crois que je vais m'arrêter ici, je ne veux plus continuer la séance.

Evelyn Scott demanda son manteau et sortit, bouleversée. Ellen Rimmer souffla sur la chandelle et dit qu'elle ne se sentait pas assez bien pour poursuivre la séance. Elle était aussi bouleversée qu'Evelyn, elle comprenait sa réaction, elle aurait eu la même. Anne se défendit en expliquant qu'elle ne répétait que les messages qu'elle entendait. Devant l'air sceptique de Louise et d'Ellen, elle préféra prendre congé.

- Je suis désolée, dit Louise. Je me sens un peu responsable de tout ça.
- Tu n'as rien à voir là-dedans. C'est cette femme qui s'est vantée d'être un médium et c'est moi qui l'ai invitée. Je crois qu'elle a voulu se rendre intéressante. Quelqu'un m'a dit qu'on ne pouvait pas trop se fier à elle.
- Moi je pense qu'elle est un peu fêlée.
- Evelyn était dans tous ses états, la pauvre. Si tu le veux, nous pourrions passer la voir demain pour la réconforter.

Louise Riddell acquiesça. Elle n'arrivait pas à changer les idées à ses deux amies et elle comprit que le fait qu'elles soient devenues veuves à quelques mois d'intervalle les entretenaient toutes les deux dans leur malheur.

\*\*\*

Le 8 mai 1937, la fanfare d'Arvida donnait un concert bénéfique au théâtre Palace pour amasser des fonds qui serviraient à donner des concerts aux citoyens pendant l'été. Ce programme musical était complété par un orchestre croate et un quatuor de l'Église Unie et il se terminait par le film «Fury» mettant en vedette Sylvia Sidney et Spencer Tracy. On

avait fait beaucoup de promotion pour ce spectacle et Howard et Vic avaient acheté des billets. Vic était allé quelques fois au cinéma avec Gladys mais elle avait décliné son invitation à ce spectacle. Puis, juste avant que le spectacle commence, Vic vit Gladys accompagné de son précédent ami de cœur. À l'entracte précédant le film, Vic sortit quelques instants avec Howard.

- Cette fille va me rendre fou! déclara Vic. Elle a refusé mon invitation et maintenant elle est avec lui.
- Tu devrais l'oublier et sortir avec beaucoup de filles, ça t'aiderait.
- Je n'ai pas ton charme.
- Laisse-moi faire. Tu vois les filles là-bas, on va aller les voir.

Vic se laissa entraîner par son ami et essaya de flirter mais le cœur n'y était pas. Le petit groupe parla de la fête du couronnement du Roi d'Angleterre qui aurait lieu le 12 mai prochain. Il y aurait un défilé de la fanfare dans les rues d'Arvida et aussi un feu d'artifices. Tout le monde convint de s'y retrouver. Quand Vic se retourna pour entrer dans la salle pour la suite du spectacle, il entrevit à nouveau Gladys qui fuyait son regard. Il en eut le cœur serré.

Le mercredi 12 mai 1937, Albert, le duc d'York, devenait George VI. Il succédait ainsi à son frère aîné qui avait abdicé du trône d'Angleterre le 11 décembre 1936 pour pouvoir épouser une américaine deux fois divorcée, Wallis Simpson. Il y avait des fêtes célébrant son couronnement dans toute l'Angleterre et au Canada. À Arvida, le maire Riddell avait fait décorer les résidences, les rues et le centre-ville. Sa fille Edith s'était embarquée dernièrement à bord du S.S. Duchess of Athol pour aller fêter le couronnement à Londres en compagnie de Martha DuBose et d'Arnold Schoch, grâce à la Ligue d'éducation outremer.

La fanfare débuta la parade suivie par le défilé des vétérans de la Grande Guerre, des «boys scouts», des «girls guides», des écoliers catholiques et protestants. On se rendit au champ athlétique où le maire Riddell et le pro-maire Louis Fay célébrèrent le couronnement par un discours. Après un bref concert, la fanfare joua «God Save the King» et un salut royal fut tiré. Puis la population eut droit à un feu d'artifice. Comme tous leurs concitoyens, Antonio, Bertha, Tim et Alice s'exclamaient à chacune des explosions de lumières dans le ciel. Au milieu de toutes ces banderoles, la soirée revêtait vraiment un air de fête.

- Je crois bien que c'était le dernier, dit Antonio.
- C'est toujours trop court. Si j'étais maire, ils dureraient toute la soirée, ajouta Bertha en riant.
- Ces feux soulignent bien un événement extraordinaire pour nous, dit Alice en regardant Tim.
- Vous allez adopter, s'exclama Bertha.
- Plus besoin, je suis enceinte !

Bertha prit Alice dans ses bras et la félicita chaudement. À 37 ans, Alice n'espérait plus ce miracle, ils auraient un enfant bien à eux. Antonio félicita Tim mais il lui trouva un air un peu contraint. Il devinait que Tim s'était mis à craindre de perdre à nouveau son épouse lors de l'accouchement alors que l'adoption évitait ce problème. Il lui tapa dans le dos en lui disant que ça irait bien, mais le regard que Tim posa sur lui, en était un de détresse.

Paul Norton avait parcouru l'assistance en tentant d'apercevoir Rose puis il avait fini par la découvrir au bras de son époux. Aleksi lui avait passé un bras autour des épaules et ils avaient admiré le défilé, applaudissant les prestations. Paul s'était placé de biais pour contempler Rose, il avait semé Anne quelque part dans la foule. Puis, quand les feux d'artifice s'étaient mis à éclairer le ciel d'Arvida, il avait admiré leurs reflets sur le visage de Rose, son feu d'artifice à lui.

\*\*\*

Powell, le président de la filiale canadienne de la compagnie Aluminium Limited, était en visite à Arvida avec son secrétaire P.A. Campiche pour quelques jours. Ils avaient assisté à la fête du couronnement donné la veille. Ils étaient assis dans le bureau du directeur des usines d'Arvida, Whitaker, auquel s'était joint le maire Riddell pour planifier leur séjour.

- Donc, vous commencez à creuser les fondations de deux autres salles de cuves, dit Powell en regardant les plans.
- Et pour d'autres bâtiments ici, ajouta Whitaker en les désignant sur le plan. On va commencer en juin prochain. Je compte vous faire visiter un nouveau générateur qu'on vient d'installer à l'usine hydro-électrique, expliqua Whitaker.
- Avec ça, on devrait pouvoir fournir les carnets de commande. Ils se remplissent à vue d'œil.
- Une visite des écoles d'Arvida est aussi prévue en compagnie des commissaires, s'empressa d'ajouter Riddell.
- Où en êtes-vous pour l'agrandissement de la ville ? demanda Powell à Wyber, le directeur de l'immobilier de la compagnie et gérant de la ville. Il va falloir loger le surplus de travailleurs qui vont être embauchés avec l'agrandissement des usines.
- Nous avons annoncé aux employés que la compagnie était disposée à vendre des emplacements pour la construction de maison, entre les rues Vaudreuil, Cabot et Hudson. Afin d'éviter la spéculation, les terrains seront concédés lorsque les maisons seront construites ou habitées. Cette entente devra être conclue avant le premier novembre 1938, répondit Wyber.
- C'est bien, nous devons continuer les efforts pour retenir la main-d'œuvre à Arvida. La «Quebec Pulp & Paper Corporation» compte rouvrir ses moulins de Chicoutimi qui étaient fermés depuis 1930. Il semble que Duplessis, le Premier Ministre du Québec, soit disposé à ne pas leur demander les sommes qu'ils doivent au

gouvernement afin de faciliter la réouverture des moulins. On aura donc de la concurrence pour la main-d'œuvre.

Powell se leva, suivi de Campiche, son secrétaire, indiquant par là qu'ils étaient prêts à commencer les visites. Whitaker pria pour qu'aucun incident sérieux ne survienne pendant les visites pendant que Riddell se réjouissait de l'importance que sa ville prendrait dans les prochaines années.

\*\*\*

À Bagotville, le temps était menaçant pour la parade du 24 juin de la Saint-Jean Baptiste. Albert Boivin, qui regardait les gros nuages noirs s'amonceler, s'était placé sur le parcours avec son épouse Marie-Blanche et ses trois filles, Gaëtane, Jeanne-Mance et Françoise. Il travaillait de longues heures à charger et décharger les bateaux qui arrivaient à Port-Alfred car la compagnie d'aluminium d'Arvida avait augmenté sans cesse sa production depuis l'an dernier et cette journée de congé était la bienvenue. Il ressentait de plus en plus souvent des douleurs à la poitrine mais il se disait que ça finirait par se passer avec un peu de repos. De grosses gouttes tombèrent suivies d'une pluie abondante qui mit fin à la parade qui devait avoir lieu. Il rentra en courant avec sa famille à sa maison située tout près de là. Son aînée Gaëtane se réfugia avec sa grande amie, Rita Paré, à la maison de celle-ci qui était encore plus près du parcours. Elles s'installèrent en riant sur la grande galerie qui était munie d'un toit.

- Pour une fois que je suis contente qu'il pleuve, nous n'aurons pas à réciter toutes les prières de la procession, dit Rita en riant. Je suis tellement contente que tu aies fini ton école normale. Comme ça, tu vas enseigner en septembre à l'école du rang.
- C'est Papa qui m'a trouvé cette place, répondit Gaëtane.

- Papa aussi compte me faire travailler dans un de ses bureaux de télégraphe. Il m'a parlé de celui d'Arvida mais le poste ne se libérera pas tout de suite. Arvida, tu te rends compte ! La liberté totale ! Comme c'est trop loin de Bagotville pour faire le trajet à chaque jour, je vivrai en pension la semaine et reviendrai la fin de semaine.
- Tu ne peux pas savoir comme je t'envie. Arvida, une ville moderne, c'est l'avenir !
- Écoute, j'ai su que la compagnie d'aluminium engageait des secrétaires et c'est bien payé. Tu pourrais venir travailler, on habiterait ensemble, on apprendrait à parler l'anglais en se faisant des petits copains puis on s'en irait dans l'ouest. Qu'en dis-tu ?
- Mais je ne connais rien au secrétariat.
- Il y a des cours par correspondance, tu es une première de classe, tu vas passer ça facilement.
- Ma mère ne voudra jamais, elle tient mordicus à ce que j'enseigne pour respecter la tradition dans sa famille.

Gaëtane se mit à rêver à Arvida, qu'elle y vivait avec Rita, personne pour la surveiller. Elle avait entendu dire qu'il y avait des soirées de danse avec la toute dernière musique à la mode et on chantait en anglais ! Elle aurait tout donné pour aller à une seule de ces soirées de danse. Elle soupira, sa mère ne voudrait jamais. En attendant, les deux jeunes filles se promirent de bien s'amuser tout l'été, de se baigner à la plage, d'aller danser aux veillées et de faire de belles rencontres.

\*\*\*

Assis à un café près de la Tour Eiffel, Arthur Davis et Betty Days goûtaient cette matinée du 25 juin où le soleil commençait à chasser les nuages et à inonder Paris. Ils regardaient l'animation autour d'eux. Tout à l'heure, ils iraient visiter l'exposition universelle où Arthur présentait un pavillon dédié à l'aluminium.

- Ces croissants sont délicieux, dit Betty. J'ai bien hâte de voir votre pavillon à l'exposition.
- Je pense que l'aluminium y est bien mis en valeur. On ne pouvait pas se passer d'une telle vitrine sur le monde. On estime la production d'aluminium à 350 000 tonnes cette année et l'an prochain, on prévoit qu'elle se situera aux alentours de 500 000 tonnes. Je veux aller chercher la plus grande part de ce gâteau.

Il pensa à son ami Charles Martin Hall sans qui toute cette aventure n'aurait pu avoir lieu. Il était content de lui avoir fait ériger, en février dernier, une statue toute en aluminium au musée Carnegie à Pittsburgh. Il l'avait fait exécuter par Moretti, un des meilleurs sculpteurs. En mémoire de son ami Charles qui lui avait légué ses parts et son droit de vote, il comptait devenir le plus grand producteur d'aluminium au monde. Il lui devait bien ça.

Il reporta son attention sur Betty. Il ne savait pas ce qui lui avait pris de lui demander de l'accompagner à ce voyage en Europe. Bien sûr, elle lui serait un peu utile dans ses rencontres avec ses clients mais il ne s'expliquait pas ses brusques changements d'humeur. Il se promit qu'à l'avenir, il serait plus mesuré. Pour l'instant, le plaisir qu'elle semblait éprouver lui faisait du bien. Lorsqu'ils se levèrent pour prendre un taxi, elle lui prit le bras.

\*\*\*

Accoudées au bastingage du bateau de croisière, Louise Riddell, Ellen Rimmer et Evelyn Scott contemplaient, en ce 27 juin 1937, le magnifique panorama qu'offraient les parois abruptes du fjord du Saguenay. Cette croisière jusqu'à Tadoussac avait été organisée pour récompenser le comité de la chorale, qui avait amassé des dons grâce aux deux bingos organisés. Lors du dernier bingo tenu le 9 juin, Evelyn Scott avait confié à Ellen Rimmer ses craintes concernant le message de son mari. Bien qu'elle ait été choquée par cette idée, elle avait été témoin d'étranges coïncidences qui allaient toutes dans le sens de ce message.

Le jour de leur anniversaire de mariage, Evelyn portait le bracelet qu'il lui avait offert à leur premier anniversaire et elle l'avait perdu, elle ne savait comment. Elle avait aussi rêvé plusieurs fois à lui et à chaque fois qu'elle le retrouvait, il s'éloignait pour aller rejoindre quelqu'un d'autre, ce qui la laissait déconcertée à son réveil.

- C'est tout de même bizarre que tu ne retrouves plus ton bracelet, dit Louise.
- J'ai vraiment cherché partout, plusieurs fois et il demeure introuvable. Ça me crève vraiment le cœur. Qu'en penses-tu Ellen ?
- Je pense que tu vas finir par le retrouver, dit Ellen perplexe.
- Et dans mes rêves, il va rejoindre quelqu'un d'autre. Serait-il possible qu'il ait refait sa vie dans l'au-delà ? demanda Evelyn.
- Voyons, ça n'a pas de sens. Il allait peut-être rejoindre Dieu ou un parent, rétorqua Louise qui commençait à penser que cette soirée de spiritisme avait eu des répercussions catastrophiques sur sa santé mentale.
- Dans mon dernier rêve, c'était clairement une femme, blonde et un peu plus en chair que moi. Il me disait que je serais fâchée si nous dormions dans le même lit. Il m'a expliqué qu'elle était veuve et qu'elle s'ennuyait. C'est comme s'il sous-entendait que maintenant il dormait avec elle ! s'exclamait Evelyn.

Louise et Ellen étaient consternées des propos d'Evelyn. Se pouvait-il qu'on devienne jaloux de la vie du conjoint dans l'au-delà ? Louise s'inquiéta encore plus de l'état mental d'Evelyn. Quant à Ellen, elle se demanda si les rêves d'Evelyn reflétaient la réalité. Ça devait être effroyable d'être poussée à refaire sa vie parce que le conjoint était passé à autre chose dans l'au-delà.

\*\*\*

Vendredi le 16 juillet 1937, le maire Riddell, son épouse Louise et leur fille Édith qui était revenue des fêtes du couronnement du roi d'Angleterre, étaient en route pour la ville voisine de Chicoutimi. Ils étaient reçus par le maire pour un concert donné par sa fanfare et il en était très fier. Depuis le 21 juin, sa fanfare avait été admise dans l'association des fanfares amateurs dont l'assemblée avait eu lieu à Port-Alfred. Pour les concerts de sa fanfare à Arvida, il avait fait construire un kiosque à musique de forme hexagonale sur la rue Moritz à Arvida qui pouvait abriter trente-cinq musiciens.

- Ce n'était vraiment pas de chance avec toute cette pluie qui a gâché l'inauguration de mon kiosque à musique que j'avais prévue à la fête de la Confédération, s'exclama Arthur pour la énième fois.
- Il y aura une autre occasion pour l'inaugurer, le consola Louise.
- Mais le jour de la Confédération, ça tombait bien pour l'envergure que je voulais donner à cette fête d'inauguration. Là, ça va être un jour ordinaire parce que Powell va être présent et qu'il veut en profiter pour faire un discours. Tu te rends compte, le 20 juillet, c'est un mardi.
- En tout cas Papa, si tu avais vu les fanfares et les défilés aux fêtes du couronnement du roi d'Angleterre, la fanfare d'Arvida te paraîtrait bien terne, commenta Edith.

Arthur Riddell lui jeta un œil par le rétroviseur de sa voiture. Depuis qu'elle était revenue, elle leur racontait tout ce qu'elle avait vu à Londres. C'est sûr qu'Arvida ne pouvait pas se comparer à Londres, c'était une petite ville mais elle était en expansion. Le 9 juillet dernier, l'épicerie E.M Store avait inauguré un tout nouveau système frigorifique, c'était le seul de la région et il était dans sa ville.

Il faisait un temps magnifique. Il gara sa voiture à l'Hôtel de Ville de Chicoutimi, ils serrèrent la main du maire et des notables présents et ils s'installèrent sur la petite estrade aménagée pour le concert. Sa fanfare avait fière allure avec ses costumes bleu marin aux galons or. Lorsqu'ils jouèrent leur programme composé d'airs d'opéra entrecoupés de

quelques airs militaires, Arthur Riddell regarda fièrement la foule qui s'était amassée jusqu'à l'artère commerciale de la rue Racine. Il était ému.

\*\*\*

Le début de soirée du 20 juillet était exquis avec ce vent du sud qui soufflait modérément sur la ville. On entendait quelques chiens aboyer au bout de leur corde car le chef de police avait demandé à tous les citoyens d'attacher leurs chiens pour l'été afin de préserver les aménagements floraux de la ville. Les citoyens d'Arvida s'étaient déplacés en grand nombre pour cette inauguration du kiosque à musique de la rue Moritz. Le maire Riddell devait faire une allocution au début du concert et il était prévu que Powell en prononce une à la fin. Vic Marinacci et Howard Hurley arpentaient le parc qui entourait le kiosque à la recherche de leur ami Fred Santoni.

- Tiens le voilà, s'écria Howard. Qu'est-ce que tu fais ? On te cherchait partout.
- Je cherchais quelqu'un, répondit Fred. Mais elle ne semble pas être là.
- Tu as une nouvelle amoureuse ? demanda Vic un peu jaloux.
- Non, je ne crois pas que ça va marcher, elle n'est pas venue, dit piteusement Fred.
- Ne t'en fais pas, des filles, il y en a des tas, ajouta Howard en lorgnant une jeune fille dans une robe de mousseline bleue ciel. Ses cheveux blonds étaient montés en chignon et le rose tendre de ses lèvres pulpeuses semblait l'appeler.

Vic et Fred regardèrent Howard se diriger vers la jeune fille qui se mit à glousser des blagues d'Howard.

- Tu sais que le gouvernement provincial vient d'accréditer le nouveau syndicat de la compagnie, dit Fred. Au bureau du personnel, on se prépare à négocier la première convention collective.

- Les gars en ont parlé à l'usine, dit Vic qui s'interrompt en voyant Gladys avec son cavalier habituel qui avait l'air de la semoncer.

Howard leur fit signe de venir le rejoindre, la belle blonde était accompagnée de ses amies pas mal du tout. Vic suivit Fred en se disant qu'il ne devait plus penser à Gladys et il sourit aux jeunes filles. Le maire Riddell termina son allocution et le concert de la fanfare commença. Le public applaudit chaleureusement à chacune des pièces jouées et Powell fit un bref discours à la fin du concert sur l'importance que la compagnie accordait au bien-être de ses employés et de leur famille, illustrée par la construction de ce kiosque à musique. Après le concert, Bertha, Antonio, Alice, Tim, Rose et Paul discutèrent un moment avant de reprendre le chemin les menant à leur maison.

- C'est chouette d'avoir une fanfare. Ils vont jouer assez souvent, fit Bertha.
- On ne peut pas reprocher grand-chose à la compagnie. C'est vrai qu'elle accorde beaucoup d'importance à la ville et à ses employés, fit Rose.
- Pas si sûr, la contredit Tim. Quand il s'agit des améliorations de nos conditions aux usines, elle se fait tirer l'oreille d'après ce que le syndicat en dit.
- C'est vrai ça, on n'arrive jamais à savoir comment ça se fait que nos payes varient autant aux salles de cuves, admit Antonio. Ils parlent de la pureté de l'aluminium qu'on produit mais on n'a pas vraiment de contrôle là-dessus. Si un des cuvistas rencontre un problème, tout le monde écope. J'espère que ça va changer avec le syndicat.
- C'est comme pour les accidents. Ils répètent tous de faire attention comme s'il n'y avait pas de conditions dangereuses qui font que malgré toutes les précautions qu'on prend, il y a beaucoup d'accidents, reprit Tim.
- Pourtant la compagnie a embauché des spécialistes de la sécurité, plaida Paul.

Pendant que Tim continuait à parler de la négociation de leur première convention collective, Rose n'osait pas regarder Paul. Son mari travaillait et Bertha l'avait persuadée de les accompagner. Puis quand Paul avait croisé Tim, il était resté avec eux pour le concert

ayant encore semé son épouse dans la foule. Ils s'étaient échangé des coups d'œil furtifs mais Rose s'était sentie dans ses petits souliers tout le long du concert. Il lui semblait que tout le groupe les observait du coin de l'œil.

- Il me semblait bien que je te trouverais encore accroché à elle ! rugit Anne qui s'approchait du groupe. J'ai passé tout le concert seule, ce n'est pas normal, un mari doit accompagner sa femme. Et toi, arrête de courir après mon mari !
- Je suis tombé sur Tim et nous discussions. Arrête de fabuler, s'emporta Paul en la prenant par le bras et en l'entraînant plus loin.

Le bruit de leur dispute décrut à mesure qu'ils s'éloignaient et chacun rentra à la maison. Bertha tapota le bras de Rose pour la reconforter mais elle demeurait livide. Anne avait raison, elle ne dissuadait pas Paul de chercher à la voir. Elle avait été infidèle à son mari par omission. Puis, le spectre de la jalousie d'Aleksi réactivée par les révélations d'Anne et ses brutales conséquences la glacèrent d'effroi. Est-ce que son mari se mettrait à la battre de nouveau ? Elle avait peine à respirer en pensant qu'elle le méritait au fond.

En rentrant à leur domicile, la dispute qui avait pu être tenue dans les limites de l'acceptable du fait des voisins qui rentraient chez eux, explosa entre Anne et Paul.

- Ne me prends pas pour une imbécile ! Tu cours après cette traînée aussitôt que tu en as l'occasion.
- Et les promesses que tu m'avais faites pour que je revienne vivre ici ? Elles se sont envolées ? Tu ne sais que mentir.
- Si tu cours encore après elle, j'irai voir son mari pour le mettre au courant. Si tu ne veux pas qu'elle en subisse les conséquences, tu sais ce qu'il te reste à faire.

Paul ne sut pas comment c'était arrivé, mais il était en train de serrer le cou de sa femme. Elle avait les yeux révulsés et il sentait son corps s'amollir. Il la lâcha et elle retomba sur le tapis du salon, ses mains autour de sa gorge, cherchant à aspirer l'air. Il eut peur de lui, il avait été sur le point de la tuer. Il la releva et la serra dans ses bras en bredouillant des excuses.

Le lendemain Anne s'était rendue dans la journée chez Rose, se disant qu'elle y trouverait son mari qui devait travailler sur le quart de soirée ou de nuit. Lorsque Paul avait relâché son emprise la veille, elle avait décidé qu'elle se vengerait et maintenant qu'Aleksi l'avait introduite dans son salon, elle raconta les infidélités de Rose avec son mari. Elle inventait mais elle était sûre de ne pas être loin de la vérité. Aleksi lui posa plusieurs questions et elle répondait au mieux pour rendre le tout cohérent. Pendant qu'elle parlait, Anne regardait Rose qui avait pâli tout au long de son discours.

- Je vois, fit Aleksi d'une voix calme. Sachez Madame Norton, que nous sommes profondément heureux mon épouse et moi. Je sais que Rose ne me trahirait pas de la sorte et certains faits que vous m'avez racontés sont faux puisque j'étais avec elle.
- Vous me traitez de menteuse ! Mais vous êtes aveugle !
- Je peux comprendre que votre mari puisse être amoureux de ma femme, Rose est exceptionnelle et elle ne me trompe pas, j'en ai la conviction profonde. Par ailleurs, je ne peux rien pour vous. Si votre mari s'est éloigné de vous, il vous faudrait vous questionner sur vous-même. Vous seule êtes capable de reconquérir le cœur de votre mari.

Aleksi se leva et l'entraîna vers la porte d'entrée, lui signifiant que l'entretien était terminé. Lorsqu'il referma la porte, Rose considéra son époux la bouche ouverte. Il lui sourit, la prit dans ses bras et lui murmura des mots d'apaisement. Rose était abasourdie, son mari avait profondément changé. Elle se rappela les longues séances de prière à ses côtés où elle avait

imploré la Vierge Marie de venir à son secours. Puis, il l'avait pris pour elle et lui vouait depuis ce temps, une adoration quasi surnaturelle. Elle remercia du fond du cœur la Vierge Marie et lui jura qu'à l'avenir, elle se comporterait en épouse irréprochable. Elle serra son mari dans ses bras.

\*\*\*

Le dimanche 25 juillet, le curé Lévesque dénonçait dans son sermon l'esprit critique, voire même d'insubordination concernant l'Église, qui conduisait directement au socialisme et au communisme, deux fléaux abominables. Pour y mettre fin, il lut à ses paroissiens, l'encyclique Quadragesimo Anno qui prônait le recours à la charité, le lien de la perfection. Bertha était toujours absorbée par sa conversation avec son fils Tony.

- Tu en dis quoi de la responsabilité de la compagnie dans ton accident ?
- Mon heure était venue.
- Ce n'est pas la faute de la compagnie ?
- Je voudrais parler d'autre chose.
- Pourquoi ?

Bertha attendit la réponse qui ne venait pas. À chaque fois que ses questions étaient précises, Tony ne répondait pas. Elle se demanda si elle ne s'imaginait pas tout cela. Elle sortit alors que le curé Lévesque lisait toujours l'encyclique. Assise à ses côtés, Rose la suivit.

- Tu ne te sens pas bien Bertha? l'interrogea Rose à la sortie de l'église.
- Non je vais bien. J'en ai eu assez de cette lecture. Retourne à l'église, on se verra plus tard.

Rose rentra dans l'église et se remit à ses prières à la Vierge Marie. Elle la suppliait de lui enlever l'amour qui subsistait dans son cœur pour Paul.

\*\*\*

Il faisait encore très chaud en ce début août 1937 et Alice, en se rendant à son travail à l'hôpital, se dit qu'ils allaient encore devoir hydrater davantage les patients aujourd'hui. Elle avait encore le cœur lourd d'avoir perdu la semaine dernière, l'enfant qu'elle portait. Elle ne se faisait pas d'illusion même si Tim avait voulu la consoler en lui disant qu'il y aurait d'autres fois. Il lui fallait admettre une fois pour toutes qu'elle avait des problèmes de fertilité et que même si elle portait de nouveau un enfant, ce qui était peu probable, il subirait le même sort. Elle soupira et tenta de penser à autre chose. Elle se concentra sur le cas de Mme Saulnier qui était en voie de rétablissement et qui obtiendrait son congé sous peu. Après avoir fait sa tournée habituelle, le Dr. Riddell lui demanda de passer à son bureau et elle pensa qu'il voulait lui parler du cas d'une fillette de 10 ans, Rolande Couture.

- C'est assez extraordinaire ce qu'ils sont arrivés à faire avec la fille adoptive de M. et Mme Johnny Lapointe à l'Hôpital Shriners de Montréal. Dire qu'à six ans elle ne pouvait plus se servir de ses jambes à cause de la paralysie infantile et maintenant, elle est pratiquement guérie, commenta Alice.
- Effectivement, la médecine évolue beaucoup et justement, j'ai planifié de me mettre à jour. Je serai absent à compter de septembre pour suivre un cours spécial de chirurgie à New-York. Ce sera le Dr. Webster, un chirurgien de l'Hôpital Royal Victoria gradué de McGill en 1925, qui me remplacera.
- Vous serez absent longtemps ?
- Trois mois. Il y aura aussi le Dr. Roméo Gagnon, un diplômé de l'Université Laval, natif de St-Alexis de Grande Baie, qui va aussi m'aider. Dans son cas, il va rester de façon permanente et ouvrir un bureau à Arvida.

La cité d'Arvida prenait de l'ampleur, c'était indéniable. Le Dr. Riddell ne suffisait plus à satisfaire à la demande sans cesse grandissante et ce n'était pas fini. Riddell lui avait confié que la compagnie allait agrandir ses installations à Arvida et la ville vendait des terrains pour la construction de maisons. Elle se rappela du tout début de la ville lorsqu'il n'y avait que des campements et qu'elle donnait les premiers soins aux travailleurs qui construisaient les usines. Elle revit tous ces rails, ces trains de matériaux, ces colonnes métalliques que les travailleurs érigeaient vers le ciel et qui allaient soutenir les salles de cuves. Puis elle se remémora le chantier des maisons qui s'était mis en place à peine un an après le début de la construction des usines. Elle se rappelait qu'une maison qui n'était pas là la veille, était terminée le lendemain. Ce n'était pas croyable, 270 maisons avaient été construites en 135 jours. Et le pavage des rues sous lesquelles étaient enfouies tous les fils et les conduites d'eau et d'égout, tous ces arbres plantés, l'hôpital, les écoles, les églises, les magasins du centre-ville, tout ça avait pris forme en un temps record. Elle avait lu un article où on qualifiait Arvida de ville champignon. Elle se dit que l'image correspondait assez bien à la réalité.

\*\*\*

Le 25 août, la première convention collective fut signée entre la Compagnie d'Aluminium du Canada Limitée et le Syndicat National Catholique de l'industrie de l'Aluminium d'Arvida. Whitaker et Powell se félicitaient de ce document de deux pages.

- On conserve tous nos droits de gérance sur les employés, dit Whitaker: l'embauche, le transfert, la suspension, la promotion, la démotion, la ...
- On a évité la fameuse clause d'atelier fermé où le syndicat aurait eu un mot à dire, l'interrompit Powell. Il faut dire que le premier ministre de cette province, Duplessis, l'a tellement combattue que ça nous a facilité la tâche.
- Je crois que le fait d'étendre la convention à tous les employés, même ceux qui ne font pas partie du syndicat, va atténuer son importance, continua Whitaker.

- On va appliquer cette convention à nos usines de Shawinigan, ajouta Powell. Comme ça, on va aussi atténuer le rôle joué par le syndicat là-bas.

Puis, ils discutèrent des travaux d'agrandissement des usines. Près de 620 travailleurs étaient affectés aux travaux de construction sur les 1 818 travailleurs que comptaient l'ensemble des installations de la compagnie au Saguenay. On mettait en place des cuves additionnelles qui utilisaient une nouvelle technique, le procédé Söderberg. Leur opération nécessiterait davantage de travailleurs que les cuves traditionnelles. Au lieu d'anodes de carbone précuites, on utilisait une pâte de carbone qui tombait graduellement et cuisait dans la cuve. À mesure que cette pâte s'enfonçait au fond de la cuve, des goujons raccordés à des barres de haute tension étaient insérés pour assurer le processus d'électrolyse permettant de produire l'aluminium. Les usines d'Arvida devaient atteindre cette année, la production record de 29 030 tonnes d'aluminium.

\*\*\*

Jeudi soir le 26 août, Tim et Antonio sortaient de l'assemblée syndicale qui avait eu lieu à l'école St-Joseph.

- Ce n'est pas croyable, dit Tim, je n'aurais jamais pensé qu'on obtiendrait neuf congés fériés par année et une journée de vacance par année d'ancienneté pour nous tous qui sommes payés à l'heure.
- À ce que j'ai compris, les échelles de salaire vont s'appliquer en novembre. Mais la prime qu'on nous ajoute, nous les cuvistes, ce n'est toujours pas clair. Et la convention collective va s'appliquer à tous les employés, syndiqués ou pas. Je ne m'y connais pas mais ça me semble curieux, ajouta Antonio.

Ils discutèrent de la formation d'un comité paritaire dans lequel ils éliraient des représentants qui discuteraient avec la compagnie mais le syndicat n'y serait pas représenté. Ils se demandaient à quoi servirait le syndicat.

\*\*\*

Le tournoi de golf de 54 trous au Saguenay Country Club auquel Whitaker et le maire Riddell avaient participé s'était bien déroulé, surtout pour Whitaker qui avait fini quatrième.

- Tu étais en feu, Arthur, le complimenta Riddell sur le chemin du club.
- Il y a de ces jours où tout fonctionne bien. Et ta campagne de recrutement pour l'association athlétique d'Arvida, ça avance ? le questionna Whitaker.
- Elle a été lancée le 20 août, on n'est qu'à la fin août et la population répond déjà. Et ta campagne sur les accidents de travail ? l'interrogea Riddell.
- À date, ça commence à donner certains résultats, les accidents ont diminué mais c'est un travail constant de rappel.

Arrivé au club, Whitaker repéra son épouse qui était en compagnie de l'épouse de Wake qu'elle avait invitée à passer quelques jours à Arvida. Wake était non seulement devenu secrétaire de l'Aluminum Company mais il venait d'être élu président de la section montréalaise de l'Association des manufacturiers canadiens. Son épouse et celle de Wake avaient développé une amitié qu'il encourageait.

- Alors Mme Wake, comment allez-vous ? lui demanda obligeamment Whitaker.

- C'est très gentil à vous de m'avoir invitée. Je m'étais attachée à cette ville et j'y ai encore de nombreuses connaissances qu'il me fait plaisir de revoir.
- Effectivement, les gens sont attachants ici à Arvida.
- Et vos fils sont devenus grands.
- Ils vont repartir sous peu pour leurs études. Richard au Renssalaer Polytechnic Institute à New-York et William au Phillips Exeter Academy au New-Hampshire, annonça fièrement Whitaker.

L'organisateur du tournoi interrompit les conversations pour annoncer que la remise des prix aurait lieu dans une demi-heure. Whitaker s'excusa pour aller se changer car la remise des prix serait suivie d'un souper et d'une soirée.

À la soirée, Paul faisait danser son épouse en s'interrogeant sur son changement d'attitude depuis l'horrible soirée où il avait failli l'étrangler. Il ne comprenait pas comment cette explosion de violence avait pu transformer sa femme à ce point. Elle s'était mise à s'intéresser à sa musique, à l'encourager, à lui faciliter la vie et à le gâter par une multitude d'attentions gentilles. Son horrible mégère s'était transformée en une femme sensible et attentionnée. Il la serra un peu plus fort dans ses bras.

\*\*\*

Arthur Davis reposa le combiné du téléphone. Son associé et ami, le milliardaire Andrew Mellon était décédé d'une pneumonie, aujourd'hui, ce vendredi le 27 août 1937. Un à un, ses compagnons avec qui il s'était lancé dans cette aventure commerciale, s'étaient éteints. Davis repensait au parcours de cet homme d'affaire exceptionnel qui avait atteint l'âge de 82 ans et qui était aussi poursuivi en vertu de la Loi Antitrust. Il avait démarré dans le secteur financier des banques et des trusts à la suite de son père. Puis, il s'était aussi impliqué dans nombre d'industries telles que l'aluminium, le pétrole, le charbon, les

locomotives, l'hydro-électricité, l'acier, la construction de ponts et les assurances. Il avait aussi développé une passion pour l'art et possédait l'une des plus importantes collections de portraits britanniques et d'œuvres soviétiques mais il était décédé avant que ne soit achevée la galerie nationale d'art qu'il avait fait construire. Il lui manquait. Il appela son frère Edward et lui apprit la nouvelle. Ils discutèrent d'Andrew un moment puis la conversation se déplaça vers les affaires.

- Lorsque l'agrandissement des usines d'Arvida sera terminé, la production va passer de 85 tonnes par jour à 160 tonnes par jour, dit Arthur
- La ville d'Arvida va continuer de s'agrandir, constata Edward.
- Il y a maintenant 321 maisons en comptant celles qui sont en construction pour une population de 2 500 habitants. On vient de signer une convention collective avec le Syndicat Catholique et National de l'industrie de l'aluminium d'Arvida. Whitaker m'assure qu'avec la formation d'un comité paritaire où le syndicat n'est pas représenté, il va pouvoir l'affaiblir.

Arthur était prêt à mettre le paquet pour conserver une main d'œuvre qualifiée qu'il voulait retenir dans une région isolée. Il n'avait pas le choix s'il voulait continuer d'accroître la production pour accaparer le marché. Il se leva et sortit de son bureau pour rentrer à la maison. Il ne travaillerait plus aujourd'hui. Betty s'affairait à classer des documents et elle lui tournait le dos. Il la regarda un moment. Elle avait changé sa coiffure et portait une coupe à la mode avec les cheveux vagués vers l'arrière et une raie sur le côté. Avec cette coupe, elle ressemblait moins à Elizabeth et puis, elle portait un tailleur, ce qui à ses yeux accentuait la différence d'avec son épouse qui ne portait que des robes. Il la trouvait tout de même jolie mais même si Davis ne faisait pas son âge, la différence d'âge entre eux était énorme.

- Oh ! Je ne vous avais pas vu Monsieur Davis.

- Je viens d'apprendre qu'Andrew Mellon est décédé. Vous ferez le nécessaire pour les fleurs.
- Je suis désolée, toutes mes sympathies !

Davis la regarda s'avancer vers lui et lui tendre la main. Il prit sa main qu'il sentit toute menue dans la sienne et il en savoura la douceur. Ils prolongèrent cette poignée de main un peu plus longuement que les convenances ne l'auraient permis. Dans son regard, Betty semblait sincèrement désolée pour lui. Il eut l'impulsion de lui caresser les cheveux puis il se reprit, attrapa son manteau et sortit. Betty le regarda partir. Elle était légèrement déçue mais elle ne savait pas de quoi exactement. Elle sentait son patron tiraillé par des élans contraires ou peut-être était-ce elle qui les éprouvait, elle n'aurait su le dire.

\*\*\*

Heard, l'horticulteur de la ville, avait remis les prix décernés aux citoyens d'Arvida pour leur participation au concours de fleurs, fruits et légumes. La coupe du plus beau jardin de la ville et une prime de dix dollars avaient été attribuées à David Paul Ross. Mais Heard avait développé une amitié particulière avec Antonio Marinacci pour ses fines herbes, ses légumes exotiques et ses croisements de fleurs. En cette journée pluvieuse de septembre, il le savait dans sa serre et il lui rendit une de ses petites visites habituelles.

- Bonjour Antonio, j'ai pensé à t'apporter ces graines de géranium, c'est une variété que tu n'as pas.
- Je te remercie de penser à moi. Il y a eu une grande participation des gens cette année au concours, toute la ville était fleurie. J'ai dû aider quelques voisins qui se sont mis à l'horticulture.
- En effet, j'ai remis 125 prix.
- C'est rare qu'une ville mette autant d'efforts sur l'horticulture.

- La compagnie tient à ce que la cité soit un exemple de beauté dans la région. Maintenant, on veut former les jeunes dans les écoles à l'horticulture.
- Ça c'est bien.
- En effet, en novembre je vais donner un cours de botanique pratique à l'École Sainte-Thérèse sur la culture des tulipes et de plusieurs variétés de narcisses et je vais redonner ce cours à l'école anglaise.
- Ne bouge pas, je reviens.

Antonio revint avec deux verres et une bouteille. Il remplit les deux verres et en tendit un à Heard.

- On va fêter ça avec un vin de pissenlit que j'aimerais te faire goûter.
- C'est toi qui l'as fait ?
- Ça fait un petit bout de temps que j'en fais et j'améliore constamment ma recette. On en avait à la maison quand j'étais petit.

Heard goûta le vin qu'il trouva léger. Assis sur des caisses de bois, ils discutèrent fleurs, légumes et fruits. Antonio avait le projet de faire pousser un petit oranger, juste pour le plaisir du défi sous cette latitude. Devant l'air septique de Heard, il lui mit sous le nez le petit arbuste en pot. La discussion reprit et le niveau de la bouteille de vin baissa au même rythme que la lumière du jour. Ils quittèrent la serre d'Antonio plutôt joyeux.

Bertha qui se berçait avec Rose sur la galerie avant regarda passer Heard qui marchait d'un pas mal assuré. Elle pensa au vin d'Antonio et se retint de rire en le saluant.

- Tu crois que le fait d'avoir pris tes herbes si longtemps a pu me rendre stérile ? redemanda Rose.

- Je ne crois pas. J'en ai pris pendant longtemps et je suis tombée enceinte régulièrement.
- J'aimerais tellement donner un fils à Aleksî. Tu n'aurais pas quelque chose pour me rendre plus fertile ?
- Je peux toujours écrire à une cousine pour lui demander. Mais si tu veux mon avis, peut-être que toutes les fausses couches que tu as eues pendant que ton mari te battait n'ont pas aidé. Tu sais, c'est délicat cette région-là.

Rose s'était souvent passé la même réflexion. Depuis qu'Anne était venue la dénoncer auprès de son mari, leur relation s'était encore améliorée et Rose faisait des efforts désespérés pour se sortir Paul de la tête et du cœur. Elle s'était dit que si elle était enceinte, l'enfant prendrait toute la place.

\*\*\*

Le pavillon de l'aluminium qu'il avait présenté à l'exposition régionale de Chicoutimi semblait un franc succès et Whitaker s'en réjouissait. Avec les besoins en main-d'œuvre qui augmentait, aucun moyen n'était négligé pour attirer des travailleurs. Il se rendit au bureau de Labelle, le chef du bureau de placement de la main-d'œuvre.

- J'ai su que tu avais reçu une médaille commémorative du couronnement du Roi George VI par l'entremise du Ministre de la Défense Nationale. Je te félicite, dit Whitaker en entrant.
- Je te remercie. Tu sais, les contacts, ça sert à ça.
- Je voulais voir avec toi où on en est dans les plans de recrutement de la main-d'œuvre.
- D'après mes prévisions, le bassin régional va suffire.

Ils discutèrent du plan d'embauche et de formation des travailleurs car ils allaient produire pratiquement le double de ce qu'ils produisaient actuellement dès que les agrandissements seraient terminés.

Au même moment, dans l'usine, Vic Marinacci venait d'apprendre qu'il serait promu contremaître d'une nouvelle équipe de soudeurs dont il assurerait la formation. Son équipe serait affectée aux salles de cuves. Il n'en revenait pas, il venait tout juste d'avoir 19 ans la semaine dernière, le 4 octobre. C'était beaucoup de responsabilités pour son jeune âge mais il se sentait prêt à relever le défi. C'était une bonne augmentation de salaire qui rendrait la situation de sa famille encore plus confortable. À la fin de la journée, il passa rejoindre Howard à son atelier de fabrication de pièces pour lui apprendre la nouvelle. C'est Howard qui le surprit en lui apprenant qu'il avait aussi été promu contremaître et qu'il aurait à former une nouvelle équipe de travail. Ils rejoignirent Fred et décidèrent d'aller fêter l'événement à l'unique restaurant de la ville.

- Je n'en reviens pas encore. C'est toi Fred qui est en dessous de ça ? demanda Vic.
- Oui et non. On a beaucoup embauché la dernière année et avec les agrandissements, on va quasiment doubler nos effectifs. Les travailleurs qualifiés comme vous deux doivent en former d'autres. Et comme tous les manuels de formation sont rédigés en anglais et que les rapports soumis à la compagnie doivent aussi être rédigés en anglais, vous deveniez de bons candidats. C'est sûr que je vous ai préférés à d'autres, termina Fred en riant.
- Je t'invite, tu le mérites, dit Vic.
- Je partage les frais avec toi, ajouta Howard.
- Comme on est devenu contremaîtres, on va pouvoir s'inscrire au club de golf, reprit Vic.
- Que les joueurs de golf se le tiennent pour dit, les trois mousquetaires vont faire des malheurs sur le parcours l'été prochain, déclara Fred en brandissant son verre de soda.

- On aurait dû célébrer ça avec une bière mais on n'en trouve pas dans cette ville, répondit Howard en frappant aussi son verre de soda à celui de Fred.
- Tu sais qu'à l'usine, on nous surnomme les trois chiens de poche, dit Vic en trinquant avec ses deux amis.

Vic se dit qu'avec tout le boulot que ses nouvelles responsabilités lui donneraient, il sentirait moins le désert amoureux de sa vie. Mais il ne désespérait pas.

\*\*\*

Les tons d'orange, d'écarlate et d'or des feuilles des arbres se fondaient en un carrousel de couleurs que Louise Riddell regardait défiler par la fenêtre du train qui la ramenait à Arvida en ce milieu d'octobre. Elle avait été rejoindre son mari à New-York qui suivait une formation en chirurgie depuis le mois de septembre. Ces deux semaines auprès de lui avaient passé trop vite et il ne reviendrait à Arvida qu'en décembre. Elle avait fait les grands magasins, goûté à de la cuisine raffinée et aussi à plusieurs mets exotiques dans les restaurants, vu des spectacles, assisté à des soirées dans les cercles fréquentés par son mari, bref elle s'était trempée dans la vie trépidante de New-York. Toutefois, lorsqu'elle était arrivée, elle avait trouvé son mari un peu plus anxieux que d'habitude et elle s'était dit qu'il était peut-être un peu stressé par la formation qu'il suivait. Il s'inquiétait de ce qui se passait dans la ville en son absence. Elle se rappela leur première soirée, le restaurant était bondé, le bruit des couverts, les allées et venues incessantes du personnel et des clients, le brouhaha des conversations, tout cela était étourdissant et elle avait du mal à se concentrer sur leur conversation.

- Mais Louise, tu ne réponds pas à mes questions. Tu sais que tu me représentes en mon absence. Je te demandais comment était la soirée d'inauguration du couvent de l'École Sainte-Thérèse ?

- Très bien. C'est un beau bâtiment réalisé par la firme d'architectes Barrett et Blackader de Montréal, il y a le chauffage central, des murs blancs mats, des boiseries ivoire.
- Et la fanfare ?
- J'ai assisté à leurs concerts, celui du trois septembre à l'exposition agricole de Chicoutimi et à celui offert au banquet des marchands et des industriels.
- Et où en est l'orchestre symphonique associé à la fanfare d'Arvida.
- Il est en voie de formation, pour le moment, ils en sont au recrutement.
- Et l'association athlétique ?
- Je crois que la compagnie prévoit la construction d'un court de tennis le printemps prochain et aussi l'agrandissement de la patinoire.

Aussitôt sa phrase terminée, Arthur lui fit un discours sur le financement de l'association athlétique qu'elle avait entendu plus d'une fois. C'était la compagnie qui avait financé le coût de construction et l'entretien de la patinoire, du terrain de baseball et de balle molle et que depuis trois ans, le déficit était épongé par les parties de cartes, les soirées de danse, les dons de particuliers et ceux de la compagnie. Arthur se répétait et Louise avait mis cela sur le compte de la nervosité due à la nouvelle vie de son mari à New-York. Vers la fin de son séjour, il avait semblé revenir au calme mais elle avait hâte qu'il revienne pour de bon.

\*\*\*

Au concert organisé jeudi le 9 décembre 1937, Ellen Rimmer avait accompagné la fanfare d'Arvida au piano et Withaker, le directeur des usines, avait même chanté. Il avait une assez belle voix. D'autres artistes s'étaient produits dont Evelyn Scott et John Robertson, un ingénieur en chimie aux usines d'Arvida qui jouait du violon. Evelyn fut impressionnée par son talent. Les autres spectateurs étaient partis et John s'attardait auprès d'Evelyn.

- Je crois que les gens ont apprécié le spectacle. Vous avez produit une excellente prestation, dit Evelyn.
- J'ai bien apprécié d'y participer avec vous, répondit John. Vous avez beaucoup de talent.
- Je chante et joue depuis mon plus jeune âge. J'avais abandonné depuis le décès de mon époux et ça m'a fait du bien de me remettre à la musique.
- Cela a été pareil pour moi, la musique guérit l'âme.
- Vous êtes veuf ?
- J'ai perdu mon épouse il y a 3 ans maintenant et je me suis exilé ici pour oublier. Nous habitons Montréal.

D'autres musiciens qui avaient participé à la soirée se joignirent à eux, puis Louise Riddell joignit le groupe à son tour. Louise entraîna Ellen et Evelyn un peu à l'écart pour leur raconter les derniers potins.

- Imaginez-vous donc que le chef de police Edouard Lorrain retourne à Montréal. Il va être remplacé par un sergent de la police provinciale de Montréal, Jean-Frédéric Dalpe, lança Louise.
- Monsieur Lorrain ne se plaisait pas ici ? demanda Evelyn
- Arthur pense que c'est son épouse qui ne se plaisait pas ici mais il ne le dira pas. Il a dit que l'action qui se passe dans une grande ville lui manquait, répondit Louise.
- C'est peut-être vrai aussi. Ici, il ne se passe pas grand-chose. Et quand le nouveau chef de police va-t-il entrer en fonction ? s'enquit Ellen Rimmer.
- Dans une dizaine de jours. Ton mari est difficile à remplacer.

La conversation d'Evelyn avec John Robertson n'avait pas échappé à Louise Riddell qui, mine de rien, l'interrogeait.

- Il est veuf et musicien. Vous avez peut-être d'autres points en commun, ça vaut la peine de le connaître un peu plus, tu ne crois pas ? dit Louise en boutonnant un des manteaux qu'elle avait acheté à New-York et qu'elle étrennait pour la soirée.
- Il ne veut probablement pas remplacer son épouse comme moi je ne veux pas remplacer le mien, dit Evelyn en enfilant son manteau.
- Tu sais, les choses peuvent évoluer, dit Louise avec un clin d'œil.

La salle était pratiquement vide, Whitaker et Riddell mettaient eux aussi leur pardessus.

- Il y a Powell qui a été élu président honoraire des trois ligues de hockey à la réunion du 23 novembre dernier pendant que tu étais à New-York. Donc il y a la ligue scolaire, la ligue junior et la ligue senior formée par des joueurs des différents départements de l'usine. Wake et moi en sommes les vice-présidents honoraires, conclut Whitaker.
- Les parties vont se jouer à Arvida depuis que l'aréna de la ville voisine de Kénogami a été détruit par un incendie, intervint Riddell.

Riddell n'était parti que pendant trois mois mais les choses avaient semblé se bousculer pendant son départ. Il avait travaillé fort auprès de Whitaker pour le persuader de monter une ligue senior formé de travailleurs de l'usine. Et ce projet avait été concrétisé en son absence. C'était comme pour le ski. Il y avait eu une première réunion pour former un club le 22 novembre. On y avait décidé de coopérer avec les autres clubs de ski des autres villes, d'un prix d'admission, d'améliorer les sentiers et de produire un programme très détaillé des activités de ski. Il lui semblait qu'il avait perdu le contrôle de sa ville.

\*\*\*

Whitaker consultait les chiffres de fin d'année en ce mois de décembre 1937. Il avait embauché 520 travailleurs, il y avait eu 157 départs et le total de travailleurs à la fin de cette année s'établissait maintenant à 1396. L'usine de minerai produisait maintenant 245 tonnes métriques par jour. Il y avait encore eu un accident mortel à l'usine d'alumine. Il s'agissait d'un ouvrier qui aidait au déchargement d'un wagon-trémie chargé de bauxite. Il se tenait debout sur un wagon et il était tombé à l'intérieur pendant que les trémies étaient ouvertes pour le déchargement. Lorsqu'on avait déplacé le wagon pour dégager l'amas de bauxite, ses co-équipiers ne s'aperçurent pas que les jambes du travailleur étaient demeurées sur la voie ferrée et le wagon lui coupa les deux jambes. Il décéda au bout de quelques minutes. White, le directeur du personnel, entra dans son bureau.

- Je pensais justement à toi, dit Whitaker. J'étais en train de relire le détail de l'accident mortel à l'usine d'alumine.
- J'espère qu'avec l'embauche de l'ingénieur responsable de la sécurité, cela réduira les accidents, répondit White.
- Je l'espère aussi. Et tu avais raison pour l'extension de la convention aux employés non syndiqués. J'en ris encore. Le syndicat avait réussi à recruter 500 membres et un mois après la signature de la convention, il en avait perdu 300.
- L'idée du comité paritaire formé de représentants élus par les travailleurs où le syndicat ne siège pas, va contribuer à le reléguer dans un rôle secondaire.
- Tu vas à la réception de fin d'année donnée par le maire Riddell?

Whitaker y songeait de plus en plus à cette réception où il rencontrerait à nouveau Evelyn Scott. Il avait été charmé par elle lorsqu'elle avait chanté à la soirée du 9 décembre dernier. Il ne pouvait s'empêcher de penser à elle assez souvent puis il se dépêchait de penser à son épouse. Il n'était pas question qu'il la trompe. Mais il avait dû s'avouer que les émois des premières années de mariage s'étaient lentement estompés. La beauté et la grâce qui émanaient de cette femme le touchaient profondément, il n'aurait su dire pourquoi. À cette soirée, il se contenterait de la regarder et de rêver.

\*\*\*

Assis à son large bureau, Arthur Vining Davis parcourait le rapport de fin d'année de 1937 provenant de sa société qui assurait le transport des marchandises de Port-Alfred à Arvida. Un total de 146 navires avaient transporté 520 028 tonnes de matériaux dont 364 454 tonnes avaient été importées et 24 839 tonnes d'aluminium avaient été exportées. Son premier client, la Grande-Bretagne avait acheté la moitié de la production pour une somme de 8 782 000\$, les États-Unis en avaient acquis près de 22% pour une somme de 3 815 000\$ et le Japon avait déboursé 3 430 000\$ pour pratiquement 20% de la production. Son frère Edward interrompit sa lecture.

- Tu voulais me voir Arthur?
- Oui, assieds-toi. Notre branche américaine d'Aluminium Limited, Alcoa, est encore poursuivie par le ministère de la Justice en vertu de la Loi antitrust pour des pratiques de monopolisation du marché. On veut séparer Aluminium Limited et Alcoa.
- Ce n'est pas nouveau, on a toujours gagné ces causes.
- Il y a au moins 61 individus et parties subsidiaires qui sont impliqués dans cette poursuite. Nos avocats sont un peu plus pessimistes, l'étau se resserre. Comme tu sais, j'avais nommé à la présidence d'Alcoa, le fils du Capitaine Hunt, mon ancien associé. J'aimerais que tu le suives de près.
- Tu le soupçonnes de collaborer avec nos concurrents dans cette poursuite.
- Je voudrais m'en assurer.

Arthur avait eu vent du mécontentement de Hunt qui était tenu à l'écart de la prise de décision qui relevait d'Aluminium Limited. S'il perdait en justice, le divorce d'Alcoa avec Aluminium Limited rendrait Hunt beaucoup plus indépendant et Davis, n'y tenait pas du tout.

Lorsque son frère quitta son bureau, Arthur tâta le petit écrin qu'il avait placé au fond de sa poche. Il l'avait fait envelopper par le bijoutier pour l'offrir à Betty comme cadeau de Noël. Il s'était retenu de ne pas acheter le plus somptueux collier de la bijouterie en se répétant que Betty n'était pas Elizabeth. Il sortit et se planta à côté du bureau de sa secrétaire.

- Pour Noël, en gage de ma reconnaissance pour votre travail, dit Arthur en lui donnant l'écrin.

Elle défit soigneusement l'emballage et lorsqu'elle vit l'écrin de velours bleu, elle sentit les battements de son cœur s'accélérer. Elle souleva le couvercle et vit ce qui lui sembla être le plus magnifique des colliers de perles. Elle rougit, Arthur souriait, la joie de la jeune femme lui semblait sincère et il était content de lui avoir fait plaisir. Puis, elle se souleva sur la pointe des pieds et l'embrassa sur les deux joues. Le contact de ses lèvres lui fit l'effet de brûlures et c'est à peine s'il l'entendit lui dire que c'était beaucoup trop et qu'il n'aurait pas dû. Elle ouvrit le mince tiroir central de son bureau et elle lui tendit une boîte longiligne enveloppée dans du joli papier avec du ruban doré. Depuis la mort d'Élizabeth, il n'avait reçu aucun cadeau. L'attention le toucha et il devina qu'elle lui avait acheté une plume ou un crayon. Lorsqu'il ouvrit le coffret, il eut la surprise de voir qu'elle lui avait acheté les deux et d'une bonne marque. Ce cadeau, qui avait dû lui coûter une bonne part de son salaire, le mit mal à l'aise. Quand Arthur ne savait pas quoi faire sur le plan affectif, il fuyait. Il la remercia, lui souhaita de bonnes vacances des fêtes, prit son pardessus et sortit. La joie que lui avait procurée le collier de perles fut éclipsée en un clin d'œil par la déception qu'elle avait cru déceler chez son patron à la vue du cadeau qu'elle lui avait offert. Elle se questionna sur ce qu'elle aurait dû lui acheter et c'est en se faisant des reproches qu'elle se prépara à passer un mauvais congé des fêtes.

\*\*\*

Une douce neige tombait sur les patineurs en cet après-midi du 31 décembre 1937. Vic avait fait quelques tours de patinoire avec une jeune fille qui devait maintenant rentrer chez elle. Il alla rejoindre son copain Howard qui patinait encore.

- Tu viens toujours à la soirée de danse ce soir, lui demanda Howard ?
- C'est sûr.
- La fille avec qui je patinais connaît Gladys et il paraît qu'elle ne sort plus avec son ami depuis qu'il lui est arrivé un nouvel accident.
- Il ne l'a pas encore battue? demanda Vic en freinant brusquement avec ses patins.
- Il paraît que le mois dernier, elle avait encore la lèvre tuméfiée et un œil au beurre noir. Je pense que le champ est à nouveau libre pour toi.

Vic vit rouge, il le tuerait cet animal, avoir osé s'en prendre à Gladys, si douce et si gentille. Il comprit qu'il ne la verrait probablement pas à la soirée sauf s'il prenait son courage à deux mains et qu'il l'invitait. Il lui assurerait que personne ne lui ferait du mal, il faudrait qu'on lui passe sur le corps avant. Peut-être avait-il encore une chance. Il salua Howard et lui dit qu'il le retrouverait à la soirée dans le soubassement des bureaux de la compagnie.

Après avoir enlevé ses patins, il marcha jusqu'au rond-point de la ville qui était orné de quatre sapins illuminés sur leurs cinq mètres de hauteur, tourna à droite et arriva essoufflé devant la maison de Gladys. C'était un duplex de couleur blanche à deux étages dont les galeries comportaient chacune un sapin illuminé. La ville fournissait gratuitement les arbres aux citoyens afin qu'elle soit qualifiée, l'hiver, de cité aux sapins de Noël et l'été, de cité fleurie. La noirceur tombait et les fenêtres du duplex s'étaient illuminées. Il cogna à la porte et Gladys vint lui ouvrir, il lui avait semblé l'apercevoir par une des fenêtres. Elle offrit à Vic de passer au salon mais comme il entendait des bruits à la cuisine indiquant qu'on préparait le souper, il déclina l'offre. Il la trouvait toujours aussi incroyablement belle mais elle avait quelque chose de changé, une réserve qui ne lui était pas coutumière lui semblait-il. Il fit sa demande pour qu'elle l'accompagne à la soirée de danse, l'assura

qu'elle n'aurait rien à craindre de lui ni des autres, qu'il passerait la prendre et la reconduire, qu'il en prendrait un soin extrême. Il continuait à lui parler, à lui assurer toute sa protection quand il prit conscience qu'elle lui avait dit oui depuis un moment. Elle avait dit oui, il se sentait l'homme le plus heureux de la terre. Ils convinrent qu'il passerait la prendre vers vingt heures trente.

Lorsque Fred et Howard virent Vic entrer dans la salle de danse avec Gladys à son bras, ils sourirent. Il lui présenta ses deux amis, alla lui chercher un soda, la fit danser, se reposer, danser encore. Il avait des étoiles dans les yeux lorsqu'elle lui parlait et petit à petit, à mesure que la soirée avançait, Howard et Fred la virent d'abord sourire puis enfin rire. Vic semblait aux anges. Il lui dit tout ce qu'il s'était préparé mentalement à lui dire avant la soirée, qu'il désirait une relation sérieuse avec elle, qu'il lui serait fidèle et qu'elle était la femme de sa vie. Il lui dit tout ce qu'elle lui inspirait, il parla d'avenir et de sa récente promotion. Mais Gladys resta distante, elle lui dit qu'elle voulait prendre son temps. Elle ne lui dit pas ce qui lui était arrivé avec son précédent petit ami, David Morrison. Lui aussi l'avait assurée du sérieux de ses sentiments. Le jour où il lui avait proposé une promenade dans la forêt qui environnait la ville, elle ne s'était pas méfiée. Il l'avait battue, violée et l'avait laissée là. Elle avait mis du temps à se ressaisir. Elle n'était plus prête à faire confiance à aucun homme. Sur le coup de minuit, tout le monde se souhaita la bonne année et Vic se dit qu'avec le temps, il conquerrait le cœur de Gladys.

Parmi les couples qui se souhaitaient la bonne année, se trouvaient Bertha et Antonio, Alice et Tim, Rose et Aleksï ainsi qu'Anne et Paul. Une fois les conjoints embrassés, on se serra la main mutuellement. Lorsque Rose et Paul se serrèrent la main, il y eut bien une étincelle dans leur regard qu'ils s'efforcèrent d'éteindre mutuellement. Puis, Paul et Tim reprirent leur place dans l'orchestre et on dansa jusque tard dans la nuit.

\*\*\*

## Chapitre 5 : 1938

En ce début de janvier 1938, la maison d'Albert Boivin à Bagotville grouillait de monde. Albert était placé dans son cercueil avec son plus beau costume. Il était décédé dans la nuit du premier janvier d'une maladie du cœur qu'on venait de lui diagnostiquer. Son épouse Marie-Blanche et ses trois filles, Gaëtane, Jeanne-Mance et Françoise étaient pétrées de chagrin. Gaëtane avait toujours eu de la difficulté à pleurer et même en cette occasion qui lui déchirait le cœur, les larmes ne venaient pas. Elle adorait son père et elle aurait donné n'importe quoi pour pouvoir pleurer, se soulager le cœur de cet étai qui le serrait. Elle donnait la main pour recevoir les sympathies, priait quand on se mettait à réciter le chapelet et répondait aux questions, en état de choc.

La semaine suivant l'enterrement, elle s'était remise à enseigner à la petite école de rang non loin de chez elle. Son maigre salaire d'institutrice allait dorénavant devoir suffire à faire vivre sa famille. Sa sœur Jeanne-Mance avait commencé l'école normale elle aussi pour devenir institutrice. Sa mère parlait de prendre des pensionnaires à la maison pour pouvoir joindre les deux bouts. Elle se remit à penser au salaire gagné par une secrétaire aux usines d'aluminium d'Arvida. Il était beaucoup plus élevé que le sien et elle se dit que maintenant, elle avait beaucoup plus de chance de persuader sa mère de la laisser aller à Arvida. Elle s'inscrivait aux cours par correspondance de dactylo et de sténo anglaise.

Elle avait fini de corriger les travaux des élèves et mit son manteau pour retourner à la maison, une tempête de neige se préparait. Son amie Rita fit irruption dans la petite école, laissant passer une bourrasque de vent mêlée de neige lorsqu'elle entra.

- Je venais voir comment tu allais. J'ai pris le traîneau de mon père pour te ramener, ça commence à être vilain dehors.
- C'est gentil à toi Rita.

- Les amies, c'est fait pour ça. Mais tu ne me dis pas comment tu vas, insista Rita en pensant à la mort du père de Gaëtane.
- Ça peut aller. J'étais tellement attachée à lui, je n'arrive pas à réaliser qu'il ne sera pas là quand j'arriverai tout à l'heure, qu'il ne sera plus jamais là, dit Gaëtane en jouant avec son foulard.
- C'est sûr que ça va te prendre du temps. Et l'école, ça se passe bien ?
- Ça me permet d'oublier un peu quand j'enseigne. Mais tu sais, j'ai repensé à ton projet d'aller vivre à Arvida et je pense que maintenant, j'ai des chances que ma mère ne s'y oppose pas.
- Quand vas-tu suivre les cours par correspondance ?
- Sûrement cet été, je n'aurai que ça à faire pendant les vacances.
- Deux mois, ça me semble un peu court pour les réussir ?
- Tu as sans doute raison, je devrai les poursuivre pendant la prochaine année scolaire mais à l'été suivant, «Welcome to Arvida».
- On va faire des malheurs. Les anglais n'ont qu'à bien se tenir ! À nous la salle de danse !

Rita s'était mise à danser sur le plancher de bois de l'école, ses pas résonnaient et elle tapait des mains tout en chantant des sonorités qui ressemblaient à de l'anglais. Gaëtane se mit à rire. Elles finirent de s'emmitoufler et sortirent affronter la tempête, bras dessus, bras dessous.

\*\*\*

Les équipes de hockey senior, formées à partir des différents départements des usines, avaient été constituées. En cette soirée du mardi 25 janvier 1938, l'équipe de Vic jouait contre celle d'Howard. Ils n'étaient pas habitués à jouer l'un contre l'autre. Quelques fois, ils l'oubliaient et se faisaient des passes à la grande surprise de leurs coéquipiers. Chacune des équipes avaient compté deux buts en première période, un autre but en deuxième et deux autres buts en troisième période. On bataillait fort devant le filet de l'équipe d'Howard. La rondelle fut projetée au loin, Vic la récupéra et la lança dans un angle du but

qui n'avait pas eu le temps d'être protégé et il fit gagner le match à son équipe. Dans l'assistance, les admiratrices d'Howard avaient crié leur déception. À la fin de la période, Vic et Howard rejoignirent Fred après avoir enlevé leurs patins.

- Vous avez gagné mais ce n'est pas juste, tu as tiré davantage des passes que je te faisais comme si on faisait partie de la même équipe, dit Howard.
- Moi aussi, je devais faire des efforts pour ne pas t'en faire, rit Vic.
- Je n'aime pas trop ça, la répartition par département, ajouta Howard. Les joueurs du mien sont plutôt mauvais. Ils devraient laisser le libre choix de l'équipe.
- Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Fred qui montra un pinceau de lumière pourpre qui se déployait dans le ciel.

La lumière s'étendait en couches ondulantes dont les variations de la couleur pourpre se détachaient dans la nuit. Quelqu'un cria que c'était une aurore boréale. Vic n'en avait jamais vue. C'était beaucoup plus spectaculaire que les feux d'artifice. Ils regardèrent le spectacle pendant un moment et s'apprêtèrent à rentrer tout en regardant le ciel qui continuait de s'éclairer des diverses tonalités de la couleur pourpre. Gladys, qui s'était tenue à l'écart dans l'assistance, interpela Vic qui dit à ses copains de continuer sans lui.

- Quelle belle surprise. Je ne t'avais pas vue, dit Vic en lui souriant.
- Tu as bien joué, le félicita Gladys sans entrain.
- Merci. C'est bien que tu sois venue. Le ciel te fait une fête, reprit Vic en lui souriant.
- Ce que tu m'as dit à la soirée du 31 décembre, est-ce que tu le penses toujours, demanda Gladys en s'approchant de lui avec un air grave.
- Bien sûr, répondit Vic en l'enlaçant.
- Alors tu es prêt à m'épouser.
- Avant de parler de mariage, il faudrait d'abord se connaître, dit Vic surpris.
- Un mois, ça serait suffisant ?
- C'est beaucoup trop court.
- C'est ce que je pensais. Oublie ça.

Gladys se mit à courir et Vic la regarda s'éloigner sans un geste. Les pensées se bouscullaient dans son esprit. Cet urgent besoin de se marier ne pouvait signifier qu'une chose. Elle était enceinte et Vic se demanda s'il l'aimait assez pour l'épouser sur le champ. Le mariage ne faisait pas partie de ses plans avant quelques années, sa famille avait besoin de son salaire. Mais Gladys lui tenait à cœur. Il rentra chez lui bouleversé, ne sachant quoi décider.

\*\*\*

À l'assemblée annuelle de la fanfare tenue le 28 janvier, leur président et maire, le Dr. Riddell, lut le compte-rendu. Ils avaient engrangé des recettes de 1 139.85\$ et dépensé 1 089.92\$. L'argent qui restait serait employé à l'achat de nouveaux instruments et de pièces musicales tout en soulignant que la fanfare était passée de douze à trente-trois musiciens. Il parla du kiosque construit par la compagnie et énuméra les concerts donnés à Arvida et à Chicoutimi. Il termina par l'annonce de l'ouverture d'une classe spéciale pour ceux qui voudraient apprendre la musique et faire partie de la fanfare. Il précisa que cette classe était très fréquentée, il félicita les membres et ouvrit la discussion. Après avoir clôturé l'assemblée, Riddell s'attarda un moment avec le directeur de la fanfare.

- Vous avez fait du bon boulot. Je crois qu'on a la meilleure fanfare de la région, le félicita Riddell. J'espère que ça va continuer cette année.
- Je l'espère aussi.
- Mais j'aimerais que les concerts soient plus fréquents que ceux de l'année dernière, surtout ceux donnés au kiosque. J'aimerais que les citoyens prennent l'habitude de ces concerts.
- Vous savez, le nombre de pièces qui peuvent être apprises par la fanfare est tout de même limité avec deux pratiques par semaine. On ne pourra pas augmenter la fréquence des concerts de beaucoup.
- Faites-moi une proposition, nous en discuterons.

Riddell quitta la salle de pratique en rêvant aux nombreux projets qu'il avait élaborés pour sa ville. Et cette année, c'était l'année du centenaire de la région et il comptait bien qu'Arvida souligne en grand cet anniversaire.

\*\*\*

Le samedi 12 février, une mascarade avait été organisée à la patinoire qui était brillamment éclairée pour l'occasion. On avait même invité les citoyens des autres villes à y participer, par des annonces dans les journaux qui précisait que des prix seraient attribués aux plus beaux costumes. Une compétition athlétique avait eu lieu et Alexander Marinacci, le frère de Vic que tout le monde appelait Sandy, avait remporté l'épreuve de course s'adressant aux jeunes hommes de seize à dix-neuf ans. Bertha était venue en compagnie de Rose encourager ses fils qui participaient aux compétitions.

- Je t'envie d'avoir autant d'enfants. Je crois bien que je ne pourrai jamais offrir une descendance à Aleks, soupira Rose.
- En parlant d'enfants, je ne sais comment t'apprendre la nouvelle. C'est à propos d'Anne.
- Elle est enceinte?

Bertha opina, elle avait appris la nouvelle par Antonio qui la tenait de Tim. Elle s'était dit qu'il valait mieux qu'elle l'apprenne à Rose en privé car elle se doutait que cette nouvelle serait un choc pour elle, malgré tout l'amour qu'elle disait éprouver pour son mari. Elle s'était torturé l'esprit sur la façon de le lui dire et quand Rose avait parlé d'enfant, elle avait saisi la balle au bond. En regardant son visage décomposé, elle tenta de la consoler mais Rose n'entendait plus rien des paroles de Bertha. Elle se sentait punie par la Vierge Marie pour ne pas avoir réussi à couper le lien qui l'unissait à Paul. Et maintenant, la Vierge avait

favorisé Anne. Un intense sentiment de jalousie surgissait en elle et Rose faisait des efforts désespérés pour le juguler. Elle ferma les yeux et pria.

Après les compétitions, vint la soirée de patinage où chacun faisait admirer son costume sur une musique de valse devant un panel de juges. Vic étant soudeur, il s'était fabriqué pour l'occasion une armure de chevalier mais le mécanisme qui permettait de relever la visière de son casque se bloqua. Il se rangea sur les abords de la patinoire pour essayer de le débloquer bientôt aidé par Fred. Celui-ci portait une peau d'ours dont il avait attaché la tête sur sa tuque mais elle glissa et se rabattit sur son visage. Howard, déguisé en mousquetaire tenta de les aider mais pris d'un fou rire, il n'arrivait à rien. Ils rirent tellement qu'ils tombaient sans arrêt faisant chuter d'autres patineurs. La musique diffusée par le haut-parleur s'arrêta et on annonça que le jury avait sélectionné les costumes gagnants. Un gitan et une reine furent invités à aller chercher leur prix, un billet de cinq dollars. En ayant finalement pu réajuster leur costume, ils se remirent à patiner, Howard regardant les filles pendant que Fred leur apprenait que l'aurore boréale qu'ils avaient vue l'autre nuit, la plus importante en dix ans, avait aussi été observée en France et en Angleterre, les pompiers de Londres ayant même cru que le château de Windsor était en feu. Vic songea que c'était la dernière fois qu'il avait vu Gladys car depuis, elle avait disparu. Quand il était allé chez elle pour reprendre la discussion à propos du mariage, sa mère l'avait informé que Gladys était allée vivre chez des parents à Montréal et qu'elle ne reviendrait pas avant un an. Il avait demandé son adresse pour lui écrire mais sa mère lui avait répondu qu'elle transmettrait son adresse à Gladys et que c'est elle qui déciderait de lui écrire ou non. Il n'avait encore reçu aucune lettre d'elle.

\*\*\*

À la fin mars, Arthur Davis était assez content de la reprise des affaires, la demande pour l'aluminium croissait. On vendait maintenant des feuilles d'aluminium comportant des motifs en couleur ou des imprimés qui remplaçaient la tapisserie ou le lambrisage. Le

réseau national allemand des chemins de fer cherchait à alléger le poids des voitures par l'implantation de radiateurs à vapeur en alliage d'aluminium. Les applications dans l'industrie semblaient se multiplier. Les usines d'Arvida employaient maintenant près de 1400 travailleurs et il espérait beaucoup des nouvelles cuves Söderberg qui venaient d'entrer en fonction. Toutefois, ses usines de production d'aluminium étaient énergivores et il devrait accroître sa production d'électricité pour suivre celle de ses usines. Powell, le président de la branche canadienne d'Aluminium Limité, était assis dans son bureau pour en discuter.

- L'usine hydro-électrique de Shipshaw qui alimente les usines d'Arvida va devoir être agrandie, annonça Davis.
- Depuis 1934, elle produit 260 000 chevaux vapeurs mais avec l'augmentation de la production, ça va commencer à être insuffisant, approuva Powell.
- Les plans prévoient la construction d'un canal long de deux milles et une centrale d'une capacité de 800 000 chevaux vapeur en utilisant le plein courant de la rivière, continua Davis en étalant les plans.
- Et ça va commencer quand?
- Avant de commencer, je vais devoir régulariser la situation de la centrale de Shipshaw. Elle appartient à Alcoa, la branche américaine de ma compagnie mère, Aluminium Limité. Comme tu sais, Alcoa fait face à des poursuites pour des motifs de monopolisation du marché.
- Qu'allez-vous faire ?
- Ma compagnie mère va vendre la centrale à ma compagnie du Canada. On va faire la transaction le 20 mai prochain. Après, on agrandit.

Ils revirent ensemble les plans d'agrandissement puis Powell prit congé. Sa secrétaire profita de son départ pour faire signer des lettres à Davis. Il avait remarqué qu'elle n'avait pas encore porté le collier qu'il lui avait offert mais peut-être que cela ne se portait pas dans un bureau. Il regretta de ne pas lui avoir offert les boucles d'oreille assorties, un simple oubli de sa part. Il lui semblait aussi qu'elle était plus distante depuis le retour du congé

des fêtes. Elle avait peut-être cru qu'il n'était pas satisfait de son cadeau. Pourtant, il l'avait mis bien en évidence sur son bureau et c'est avec cette plume qu'il signait toutes ses lettres. Il décida d'en rajouter.

- Vous savez que j'utilise toujours la plume que vous m'avez offerte. C'est un très beau cadeau que j'apprécie. J'ai signé de très gros contrats avec cette plume.
- Vous m'en voyez soulagée, j'ai cru que mon cadeau ne vous plaisait pas.
- Je ne suis pas très démonstratif, c'est un de mes nombreux défauts.
- Moi, je ne les vois pas vos autres défauts.

Arthur se demanda si elle ironisait et en la regardant, il vit qu'elle semblait sincère. Si elle ne lui trouvait pas de défauts, serait-ce un signe qu'elle avait un penchant pour lui ? Il se reprocha aussitôt cette pensée, il pourrait être son vieux père. Elle affichait maintenant un sourire magnifique, il aurait dû le lui dire avant.

\*\*\*

Mardi le 3 mai, Madame Whitaker avait tenu un bridge chez elle. La partie était terminée et elle avait fait servir du thé et des bouchées. La conversation roula un moment sur le magasin ouvert le 15 avril par C.E. Boivin, «Arvida Medicine», voisin de l'épicerie «E.M. Store» sur le boulevard Mellon à Arvida. On y vendait des remèdes brevetés, des bonbons, des cigarettes, des journaux, des revues, des magazines et des articles cadeaux. Le propriétaire avait aussi ajouté un café-restaurant dirigé par un maître-queue, Basile Donat, qui détenait vingt-sept ans d'expérience en restauration sur des navires à longs cours et des hôtels de la métropole.

- Ça va être diffusé au poste de radio de Chicoutimi le 5 mai, répondit Evelyn Scott à la question de sa voisine.

- Quoi donc ? demanda Mme Whitaker.
- Des acteurs d'Arvida vont interpréter une scène comique, La Surprise, au poste de radio de Chicoutimi ce jeudi, reprit Evelyn.
- Ma foi, la vie culturelle d'Arvida rayonne jusqu'à Chicoutimi. Et il n'y a pas une autre comédie qui sera jouée au théâtre Palace le 12 mai, s'enquit Mme Whitaker.
- C'est le concert au profit de la fanfare. Je vais y jouer du piano et il y aura deux pièces jouées par des élèves : le professeur improvisé et j'ai dompté ma femme, répondit Evelyn Scott.
- Mon Dieu, quel titre ! Je n'irai pas voir cette pièce avec mon mari, ça pourrait lui donner des idées, plaisanta Anne Norton.
- Il n'y a aucun danger pour toi, tu le mènes par le bout du nez, blagua Louise Riddell.
- C'est plutôt l'inverse, rétorqua Anne qui n'avait pas saisi qu'il s'agissait d'une blague. Paul a de ces exigences et si je ne fais pas ce qu'il veut, il peut devenir terrible.

Un silence gêné suivit puis toutes les femmes se mirent à parler en même temps et l'échange de potins se poursuivit. Il circulait de drôles de rumeurs sur le couple Norton parce qu'Anne ne pouvait s'empêcher de les inventer sous l'impulsion du moment. Lorsqu'elles prirent congé, Louise et Evelyn firent quelques pas ensemble avant de se séparer.

- Tu as revu ton soupirant ? demanda Louise.
- Ne l'appelle pas comme ça. Ce n'est pas mon soupirant. John est veuf et on a quelques affinités mais sans plus.
- Je le vois te regarder aux soirées et je mettrais ma main dans le feu qu'il est intéressé par toi.
- Il vient quelques fois à la maison, il joue du violon et je joue au piano. Il ne s'est jamais rien passé, je t'assure.

Evelyn salua son amie et se dirigea chez elle en éprouvant un certain malaise. Elle détestait mentir mais là, il fallait qu'elle comprenne elle-même ce qui s'était passé avec John la

dernière fois qu'il était venu. Ils avaient joué à tour de rôle et quand elle s'était remise au piano, John s'était placé derrière elle et lui avait mis les mains sur ses épaules. Elle s'était arrêtée de jouer, s'était retournée et il l'avait embrassée. Elle avait participé à ce baiser de façon passionné puis elle s'était ressaisie et lui avait donné congé. Son cœur battait à tout rompre et elle ne savait pas ce qui lui avait pris. Elle avait demandé pardon à son époux et depuis, elle évitait d'y penser. Heureusement, John ne lui avait plus donné signe de vie. Mais elle aurait à le revoir à la soirée bénéfice de la fanfare, le 12 mai au théâtre Palace.

\*\*\*

Dimanche le 8 mai, une messe célébrée en italien était prévue pour souligner la fête de Notre-Dame-de-Pompéi. Bertha se rendit auprès d'Antonio qui travaillait à son potager.

- Tu devrais aller te changer, tu vas être en retard à la messe.
- Déjà, fit Antonio en allant regarder l'heure à la cuisine.

Il mit son plus beau costume et se rendit avec Bertha à la messe. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas entendu parler italien. Il revit le pays de son enfance, le bleu de la mer Adriatique qu'il voyait de la montagne où il gardait les moutons. Puis, il se rappela que Bertha prétendait qu'elle sentait la présence de Tony dans l'église.

- Tony, tu es là ?
- Oui Papa, je suis heureux que tu sois venu.
- C'est bien toi que j'entends.
- C'est bien moi.
- Si tu savais comme tu me manques.

Antonio parla longtemps avec son fils. Il n'était pas certain qu'il se fabriquait lui-même les réponses mais il s'en foutait. Cela lui faisait tellement de bien de croire que son fils était là près de lui, même s'il ne pouvait pas le voir. Bertha posa sa main sur son bras. La messe était terminée et les fidèles étaient presque tous sortis. Ils sortirent et Antonio sourit en voyant la verdure qui commençait à poindre, çà et là. Tout avait un aspect plus réel et il avait le cœur léger. Ils parlèrent de leur fils jusqu'à la maison.

En début d'après-midi, Heard, le jardinier en chef d'Arvida, vint saluer Antonio et Bertha en profita pour s'éclipser. Elle alla au cinéma, ç'était devenu une passion, elle voulait voir tous les films. Elle adorait se plonger dans toutes ces aventures. Antonio qui trouvait qu'elle s'absentait trop souvent, l'avait même fait suivre par un des enfants.

- Je viens voir comment se porte ton oranger ! dit Heard sur un ton badin en entrant dans la serre d'Antonio.
- Il me donne des oranges à profusion, plaisanta Antonio. Quoi de neuf ?
- J'en suis à améliorer le ravin de la rue Mellon et les alentours du kiosque de la fanfare. Je vais ajouter des sentiers, semer des fleurs et du gazon et on va même aménager un étang avec des cygnes.
- La ville nous gâte !
- Le maire tient à ce qu'elle mérite son nom de ville fleurie.

Soudain, Heard sortit de son sac une bouteille.

- C'est du vin de marguerites. Tu m'as donné cette idée en septembre dernier avec ton vin de pissenlit. Celui-ci macère depuis des mois et il ne demande qu'à être goûté.
- Je reviens avec deux verres.

Cet après-midi-là, ils burent avec plus de modération. Ils discutèrent du potager d'Antonio, des expériences que faisaient Heard. Antonio avait le cœur léger aujourd'hui, il avait parlé à son fils.

\*\*\*

Le concert du 12 mai au théâtre Palace fut un succès. Le maire Riddell et son épouse Louise, les Whitaker, le curé Lévesque, le révérend Booth, les échevins, plusieurs notables et représentants de la compagnie y assistèrent. Ellen Rimmer, Evelyn Scott et John Robertson jouèrent, elles deux au piano et lui au violon. Evelyn remarqua que John paraissait l'éviter, elle en fut d'abord soulagée puis un peu déçue. Se pourrait-il que leurs rencontres soient terminées à tout jamais ? Elle éprouva un petit pincement au cœur puis chassa cette idée de son esprit. Ce n'était pas le moment, elle se devait d'accorder toute son attention à cette soirée. Elle aurait tout le loisir d'y réfléchir après.

Dans la salle, Bertha et Antonio, Alice et Tim, Rose, Paul et Anne savouraient la soirée. Ils sortirent se dégourdir les jambes à l'entracte et Antonio vit son fils Vic avec ses amis. Son sourire s'effaça, Vic n'avait pas eu le temps de lui cacher sa cigarette. Antonio se dirigea droit vers lui.

- De quel droit fumes-tu sans ma permission ! fulmina Antonio.
- Mais je travaille à l'usine et j'ai de quoi me payer des cigarettes.
- Quand tu seras majeur à vingt-et-un ans, tu feras ce que tu voudras. Pour l'instant, tu ne m'as pas demandé la permission de fumer. Je vais te retirer ton argent de poche pour le prochain mois. Et ce n'est pas la peine de me demander la permission de fumer avant ta majorité, compris !

Malgré ses dix-neuf ans, Vic se sentait dans ses petits souliers car personne à la maison n'osait transgresser les règles établis par son père. Il se rappela celle de l'heure du coucher où Antonio n'avait qu'à regarder l'escalier et chacun obtempérait car c'était le seul avertissement avant la correction. Il soupira car il allait devoir vivre sans argent pendant un mois.

Pendant ce temps, Rose, qui n'avait pas revu Anne depuis l'annonce de sa grossesse en février par Bertha, attendit un silence dans la conversation pour féliciter Anne et Paul de l'heureux événement à venir. Rose affichait un air ravi mais Paul fit un sourire gêné. Alice y alla de ses conseils puis sans rendre compte, elle parla longuement de l'état de certains enfants admis à l'hôpital. Une autre gêne s'empara du groupe que la fin de l'entracte dissipa. Anne se dépêcha de se rendre au petit coin une seconde fois et Paul en profita pour retenir Rose pendant que tous revenaient dans la salle.

- Tu sais, Anne a eu plusieurs grossesses mais elles n'ont jamais duré.
- Tu crains qu'elle le perde encore une fois? Ne t'en fais pas, cette fois sera peut-être la bonne, répondit Rose qui se voulait réconfortante.
- C'est avec toi que j'aurais voulu avoir des enfants.

Voyant Anne revenir de la salle de bain, Paul ne continua pas la conversation et alla la rejoindre. En rentrant dans la salle de cinéma, Rose tenta d'étouffer la kyrielle de sentiments que les propos de Paul avaient suscitée en elle. Elle avait éprouvé du soulagement et de la joie mais ces sentiments n'étaient pas acceptables à ses yeux et elle éprouvait aussi de la culpabilité. Elle pria la Vierge Marie de lui pardonner et de venir à son secours.

\*\*\*

En juin, on venait de confier la direction de la nouvelle usine de fluorure des usines d'aluminium d'Arvida, à Carl Baumgarten, qui dirigeait une usine comparable aux installations de la compagnie à Saint-Louis aux États-Unis. Cela faisait trois mois qu'Antonio avait commencé son travail de cuviste dans une des nouvelles salles de cuves utilisant le procédé Söderberg, la salle 25. Il se dirigeait vers une des cuves pour l'alimenter en alumine quand il découvrit un ouvrier inanimé qui gisait sur le sol entre la cuve et une barre de courant à haute tension. Il alerta le chef d'équipe, qui vint voir et alerta le contremaître. On demanda les premiers secours.

- Il m'a l'air électrocuté. Il ne respire plus, dit l'infirmier qui s'était affairé auprès du corps.
- C'est vous qui étiez avec lui, demanda le contremaître à Antonio.
- C'est un arracheur de goujons. Je l'ai trouvé là quand je me suis approché de la cuve.
- Et vous avez une idée de ce qui s'est passé ?
- Non. Mais il y a des variations dans les barres à haute tension. Elle est peut-être défectueuse.

Ils emmenèrent le corps et Antonio se remit à son travail auprès des cuves sous sa surveillance. Cet arrêt avait perturbé l'alimentation des cuves en alumine et l'aluminium produit serait de moins bonne qualité. Tous les travailleurs du quart de travail verraient encore leur prime diminuer et elles représentaient près de 30% du salaire. Tous les cuvistes qui travaillaient sur les nouvelles cuves obtenaient de moins bons résultats que sur les cuves traditionnelles et les primes s'en ressentait. Tout en se remettant au travail, il fit une courte prière pour le repos de l'âme de ce travailleur et en fit une aussi pour son fils Tony qui avait perdu la vie à dix-neuf ans, sa vie commençait.

\*\*\*

Le premier juillet, le maire Riddell avait organisé une grande fête pour célébrer la fête nationale du Canada ainsi que le centenaire de la fondation de la région du Saguenay. Il avait prévu une messe solennelle suivie de compétitions athlétiques en après-midi, une parade avec la fanfare, des chants, de la danse et un feu d'artifice pour clôturer la journée. Il avait aussi commandé la confection des costumes officiels du centenaire qui seraient portés par des dames et des jeunes filles. Il s'agissait de robes et de chapeaux d'époque et on avait fait venir un photographe pour immortaliser la scène. Son épouse Louise, ses filles, Ellen Rimmer, Mme Whitaker, d'autres dames en vue d'Arvida s'étaient prêtées à une séance de photo avant la fête du premier juillet. Il y avait aussi Jeanne Landry qui s'était fiancée à l'autre médecin d'Arvida, le Dr. Roméo Gagnon, que Louise Riddell avait présentée aux dames du groupe.

- On va se marier le 27 août et on se rend à New-York en voyage de noces, répondit Jeanne à la question qu'on lui posait.
- Bienvenue dans notre groupe. Jouez-vous au bridge ? demanda Mme Whitaker.
- Je ne crois pas avoir le temps. À notre retour le premier octobre, Roméo va ouvrir son bureau dans notre nouvelle demeure au 615 rue Mellon. Il passera les matinées à l'hôpital mais il va recevoir en consultation à son bureau tous les après-midis sauf le dimanche et les soirées. Je compte l'assister.
- C'est un horaire chargé mais peut-être pourrez-vous assister à quelques-uns de nos concerts en soirée, dit gentiment Ellen Rimmer.

Le groupe de femmes continuèrent d'échanger sur le prochain mariage de Jeanne Landry et Louise Riddell en profita pour entraînera son amie Evelyn à l'écart.

- Tu vas devoir parader demain dans les rues de la ville et j'aime mieux te dire que le trajet est assez long. Il vaudrait mieux que tu aies des chaussures confortables, dit Louise Riddell.

- Chanceuse, toi tu vas parader assise dans une voiture avec ton mari.
- Il faut bien des avantages à être l'épouse du maire, rigola Louise. Mais ce n'est pas de ça dont je veux te parler. Figure toi que j'ai vu John Robertson au cinéma avec une jeune femme la semaine dernière.
- Que veux-tu, il est veuf et il est en droit de refaire sa vie, rétorqua Evelyn pour faire bonne contenance malgré un pincement au coeur.
- Voyons Evelyn ! Vous avez des affinités John et toi, vous feriez un beau couple. Si tu continues, tu vas te faire damer le pion par une femme qui n'a pas froid aux yeux et qui ira droit au but. Je le vois bien qu'il ne te laisse pas indifférente.

À ce propos, Evelyn devait convenir que Louise avait raison. John ne lui était pas indifférent et elle ne savait pas comment agir. Elle songea avec nostalgie que la vie semblait si simple quand elle était jeune. On se plaisait, on se courtisait puis on se mariait, on ne cassait pas trop la tête. Mais avec l'expérience, venait le doute. Peut-être le verrait-elle demain à la fête et elle pourrait tenter un rapprochement ? Dieu que ça lui paraissait compliqué.

Il pleuvait le premier juillet et seule la messe avait pu être célébrée, le reste du programme ayant été remis au lendemain. Les compétitions sportives eurent lieu dans l'après-midi du deux juillet mais elles furent interrompues par la pluie, qui dura jusqu'au lendemain vers dix-huit heures trente. Le rassemblement se fit sur la rue Coulomb et on mit immédiatement la parade en marche. On fit défiler les drapeaux de l'Empire et du Centenaire, précédés par le chef de police et suivis par la fanfare d'Arvida dans leurs costumes bleus décorés de gallons dorés. Venait ensuite la voiture officielle dans laquelle avaient pris place les Riddell et le Curé Lévesque, qui était suivie des Scouts et des Guides, des écolières, des dames et demoiselles en costume du centenaire, des écoliers, des membres des diverses associations, des hommes et des jeunes gens. La parade partit donc de la rue Coulomb pour passer par les rues Radin, Moissan et Moritz jusqu'au terrain de jeux. La fanfare continua de jouer au kiosque où des haut-parleurs avaient été installés. Puis les élèves de l'École St-Joseph entonnèrent les chants du Centenaire. Finalement, le maire Riddell fit un discours en

anglais, le curé Lévesque et l'échevin Fay prononcèrent leur discours en français où chacun soulignèrent les événements marquants de l'histoire du Saguenay et d'Arvida. Les chansons du Centenaire furent reprises par la chorale et la foule.

À vingt et une heure, sur la rue Mellon, l'orchestre Perron dont la musique était retransmise par le poste local de Radio-Canada, jouait des airs traditionnels sur lesquels dansa la foule. La police gardait l'accès à la rue au profit de danseurs. Evelyn vit John Robertson, elle agita la main pour le saluer et il fit la même chose exactement au même moment. Ils se rejoignirent et il l'entraîna au milieu des danseurs.

- Mais je ne sais pas danser ça ! dit Evelyn en riant.
- Moi non plus mais on n'a qu'à suivre les autres.

Ils firent les rondes en se joignant par la main et se mirent à tournoyer ensemble à l'instar des autres danseurs quand le cercle se rompait. Ils imitèrent les danseurs une bonne vingtaine de minutes et s'arrêtèrent à bout de souffle.

- C'est là qu'on voit qu'on n'a plus vingt ans, souffla Evelyn.
- Je les sens mes vingt ans auprès de toi, tenta John.
- Je le prends comme un compliment, répondit Evelyn en le regardant avec des étincelles dans les yeux.

Ils discutèrent un moment et il l'invita à venir s'asseoir dans un endroit tranquille du parc.

- J'ai eu peur de t'avoir offensée l'autre soir chez toi, lui dit John.
- Ça m'a déstabilisée sur le moment. Je ne m'y attendais pas mais depuis que tu es parti, je suis émue quand je repense à ce moment.

- Moi, je n'ai pas arrêté d'y penser. Je ne pense qu'à toi.

Evelyn le regarda et il l'embrassa passionnément. Elle lui rendit son baiser tout aussi passionnément.

Non loin de là, Anne et Paul, Rose et Aleks, Bertha, Antonio, Alice et Tim qui se promenaient dans les sentiers du parc en attendant le feu d'artifice, s'arrêtèrent auprès de l'étang aux cygnes.

- C'est tout de même une belle initiative de la ville, cet étang, commenta Antonio.
- Je me demande ce que ça goûte un cygne, plaisanta Tim.
- C'est si beau, ne me dis pas que tu en mangerais, le gronda gentiment Alice.

Les feux d'artifice commencèrent et tous regardèrent le ciel s'illuminer. Anne pressa le bras de Paul en lui disant qu'elle ne se sentait vraiment pas bien. Ils retournèrent à la maison, il l'aïda à se coucher. Anne se tenait la tête à deux mains, tellement la douleur était pénible. Elle confia à Paul que ses oreilles bourdonnaient et que les mouches qui volaient dans la chambre l'incommodaient beaucoup. Comme il n'y avait pas de mouches dans la chambre, Paul la prit dans ses bras, la coucha dans sa voiture et l'emmena à l'hôpital. En la sortant de la voiture, il remarqua ses chevilles et ses jambes enflées. On l'hospitalisa immédiatement et Paul attendit plusieurs heures avant qu'un médecin ne vienne l'informer de l'état de sa femme. Il tournait en rond dans la salle d'attente, s'asseyant, se relevant et reprenant sa marche. Finalement un médecin vint lui annoncer que sa femme était entrée dans un coma profond et qu'elle venait de décéder d'une affection rénale, l'éclampsie. Paul l'avait écouté sans comprendre ce que le médecin disait. Il lui avait fait répéter plusieurs fois et ce n'est qu'en pénétrant dans la chambre d'Anne et en voyant son torse totalement immobile, qu'il réalisa qu'Anne était morte.

\*\*\*

Un représentant du «National Geographic» était venu photographier les dames et demoiselles d'Arvida en costumes du Centenaire. Il s'agissait de robes d'un gris pâle agrémentées de bandes de tissus jaune, rouge et vert au tiers inférieur de la robe, aux manches courtes bouffantes et sur lesquelles étaient portés des corsages verts. Toutes portaient un chapeau de même couleur que les robes qui leur enserrait la tête à l'arrière et était garni d'un ruban à partir duquel, le chapeau s'élargissait à l'avant sous la forme d'une très large visière. Le photographe en avait terminé avec la photo de groupe qui réunissait une dizaine de dames et une vingtaine d'enfants et il prenait des photos avec les filles de Louise, Margaret, Edith et Cecile Riddell qui se tenaient par la main et effectuait une ronde autour d'un joueur de cornemuse en costume traditionnel. Puis, il avait fait une photo d'Edith et de Cecile qui se regardaient devant un rosier aux fleurs roses. Toutes les photographies étaient prises dans un décor champêtre pour faire époque.

- Avec ces robes et ces chapeaux, il ne manque que les caravanes et les indiens. On se croirait à Hollywood ! murmura Louise Riddell à Evelyn.
- Il manque un peu de cow-boys, tu ne trouves pas ? plaisanta Evelyn.
- En tout cas, tu sembles avoir trouvé le tien à la fête de la Confédération et du Centenaire.

Evelyn fit les gros yeux à Louise et la tira à l'écart, elle ne voulait pas qu'on entende leur conversation.

- Ne l'ébruite pas s'il te plaît, dit Evelyn sur un ton suppliant.
- Il n'y avait personne autour de nous.
- Il y a toujours des oreilles qui traînent et qu'on ne voit pas.
- Et puis, raconte, vous vous êtes enfin décidés ?

Gommant certains détails, Evelyn raconta où en était sa relation avec John. Elle parla de ses appréhensions et Louise la rassura. C'était une bonne amie, cela lui fit du bien de lui confier ses nouveaux secrets. Puis, le photographe les interrompit pour les saluer et leur dire qu'il reviendrait prendre des photographies de la ville pour son magazine.

\*\*\*

Son Éminence le Cardinal Villeneuve devait s'arrêter, sur le trajet qui le menait au Lac Saint-Jean en ce mardi 5 juillet 1938, pour bénir la foule qui l'attendait sur la place de l'Église Ste-Thérèse d'Arvida. Le Curé Lévesque, le maire d'Arvida le Dr. Riddell, les échevins, Whitaker, Paul Norton et d'autres représentants de la compagnie l'attendaient sur le parvis de l'église. Whitaker avait pris sous son aile le nouveau chimiste en chef des laboratoires d'Arvida qui était entré en poste le 10 juin dernier, Henry Shehyn, qui détenait une maîtrise en science.

- N'oubliez pas ce week-end, la partie de golf de dix-huit trous au Saguenay Country Club, dit Whitaker. Nous recevrons le Birchdale Country Club de Riverbend et il y aura un souper au chalet.
- J'y participerai avec plaisir. J'ai bien aimé le match joué à Port-Alfred le 25 juin, ce n'est pas un aussi beau parcours que le nôtre mais c'était tout de même bien.
- Dans deux semaines, vous ferez la connaissance du président Powell et du vice-président Montgomery qui seront de passage à Arvida.
- Rappelez-moi donc ce que je dois faire aujourd'hui, s'inquiétait depuis un moment Henry. Je ne suis pas catholique.
- Rien du tout. Moi non plus je ne suis pas catholique. Mais la compagnie tient à entretenir de bonnes relations avec l'élite régionale. Ce cardinal est un personnage

important de l'église catholique, il va bénir la foule et nous faisons acte de présence par courtoisie, tout simplement.

La voiture du cardinal arriva et le prélat en descendit. La plus jeune fille des Riddell, Margaret, présenta un bouquet de roses rouges, blanches et jaunes au cardinal. Il se montra touché par cette attention, fit une caresse sur la tête de l'enfant et remit le bouquet à son assistant. Puis, il serra la main des notables que le curé Lévesque lui présentait, se retourna et bénit la foule. Quand il se remit en voiture, à peine dix minutes s'étaient écoulées.

Paul regarda partir la voiture du cardinal en songeant à Anne qui avait été enterrée la veille. Depuis la soirée du premier juillet, il était dans un état second, il n'arrivait pas à assimiler la mort de son épouse. Lorsqu'il l'avait vue morte à l'hôpital, il avait été pris d'une irrépressible envie de marcher. Il avait marché dans les rues d'Arvida toute la nuit et lorsqu'il était rentré chez lui au petit matin, il s'était attendu à retrouver Anne dans leur lit. Mais elle n'y était pas et il se rappela à nouveau son décès. Par la suite, il avait été aidé par Tim et Antonio pour organiser les funérailles mais pour lui, il s'agissait de quelqu'un d'autre. Lorsque la tombe avait été mise en terre, ce même sentiment l'habitait toujours, ce ne pouvait pas être Anne qui gisait dans ce tombeau. Encore aujourd'hui, il se disait qu'elle serait là lorsqu'il rentrerait chez lui.

\*\*\*

Powell, le président de la Compagnie d'Aluminium du Canada était en visite à Arvida, le vendredi 22 juillet, en compagnie de son fils Robert et du vice-président Montgomery. Whitaker les avaient invités à sa villa d'été, à Shipshaw, pour une partie de pêche prévue le lendemain. Il avait aussi invité Paul qui semblait perdu depuis la mort de son épouse. Il pleuvait des cordes et ils se trouvèrent cantonnés dans la salle de séjour dont la vue donnait sur la rivière. Tout était gris et on n'y voyait à peine.

- Je crois que nous ne nous attarderons pas longtemps, cette pluie semble là pour durer, dit Powell en prenant le verre de scotch que lui tendait Whitaker.
- C'est dommage, il y a pas mal de truites dans la rivière et je voulais vous faire visiter les abords de la centrale, fit Whitaker.
- On se reprendra. Et finalement, la date de ton voyage est fixée, demanda Powell.
- Oui, je pars le 19 août pour quatre semaines, répondit Whitaker. Je vais visiter les alumineries de la Norvège, de la Suède, de l'Angleterre et de la France.
- Les cuves à électrodes Soderberg de là-bas semblent utilisées de façon plus efficace qu'ici. Tu vas aller regarder ça de près, dit Montgomery.

Aussitôt que la question de la production fut lancée, la discussion s'anima sauf que Paul demeurait muet. Puis, Powell regarda l'heure et ils prirent congé pour retourner à Montréal. En regardant Powell partir avec son fils, Whitaker se dit que la compagnie savait faire de la place pour assurer la relève. Son propre fils partirait le 2 août pour un voyage de quatre semaines aux Guyanes Anglaises où il se familiariserait avec l'extraction de la matière première de l'aluminium, la bauxite. Il regarda le ciel chargé de pluie et se demanda si elle cesserait pour la partie de baseball du lendemain. Grand amateur de baseball, Whitaker était fier de la performance de l'équipe d'Arvida qui détenait maintenant la première position devant ceux de Port-Alfred, Chicoutimi et Kénogami. Il servit un autre verre de scotch à Paul.

- C'est une énorme épreuve que tu viens de traverser. Peut-être devrais-tu retourner à nos installations à Badin, tu pourrais oublier ce terrible événement plus facilement.
- Ma vie est à Arvida et je ne veux pas oublier Anne. Il me semble que j'aurais pu faire plus, que je n'ai pas été un bon mari pour elle, répondit Paul en se plantant devant la fenêtre donnant sur la rivière.
- Qui peut se vanter d'être le mari parfait! On a tous nos défauts, le réconforta Whitaker en lui tapotant l'épaule.

Paul songea que dans son cas, il ne s'agissait pas de petits défauts. À ses yeux, il était devenu un monstre. Il avait fini par s'avouer qu'il avait espéré qu'Anne disparaisse de sa vie et maintenant qu'elle était morte, il se sentait responsable de sa mort. Il avala le reste de son verre d'un trait.

\*\*\*

Le mois d'août avait été pluvieux et frais. Gaëtane Boivin et son amie Rita Paré profitaient d'une des rares journées sans pluie pour se promener dans les rues de Bagotville. Gaëtane retournerait enseigner dans son école de rang en septembre et Rita partirait travailler au bureau de télégraphie de son père à Arvida.

- J'ai tellement hâte d'habiter à Arvida, je ne tiens plus en place. Mon seul chagrin, c'est que tu n'y seras pas avec moi. Tu crois être prête en juillet prochain pour venir y chercher un emploi ? demanda Rita pour la énième fois.
- J'ai pas mal progressé cet été, je pense avoir terminé les cours par correspondance en juin prochain, répondit Gaëtane. Mais je ne sais pas s'ils vont m'embaucher à la compagnie d'aluminium.
- Tu pourras sûrement remplacer pour les vacances d'été des secrétaires à moins que tu préfères rester à Bagotville pour fréquenter Edmond St-Louis, ajouta malicieusement Rita.

Le fils du propriétaire du magasin général, Edmond St-Louis, s'était mis à courtiser Gaëtane. C'était un parti enviable et il avait jeté son dévolu sur elle parce qu'elle était jolie, enseignante et qu'elle éduquerait convenablement ses enfants. Il était allé directement voir sa mère pour lui demander la permission de la courtiser, comme à l'ancienne. Cultivé et respectueux, il prenait toujours le soin de lui amener des fleurs et des chocolats ainsi qu'à sa mère lorsqu'il venait la visiter le samedi soir. Toutefois, Gaëtane en avait discuté avec

sa mère et elles ne pouvaient pas renoncer au surplus de revenu que représentait le salaire d'une secrétaire à la compagnie d'aluminium à Arvida. Elle continuait donc de suivre ses cours par correspondance et tâcherait de s'y faire embaucher. Elle reviendrait chez elle les fins de semaine.

\*\*\*

La compagnie avait mis un local à la disposition de Heard, l'horticulteur de la ville, pour qu'il entrepose les spécimens de légumes, de conserves et de fleurs qui seraient jugés au concours d'horticulture. Les citoyens pouvaient aller les admirer les premier et deux septembre et Antonio s'était déplacé au local pour regarder les productions qui s'étaient mérités des prix. On lui en avait attribué un pour ses tomates et il se promenait dans les rangées en examinant les plants des concurrents quand Heard le repéra.

- Il y a eu beaucoup de participants cette année, dit Antonio en regardant tout autour de lui.
- Effectivement, le concours est devenu très populaire. Il y a 250 spécimens de légumes, 49 de conserves et 209 de fleurs.
- Qui a été le juge cette année ?
- C'est un dénommé Jeanneret, du département d'agriculture du Québec.
- J'ai gagné un prix.
- On en a décerné 200.
- La production est moins belle cette année, trop de pluie, répondit Antonio un peu déçu du nombre de prix attribués.
- Ne m'en parle pas, 21 jours de pluie en août sur 31. Et le mercure variait entre 70 et 87 degrés Fahrenheit. Ce n'était pas trop bon pour les fleurs. Il y a même eu une gelée hier à Laterrière.
- Qui ont gagné les premiers prix?

- Le prix du plus beau jardin a été décerné à Monsieur Wellington. Pour les productions, les premiers prix ont été attribués à Messieurs Duquet, Tremblay, Jolicoeur et Elvin. Les seconds prix à Messieurs Dubeau, Uklein, Larouche et Ross.
- Je voulais te demander, qu'est-ce que c'est que ces grosses fèves vertes là-bas?

Heard s'approcha des fèves et dit à Antonio que c'était des fèves des marais qu'on appelait ici des gourganés. Il ajouta que c'était un mets très populaire dans la région, les femmes les apprêtaient dans une soupe avec de l'orge, des carottes et un os de bœuf. Antonio regardait toute la variété de légumes de l'exposition et se dit que si sa vie avait été à refaire, il aurait été agriculteur. C'était pour lui le plus beau métier du monde. Une main sur son épaule le fit se retourner.

- Tim! Que fais-tu ici? Tu ne devais pas pratiquer avec l'orchestre de Paul Norton?
- Il n'y a plus d'orchestre, Paul est toujours trop saoul pour jouer.
- Je vois, il ne se remet toujours pas de la perte de son épouse.
- Il se noie littéralement dans l'alcool. Je ne sais plus quoi lui dire pour le sortir de là.

Songeur, Antonio se dit qu'il en parlerait à Bertha. Peut-être que Rose pourrait intervenir car il ne voyait pas qui d'autre pourrait lui faire abandonner l'alcool.

\*\*\*

En l'absence de Riddell, c'était l'échevin Fay qui jouait le rôle de maire suppléant. C'était lui qui s'était déplacé à la convention des municipalités qui avait eu lieu du 3 au 10 septembre à bord du navire S.S. North-Star. Ils en avaient profité pour visiter Baie-Comeau, l'Île-du-Prince-Édouard et d'autres endroits. Ce 16 septembre, il devait encore remplacer le maire et représenter la cité d'Arvida auprès des chambres de commerce de la

région qui recevait la chambre de commerce d'Ottawa. Après la visite de Chicoutimi, il devait assurer celle d'Arvida et de ses usines. Le directeur des usines Whitaker étant en voyage en Europe, c'était Paul Norton qui s'était joint à lui pour préparer cette visite.

Lorsque les membres de la chambre de commerce d'Ottawa se présentèrent, Paul leur expliqua que la Compagnie d'Aluminium du Canada possédait des usines de fabrication à Toronto et à Shawinigan alors qu'aux usines d'Arvida, on se consacrait essentiellement à la réduction de l'aluminium en lingots. Il leur expliqua aussi que la matière première en était la bauxite qui était extraite des gisements par une filiale de la compagnie à la Guyane Anglaise. Au sortir de la mine, la bauxite était concassée, lavée, séchée et chargée sur des navires jusqu'à Port-Alfred et de là, elle était transportée par chemin de fer jusqu'à Arvida. Les quais de Port-Alfred et le chemin de fer Roberval-Saguenay appartenaient également à la compagnie. De la bauxite, on extrayait par le procédé Bayer, un oxyde d'aluminium, l'alumine. La bauxite broyée était mise en contact avec une solution chaude de soude caustique et on éliminait les impuretés insolubles par filtration. De la solution filtrée, on obtenait par précipitation de l'hydrate d'alumine qui était calcinée jusqu'à sa transformation en alumine. Il leur précisa qu'il fallait quatre tonnes de bauxite pour produire deux tonnes d'alumine qui produirait à son tour une tonne d'aluminium.

Puis, Paul leur fit visiter l'usine de production d'électrodes de carbone qui étaient nécessaires dans le procédé d'électrolyse. Pour obtenir une tonne d'aluminium, il fallait utiliser 0,7 tonne d'électrodes de carbone. L'électrolyse devant s'effectuer dans un bain de cryolithe, il leur fit visiter l'usine de purification de la cryolithe importée du Groenland. Puis, il leur fit visiter les salles de cuves où s'effectuait l'électrolyse qui permettait de recueillir l'aluminium fondu, qui était acheminé dans des mélangeurs et des fours de seconde fusion afin de contrôler la teneur en métaux étrangers, pour finalement être coulé dans des lingotières. Enfin, il termina par la visite des laboratoires où l'on vérifiait la qualité des matières premières et du produit fini. Fay prit le relais pour leur faire visiter l'hôpital et les installations de la ville pour ensuite les conduire au chalet du Saguenay Country Club où on les reçut à souper. Devant l'air fatigué des convives, Fay regarda Paul avec un petit

sourire, leur mission était accomplie, ils en avaient mis plein la vue à leurs invités. Mais Paul n'était déjà plus en mesure de distinguer le sourire de connivence de Fay, il avait commencé à noyer ses monstres intérieurs dans le scotch.

\*\*\*

Le curé Lévesque était fier de pouvoir procéder à la bénédiction du cimetière catholique d'Arvida, en ce dimanche 18 septembre 1938. Il avait été aménagé sur la route menant à Jonquière au coût de 6 000\$. Cette somme avait été nécessaire pour niveler le terrain, semer du gazon et ériger un magnifique calvaire composé des statues du Christ, de la Vierge Marie, de Saint-Jean et de Marie-Madeleine, toutes taillées dans le marbre. Il attendait l'Évêque de Chicoutimi, Mgr Charles Lamarche, qui devait procéder à la bénédiction. En compagnie de son vicaire, René Bélanger, des marguilliers et de deux représentants de la compagnie, Paul Norton et Johnson, il attendait son Évêque tout en conversant.

- Il était grand temps qu'on ait un cimetière avec une cité de 392 familles regroupant 2126 âmes, déclara le curé Lévesque.
- C'est vrai qu'il était temps, répondit Johnson qui ne savait pas quoi dire. Toutes les villes autour en ont un.
- Si mon épouse avait attendu un peu pour mourir, elle aurait pu être inhumée ici, ajouta Paul qui s'était pas mal réchauffé au scotch avant de venir.
- C'est sûr que les villes des alentours ont pu avoir un cimetière avant Arvida avec une plus grande population, comme à Chicoutimi avec 11 400 âmes, Jonquière 8 643 et Kénogami 6 418, reprit le curé Lévesque que la remarque de Paul avait mis mal à l'aise.
- C'est certain, répéta Johnson qui était un peu troublé devant tant de précision.

L'Évêque arriva au grand soulagement de Johnson et il fit un petit discours avant de procéder à la bénédiction. Il rappela qu'il y avait treize ans que la paroisse Sainte-Thérèse était formée, que l'Église était ouverte au culte depuis bientôt dix ans et qu'on inaugurerait maintenant ce cimetière qui était sous la protection du Christ. Il fit un petit sermon pour mettre en évidence le calvaire sculpté qui faisait l'orgueil du curé Lévesque puis il procéda à la bénédiction. Juste avant de remonter en voiture, il informa le curé qu'il comptait nommer l'abbé Walter Lavoie, vicaire dominical à l'Église Ste-Thérèse. Comme il était professeur d'anglais au Séminaire de Chicoutimi, il avait pensé qu'un vicaire maîtrisant l'anglais lui serait utile. Le curé Lévesque le remercia chaudement et c'est avec un large sourire qu'il regarda la voiture de l'Évêque s'éloigner. Son sourire s'effaça quand il vit Paul Norton qui s'éloignait sur le terrain avoisinant en zigzaguant.

\*\*\*

Lundi matin le 19 septembre, Whitaker préparait une conférence qu'il donnerait le lendemain sur son récent voyage en Europe. Il y avait effectivement constaté que les cuves à électrodes Söderberg pouvaient être utilisées plus efficacement qu'elles ne l'étaient à Arvida. Il remit le texte de sa conférence à une nouvelle secrétaire qui avait été l'élève des sœurs du Bon Conseil de l'École Ste-Thérèse et qui venait de recevoir son diplôme commercial anglais de St-John Business School avec très grande distinction. Elle détenait aussi un diplôme de sténographie anglaise Gregg avec une note de 94% pour une vitesse de 110 mots à la minute et de 85 mots à la minute pour la dactylographie. Le président Powell entra dans son bureau.

- J'ai lu dans ton récent rapport que dans les six premiers mois de l'année, les usines ont utilisé la moitié de l'énergie des deux centrales, l'Ile-Maligne et celle de la Chute-à-Caron.
- La production continue d'augmenter, confirma Whitaker.
- Et ce n'est pas fini, approuva Powell.

Powell lui montra les photos des tramways de la ville de New-York. Ils en avaient fait fabriquer une cinquantaine en aluminium, ce qui allégeait leur poids de 2 000 livres et augmentait l'accélération de 50%. Il lui montra la photo du train Challenger qui assurait la liaison entre Chicago et Denver et dont les wagons étaient fabriqués d'alliages d'aluminium. C'était devenu un des trains les plus rémunérateurs. Il lui présenta également la photo d'un bateau patrouille des douanes australiennes dont la salle hydrographique et la salle des pilotes étaient recouvertes de lambris de feuilles d'aluminium et aussi la photo d'une baratte à beurre entièrement fabriquée en aluminium.

- Une chance qu'on agrandit parce qu'on aurait eu de la difficulté à répondre à la demande, conclut Powel. Et puis, ton voyage, comment étaient les suédoises ?

Whitaker sourit. Il avait pensé que ce voyage serait l'occasion pour lui d'oublier Evelyn Scott mais étrangement, son souvenir avait été plus présent qu'auparavant. Il avait eu hâte de revenir, juste pour la revoir. Lorsque Powell prit congé, il croisa Paul Norton qui dégageait une forte odeur d'alcool. Il allait devoir lui parler, on lui avait rapporté les incartades croissantes de Paul au travail. Mais pour l'instant, il devait travailler à sa conférence et il remit cette mise au point à plus tard.

\*\*\*

Arthur Riddell n'arrivait pas à se décider entre une cravate rayée rouge et grise et une cravate rayée rouge et bleue. Il s'habillait pour assister, en ce lundi 7 novembre, à un souper aux huîtres donné par la fanfare d'Arvida. Plusieurs officiers de la compagnie y assisteraient. Son épouse Louise qui l'accompagnait, lui demanda de l'aider à attacher son collier de perles.

- Je suis un peu nerveux pour l'ouverture de mon bureau sur le chemin Taschereau, dit Arthur Riddell. C'est dans quatre jours.
- Ne t'inquiète pas, c'est un très bon emplacement situé tout près de l'entrée des usines sur le chemin qui mène à Chicoutimi.
- Je n'avais pas le choix d'ouvrir ce bureau, le Dr. Gagnon qui en a ouvert un en octobre, était en train de rafler tous les patients.
- Tu offres plus de disponibilités que lui.

Riddell songeait à abandonner ses fonctions à titre de médecin de la compagnie. Il n'arrivait plus à tout faire et la fatigue accumulée ces dernières années le rattrapait. Il vieillissait, la ville s'agrandissait, de concert avec ses occupations au poste de maire. La soirée avait été agréable jusqu'à ce que Riddell fût accosté par un Paul Norton passablement éméché.

- Alors Riddell, on tue toujours des patients!
- Pardon?
- Ne joue pas à l'imbécile. Quand je t'ai amené ma femme, elle était vivante et quand tu t'en es occupé, elle est morte.
- Mais qu'est-ce que tu racontes! Ta femme souffrait d'éclampsie, une affection rénale grave. Je n'ai rien pu faire pour la sauver. Crois-moi, j'ai tout essayé.
- Derrière des portes closes, tu fais bien ce que tu veux ou plus exactement, tu ne fais pas ce que tu devrais, il n'y a personne pour s'en assurer.
- Excusez le docteur, il ne sait pas ce qu'il dit, il a trop bu, intervint Tim qui tira Paul vers le vestiaire.

Se rebiffant, Paul tenta de résister un moment mais Tim le tenait fermement. Il lui mit son manteau et alla le reconduire chez lui en étant obligé d'écouter tout le venin que vomissait Paul sur le Dr. Riddell qu'il traitait d'assassin. Tim ne savait plus quoi faire pour Paul. Ils avaient tous essayé de lui parler, Antonio, Bertha et Alice. Il ne restait plus que Rose pour intervenir auprès de Paul mais elle hésitait.

\*\*\*

Un dîner avait été donné par les vétérans d'Arvida à l'occasion de l'Armistice et ils avaient organisé, le samedi soir 12 novembre 1938, une danse au sous-sol des bureaux de la compagnie. La salle avait été décorée de drapeaux et on joua de la cornemuse avant de débiter la soirée de danse. Vic et ses deux amis Howard et Fred, rayonnaient, ils dansaient sur les succès à la mode joués par l'orchestre, ils étaient jeunes et la vie était belle. À l'intermission, ils revinrent s'asseoir à leur table après s'être procuré des sodas, l'alcool étant toujours interdit sur le territoire d'Arvida.

- Je suis toujours étonné qu'on souligne encore cet événement. La grande guerre, nous n'étions même pas nés ! dit Howard.
- C'est la guerre la plus meurtrière de l'histoire. J'ai des oncles qui sont morts là-bas, rétorqua Fred.
- Il y a eu des millions de morts, ajouta Vic.
- Je ne pense pas qu'il va y en avoir une autre comme celle-là, dit Fred.
- On pourrait être surpris, lui objecta Vic.
- En tous cas, je suis content qu'on la commémore parce que sinon, nous n'aurions pas eu de soirée de danse, plaisanta Howard.

Lorsque l'orchestre reprit, ils allèrent danser en oubliant la guerre et ses malheurs. Dans cette belle ville où ils vivaient à l'abri, rien ne pouvait leur arriver. Un peu plus loin dans la salle, Tim et Alice prirent congé de Bertha et Rose qui étaient venues entendre Tim à la cornemuse. Comme leurs maris travaillaient, elles voulaient s'attarder un peu pour regarder les gens danser et écouter les succès à la mode. À l'intermission suivante, elles allaient quitter la salle lorsqu'elles tombèrent nez à nez avec Paul Norton. Bertha s'en fut sans attendre Rose qui sortit en compagnie de Paul.

- Je suis un monstre, fit Paul sur un ton où perçait le désespoir. Quand Anne est morte, j'ai ressenti du soulagement.

- Oh Paul ! Tu es un être humain et ça n'a pas été facile pour nous chacun de notre côté. C'est normal de ressentir toutes sortes de choses dans les situations qui ont été les nôtres. Que tu aies pu ressentir du soulagement compte tenu des conditions de ton mariage est totalement normal, répondit Rose en lui prenant le bras.
- Rose, je t'aime comme au premier jour.

La prenant dans ses bras, Paul embrassa Rose si intensément que tous leurs démons s'envolèrent en emportant avec eux l'enfer qu'ils leur avaient créé.

\*\*\*

Arthur Vining Davis s'était souvent absenté ces derniers mois. Il ne revenait que furtivement au bureau pour repartir aussitôt. Betty Days l'attendait aujourd'hui le 23 novembre car il revenait d'Europe où il avait visité des clients. Elle portait son collier de perles bien en évidence sur sa robe marine, collier qu'elle avait porté à quelques reprises mais il n'avait pas semblé le remarquer. Soudain la porte s'ouvrit, son patron parut en chair et en os et paraissait pressé comme à son habitude. Il la salua rapidement, s'installa à son bureau et ils réglèrent les questions urgentes qui s'étaient accumulées pendant son absence. Puis, elle fit des allers-retours entre son bureau et le sien pendant les moments où il n'était pas au téléphone pour régler les questions moins urgentes. Il s'était fait monter un sandwich à l'heure du lunch et elle avait fait de même. La dernière fois où elle était entrée dans son bureau pour lui faire signer des lettres, il épluchait des rapports. Il passa la tête par la porte de son bureau et lui fit signe de venir. Lorsqu'elle entra, il enfilait son pardessus.

- J'ai quelque chose pour vous que j'ai ramené d'Europe, dit Arthur en lui remettant une boîte de velours vert.

Lorsqu'elle l'ouvrit, elle eut la surprise de constater qu'il y avait trois paires de boucles d'oreille dont des perles.

- J'aurais dû acheter les boucles avec le collier, j'ai oublié.
- Mais c'est beaucoup trop ! Je ne sais quoi dire !
- Un simple souvenir d'Europe.

La taille des perles était appréciable, cela avait dû lui coûter cher. Puis, elle regarda les deux autres paires dont les pierres rouges pour l'une et les pierres vertes pour l'autre, miroitaient à la lumière. Il lui sembla que le travail de verrerie était remarquable. À moins qu'il ne s'agisse de vraies pierres ? Cela signifiait-il qu'il avait des sentiments pour elle ? Un peu gêné par son présent, Arthur n'avait pas pu se retenir d'acheter les plus grosses pierres de la bijouterie, des émeraudes et des rubis, comme s'il les achetait pour son Elizabeth. La réaction de surprise et de ravissement qu'il avait vue dans les yeux de Betty le catapulta dans des eaux familières, celles d'un amour qui ne s'était pas éteint avec Elizabeth.

\*\*\*

Le samedi soir 26 novembre, Evelyn Scott avait invité John Robertson à souper. La fille aînée de John jouait de plus en plus le rôle de mère auprès de son frère et de sa sœur et elle s'occupait d'eux en soirée quand son père devait s'absenter.

- Tu es une cuisinière hors pair, c'est délicieux.
- Je te remercie, tu es trop gentil. Et puis, cette Ligue de sécurité ?
- On a eu l'assemblée de fondation à Chicoutimi hier et c'est Mgr Lamarche qui en est le patron honoraire. Il y a des filiales dans toutes les villes : Arvida, Jonquière, Kénogami, Baie des Ha ! Ha !

- Comme tu es l'ingénieur responsable de la sécurité des usines, tu vas beaucoup y participer ?
- Bien sûr. Mais il y a aussi d'autres responsables des usines qui y participent : le directeur Whitaker, le surintendant du département d'électricité Johnson, le surintendant des propriétés Cuningham, le chef du bureau de placement Labelle.
- C'est beaucoup plus important que je croyais !
- La sécurité est une des valeurs importantes de la compagnie. Elle veut être un modèle par son plus bas taux d'accident. Mais il faut le rappeler sans cesse aux employés et avec la Ligue de sécurité, on a un outil de plus. Il y en a une à Montréal et ça marche pas mal.
- Ce soir on va pratiquer le concert qu'on va donner ensemble au poste de radio CBJ en décembre ?
- Je pensais qu'on ferait aussi autre chose !

Evelyn rougit et se mit à desservir la table. Elle avait de plus en plus de difficultés à réprimer son désir. Elle alla porter les assiettes sur le comptoir de l'évier et lorsqu'elle se retourna pour se rendre à la table, John lui barra le chemin. Il la prit dans ses bras et l'embrassa passionnément. Des ondes de désir explosèrent en elle et ils prirent le chemin de sa chambre à coucher. Ils firent l'amour rapidement une première fois puis, ils prirent leur temps et s'explorèrent plus longuement la seconde fois. Evelyn se sentait revivre, elle avait cru qu'elle ne sentirait jamais plus les délices de l'amour.

\*\*\*

Le vendredi 23 décembre 1938, une soirée avait été organisée pour les officiers de la compagnie dont entre autres, le surintendant Johnson, le chef du personnel Labelle, le surintendant des propriétés Cuningham. Le directeur Whitaker y avait également invité le président Powell, le surintendant général de Saguenay Power McNeely-DuBose et le maire Riddell. Paul Norton et son orchestre assurait le programme musical et le bar était bien

garni. Lorsque l'orchestre s'interrompit pour une pause, Whitaker entraîna Paul à l'écart pour le féliciter de sa sobriété. Paul le remercia en songeant à Rose, elle avait été l'élément décisif dans sa décision de redevenir sobre. Au baiser qu'il avait échangé avec elle, il avait ressenti une sensation bizarre, comme si tout le passé avec Anne s'était effacé d'un seul coup, ne laissant subsister que son amour pour Rose. Puis, il s'était senti transporté dans un lieu où Rose et lui ne formaient qu'un seul être. Depuis cet instant, il avait le sentiment profond que rien ne pourrait les séparer.

Laissant Paul, Whitaker rejoignit Powell et Riddell afin de présenter lui aussi un petit discours pour présenter ses vœux de Noël et de nouvelle année aux invités et ils se mirent ensuite à discuter.

- Les usines produisent de plus en plus. On a produit 47 628 tonnes d'aluminium cette année et on a actuellement à notre emploi 1381 travailleurs, fit Whitaker en buvant son verre.
- Et la ville s'agrandit. Arvida compte maintenant 2 347 citoyens, ajouta le maire Riddell.
- On va construire encore des maisons. L'offre faite pour la vente de terrains compris entre Vaudreuil, Cartier, Cabot et Hudson est expirée depuis le 31 octobre et elle va être reconduite jusqu'au premier novembre 1939, dit Cuningham.
- Comme l'an dernier, les terrains vont être concédés lorsque les maisons vont être construites ? demanda Riddell.
- Effectivement, on veut éviter la surenchère.
- Ce n'est pas croyable, le chemin parcouru depuis le début, déclara Riddell en buvant son scotch.

Riddell pensa aux 270 maisons construites en 135 jours. Une ville était sortie de terre comme par magie et il en était le maire. Il se demanda de quoi la ville aurait l'air dans cinquante ans. Elle allait devenir un gros centre urbain, ça c'était sûr. On avait planifié de

larges rues au centre-ville pour ça. Il se demanda si les générations futures se souviendraient de lui.

\*\*\*

## Remerciements

Mes remerciements s'adressent à Mme Isabelle Nepton qui m'a si gentiment permis de numériser les numéros du journal La Sentinelle, qui ne sont disponibles qu'à la bibliothèque d'Arvida.

## Bibliographie

Boca Raton News. Arvida, [En ligne].

<https://news.google.com/newspapers?nid=1291&dat=19760202&id=Wy9UAAAIBAJ&sjid=VI0DAAAIBAJ&pg=7110,4280210&hl=en> (Page consultée en 2014 et 2015)

Brouillette, Benoît (1946) L'aluminium au Saguenay. *L'Actualité économique*. Vol. 22, no 3, p. 417-446.

Compagnie d'Aluminium du Canada d'Arvida. *La Sentinelle*. Vol. 1, 1936 à Vol. 7, 1943.

Compagnie d'Aluminium du Canada d'Arvida. *Le Lingot*. Vol. 1, 1943 à Vol. 3, 1945.

Encyclopaedia Britannica. *Andrew W. Mellon*, [En ligne].

<http://www.britannica.com/biography/Andrew-W-Mellon> (Page consultée en 2014 et 2015)

Igartua, José E. (1996) *Arvida au Saguenay. Naissance d'une ville industrielle*. Montréal: McGill-Queen's University Press, 273 p.

Morisset, Lucie K. et Luc Noppen (1996) La ville de l'aluminium dans Fortier, Robert (dir.) *Villes industrielles planifiées*. Montréal : les Éditions du Boréal, pages 177 à 281.

Morrisset, Lucie K. (2002) *Arvida, la ville construite en 135 jours. Les 35 types de maisons construites dans la phase originale, 1926-1927*. Saguenay : Ministère de la Culture et des communications du Québec et Ville de Saguenay.

Palm Beach County History On Line. *Arthur Vining Davis*, [En ligne].  
<http://www.pbchistoryonline.org/page/arthur-vining-davis> (Page consultée en 2014 et 2015)

The Arthur Vining Davis Foundations. *Arthur Vining Davis*, [En ligne].  
<http://www.avdf.org/> (Page consultée en 2014 et 2015)

Ville de Saguenay. *Arvida*, [En ligne]. <http://arvida.saguenay.ca/fr/home> (Page consultée en 2014 et 2015)

Wikipedia. *Andrew W. Mellon*, [En ligne].  
[https://en.wikipedia.org/wiki/Andrew\\_W.\\_Mellon](https://en.wikipedia.org/wiki/Andrew_W._Mellon) (Page consultée en 2014 et 2015)

Wikipédia. *Arthur Vining Davis*, [En ligne].  
[https://en.wikipedia.org/wiki/Arthur\\_Vining\\_Davis](https://en.wikipedia.org/wiki/Arthur_Vining_Davis) (Page consultée en 2014 et 2015)

Wikipédia. *Arvida*, [En ligne]. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Arvida> (Page consultée en 2014 et 2015)